

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Deuxième-quatrième décamérons.

Description

Imprimé : *Avadoro, histoire espagnole*, Paris, Gide, 1813, 4 tomes.

Consultation

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054646v?rk=42918;4>

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054648p?rk=21459;2>

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 143-407 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 219-596.

**AVADORO, HISTOIRE ESPAGNOLE,
PAR M. L. C. J. P.**

TOME PREMIER.

**DE L'IMPRIMERIE DE J.-P. JACOB, A VERSAILLES.
PARIS,
GIDE FILS, LIBRAIRE, RUE COLBERT, N.° 2,
PRÈS DE LA RUE VIVIENNE.
H. NICOLLE, RUE DE SEINE, N.° 12.
1813.**

HISTOIRE D'AVADORO.¹

Mon père, don Phelippe Avadoro, bon gentilhomme de la Castille nouvelle, était fort connu à Madrid, par son caractère grave et méthodique. Cette dernière qualité, il la poussait si loin, que l'histoire d'une de ses journées sera celle de sa vie entière, ou du moins de tout le temps qui s'est écoulé entre ses deux mariages ; le premier à qui je dois le jour, et le second qui causa sa mort, par l'irrégularité qu'il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, se prit d'une tendre habitude pour une parente éloignée, qu'il épousa aussitôt qu'il en fut le maître ; elle mourut en me mettant au monde ; et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois, sans vouloir même recevoir ses proches. Le temps, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur. Enfin, on le vit ouvrir la porte de son balcon qui donnait sur la rue de Tolède ; il y respira l'air frais pendant un quart d'heure, et alla ensuite ouvrir une fenêtre qui donnait sur une rue de traverse. Il aperçut, dans la maison vis-à-vis, quelques personnes de sa connaissance, et les salua d'un air assez gai. On lui vit faire les mêmes choses les jours suivans ; et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de Fra-Héronimo Sansèz, théatin, oncle de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu de consolations, mais beaucoup du besoin qu'il avait de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avait la plus grande confiance en Fra-Héronimo, alla, dès le même soir, au théâtre de la Cruz. On y jouait une pièce nouvelle, qui était soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchait à la faire tomber. Le jeu de ces factions intéressa mon père, et, depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'allait au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz était fermé.

Vous savez qu'à Madrid les hommes font une double haie pour forcer les femmes à défilier une à une ; mon père se mettait au bout de la file, et, dès que la dernière femme était passée, il prenait le chemin de la Croix de Malte, où il faisait un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père était d'ouvrir le balcon qui donnait sur la rue de Tolède. Il y respirait l'air frais pendant un quart d'heure, puis il allait ouvrir la fenêtre qui donnait dans la petite rue. S'il y avait quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il saluait d'un air gracieux, en disant *agour*, et refermait ensuite la fenêtre.

Ce mot *agour*, je vous salue, était quelquefois le seul qu'il prononçât de toute la journée, car bien qu'il s'intéressât vivement au succès de toutes les comédies que l'on donnait au théâtre de la Cruz, il ne témoignait cet intérêt qu'en battant des mains, et jamais par des paroles. S'il n'y avait personne à la fenêtre vis-à-vis, il attendait patiemment que quelqu'un parût pour placer son gracieux *agour*.

Ensuite, mon père allait à la messe aux Théatins. Il trouvait, à son retour, la chambre faite par la servante de la maison, et prenait un soin particulier à remettre chaque meuble à la place où il avait été la veille. Il y mettait une attention extraordinaire, et découvrait à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avait échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père était satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenait un compas et des ciseaux, et coupait vingt-quatre morceaux de papier d'une grandeur égale, les remplissait d'une traînée de tabac du Brésil, et en faisait vingt-quatre cigares, si bien pliées, si unies, qu'on pouvait les regarder comme les plus parfaites cigares de toute l'Espagne. Il fumait six de ces chefs-d'œuvre en comptant les tuiles du palais d'Albe, et six en comptant les gens qui entraient par la porte de Tolède. Ensuite, il regardait

¹ Édition en quatre volumes in-12.

la porte de sa chambre jusqu'à ce qu'il vît arriver son dîner.

Après le dîner, il fumait les douze autres cigares ; puis il fixait les yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonnât l'heure du spectacle. S'il n'y en avait à aucun théâtre, il allait chez le libraire Moréno. Quelques gens de lettres s'y rassemblaient ces jours-là ; il les écoutait avec plaisir, mais sans se mêler à leurs entretiens. Lorsqu'il était malade, il faisait chercher la pièce que l'on jouait au théâtre de la Cruz ; et, à l'heure du spectacle, il lisait la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages que la faction des Pollacos avait coutume de relever.

Cette vie était fort innocente. Cependant mon père, songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle Fra-Héronimo, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étais au monde, et dans la maison de dona Félic Dalanoza, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignît que ma vue ne lui rappelât la personne chérie dont j'avais innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulût pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses, toujours est-il certain qu'il pria Fra-Héronimo de ne point me rapprocher de lui, mais en même temps il pourvut à mon entretien, en m'assignant le revenu d'une ferme qu'il avait dans les environs de Madrid, et en confia la direction au procureur des Théatins.

Hélas ! il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence que la nature avait mise entre nos caractères. On a vu combien il était méthodique ; et je puis assurer qu'il serait impossible de trouver un homme plus inconstant que moi.

Ma tante Dalanosa m'avait retiré chez elle. Elle n'avait point d'enfant, et semblait avoir réuni en ma faveur toute l'indulgence des mères à toute celle des tantes ; en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage ; car, à mesure que je croissais en forces et en intelligence, j'étais aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avait pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant point d'oppositions à mes volontés, je ne résistais pas à celles des autres, ce qui me donnait presque l'air de la docilité. Ma tante accompagnait ses ordres d'un certain sourire caressant auquel j'obéissais toujours.

Tel que j'étais, enfin, la bonne Dalanosa se persuada que la nature, aidée de ses soins, avait fait de moi un chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquait à son bonheur, c'était de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections ; car il s'obstinait toujours à ne me point voir.

Mais quelle est l'obstination dont une femme ne vienne point à bout. Madame Dalanosa agit avec tant d'efficacité sur son oncle Héronimo, qu'il se résolut à en parler à mon père, à sa première confession, et lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence qu'il témoignait à un enfant qui ne pouvait avoir aucun tort avec lui.

Le père Héronimo le fit comme il l'avait promis à ma tante. Mais mon père ne put, dans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Héronimo proposa une entrevue au jardin du Buen-Retiro ; mais cette promenade n'entraînait point dans le plan uniforme et méthodique dont mon père ne s'écartait jamais. Plutôt que de s'y résoudre, il consentit à me recevoir chez lui ; et le père Héronimo annonça cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joie.

Je dois vous apprendre que dix années d'hypocondrie avaient fort ajouté aux singularités de la vie de mon père. Entr'autres manies, il avait pris celle de faire de l'encre ; et voici comment le goût lui en était venu. Un jour il se trouvait chez le libraire Moréno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne. La conversation tomba sur la difficulté qu'il y avait à trouver de la bonne encre. Chacun dit qu'il n'en avait point vu, qu'il avait vainement tenté d'en faire. Moréno dit qu'il avait dans son magasin un recueil de recettes où l'on trouverait sûrement à s'instruire sur cet objet. Il alla chercher le volume en question, et ne le trouva pas tout de suite. Lorsqu'il revint, la conversation avait changé d'objet. On s'était animé sur le succès d'une pièce nouvelle ; personne ne voulut parler d'encre, ni ouvrir le recueil de recettes. Il n'en fut pas de même de mon père. Il prit le livre, trouva la composition de l'encre, et fut très-surpris de comprendre si bien une chose que les plus beaux esprits de l'Espagne regardaient comme très-difficile. En effet, il ne s'agissait que de mêler de la teinture de noix de gale, avec une solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissait qu'on n'aurait jamais de bonne encre, qu'autant qu'on en ferait une grande quantité à la fois ; qu'on tiendrait le mélange chaud,

et qu'on le remuerait souvent, parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendait toujours à s'en séparer ; que, de plus, la gomme en elle-même tendait à une dissolution putride, qu'on ne pouvait prévenir qu'en y ajoutant une petite dose d'alkohol.

Mon père acheta le livre, et se procura, dès le lendemain, les ingrédients nécessaires ; une balance pour les doses ; enfin, le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parce que son auteur recommandait de faire l'encre en grande quantité à la fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux esprits rassemblés chez Moréno ; tous la trouvèrent admirable ; tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avait jamais eu l'occasion d'obliger qui que ce fût, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il était doux d'obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procurait des jouissances aussi agréables.

Voyant que les beaux esprits de Madrid avaient, en moins de rien, tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une dame-jeanne, de celles où les matelots de la Méditerranée mettent leur provision de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux esprits épuisèrent, comme ils avaient fait des autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étaient grands, plus ils avaient d'inconvénients. On ne pouvait y chauffer la composition, moins encore la remuer, surtout il était difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit mâçonner sur un petit fourneau dans lequel on entretenait constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servait à en tirer le liquide, et, en montant sur le fourneau, on pouvait commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont la hauteur d'un homme ; ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père fit à la fois, et il avait soin d'en ajouter autant qu'il en ôtait. C'était une jouissance pour lui de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publiait quelque ouvrage, et qu'on en parlait chez Moréno, il souriait avec complaisance, comme y étant pour quelque chose. Enfin, pour tout vous dire, mon père ne fut plus connu dans la ville que sous le nom de *don Phelippe, Tintero largo*, ou don Phelippe, au grand Encrier. Son nom d'Avadoro n'était connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savais tout cela. J'avais entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre, et je brûlais d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutait pas que, dès que mon père aurait le bonheur de me voir, il renoncerait à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessait au père Héronimo tous les derniers dimanches de chaque mois. Le Père devait encore le fortifier dans la résolution de me voir ; enfin lui annoncer que je l'attendais chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Héronimo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante se chargea de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu ; ma tante me fit mettre un habit de mohho, couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Brésil. Elle m'assura que j'avais l'air de l'amour lui-même, et que mon père en deviendrait fou de joie. Remplis d'espérances flatteuses, nous nous acheminâmes gaîment, à travers la rue des Urselines, et nous gagnâmes le Prado, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Tolède ; enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre ; et ma tante, qui redoutait ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte, en promenant mes regards dans tous les coins de la chambre, dont j'admirai la propreté. L'endroit destiné à la fabrication de l'encre, était aussi propre, et aussi bien rangé que le reste. La grande jarre du Toboso en faisait comme l'ornement ; et, tout à côté, il y avait une grande armoire vitrée, où étaient rangés tous les ingrédients et les instrumens.

La vue de cette armoire, étroite et haute, m'inspira un désir d'y monter, aussi soudain qu'irrésistible. Il me parut que rien ne serait plus agréable que de voir mon père me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin juché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarrassai de l'écharpe que tenait ma tante. Je m'élançai sur le fourneau, et de là sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse, puis elle me conjura de descendre. Dans ce moment l'on nous annonça que mon père montait les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais, en voulant descendre sur le fourneau, mon pied posa sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir ; je sentis que j'allais entraîner l'armoire ; je lâchai les mains, et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serais noyé ; mais ma tante prit le pilon qui servait à remuer la liqueur, en donna un grand coup sur la jarre, et la brisa en mille morceaux. Mon père entra ; il vit un fleuve d'encre qui inondait sa chambre, et une petite figure noire qui la faisait retentir des plus affreux hurlemens. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied, et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas long-temps ; l'encre que j'avais avalée, me causa un mal-aise mortel. Je perdus connaissance, et je ne la recouvrai entièrement qu'après une maladie qui fut suivie d'une longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison, fut que ma tante m'annonça que nous allions quitter Madrid, et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta de joie, et l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentais fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda si je voulais aller dans sa chaise, ou bien être porté dans une litière. " Ni l'un ni l'autre (lui répondis-je avec le plus extrême emportement), je ne suis point une femme, je veux voyager à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur. N'est-ce pas à moi de vous défendre. " Je dis mille folies pareilles, qui me paraissaient les choses du monde les plus sensées, et qui étaient assez agréables dans la bouche d'un enfant de douze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allais, je venais, je portais, j'ordonnais, j'étais la mouche du coche, et j'avais réellement beaucoup à faire, car ma tante qui allait s'établir à Burgos, y portait tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda, et nous prîmes celle de Valladolid.

Ma tante avait d'abord eu l'intention d'aller en chaise, mais voyant que j'étais décidé à monter une mule, elle prit le même parti. On lui mit, au lieu de selle, une petite chaise très-commode, montée sur un bât et surmontée d'un parasol. Un zagal marchait devant elle pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupait douze mules, avait très-bon air. Et moi, qui me regardais comme le chef de cette élégante caravane, j'étais tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes aussi nombreuses que la nôtre. Les bêtes étaient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine, qui n'était séparée de l'écurie que par quelques degrés de pierre. Il en était alors de même dans presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formait qu'une seule pièce fort longue, dont les mules occupaient la meilleure partie et les hommes la plus petite. Mais on n'était que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochait mille traits malins à l'hôtesse, qui lui répliquait avec la vivacité de son sexe et de son état, jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces petits combats d'esprit, qui n'étaient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisaient retentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansaient aux rauques chants du chevrier. Les voyageurs faisaient connaissance ; on se rassemblait autour de la brasière, chacun disait ce qu'il était, d'où il venait, et quelquefois racontait toute son histoire. C'était le bon temps. Aujourd'hui, l'on a de meilleurs gîtes ; mais la vie sociale et tumultueuse des voyages d'alors avait des charmes que je ne saurais vous peindre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'y fus alors si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau de courir toute ma vie.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la brasière, et que chacun eut raconté quelqu'aventure, l'un d'eux, qui n'avait pas ouvert la bouche, dit : " Messieurs, tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages est sans doute fort intéressant, et je voudrais qu'il ne me fût pas arrivé pis ; mais, en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante, que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je puis avoir, et c'est beaucoup si je n'en perds pas la raison. " Un pareil début excita vivement la curiosité. On pria le voyageur de faire ce récit admirable ; il se fit presser ; enfin, il commença en ces termes :

HISTOIRE DE GIULIO ROMATI ET DE LA PRINCESSE DE MONT-SALERNE.

Mon nom est Giulio Romati ; mon père, appelé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loi de Palerme, et même de la Sicile. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession qui lui donne une existence honorable ; mais encore plus attaché à la philosophie, il lui consacre tous les momens qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis, sans me vanter, dire que j'ai marché sur ses traces dans les deux carrières, car j'étais docteur en droit à l'âge de vingt-deux ans, et m'étant ensuite appliqué à l'astronomie, j'y réussis assez pour commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité ; mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très-surprenante, je ne veux pas être pris pour un homme crédule et superstitieux. J'en suis si éloigné, que la théologie est peut-être la seule science que j'aie constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnais avec un zèle infatigable, ne connaissant d'autre récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé : et mon père ne connaissant aucun genre de distraction qui pût me convenir, me proposa de voyager. Il exigea même de moi que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revinsse en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire ; mais mon père l'exigeait, il fallut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi un changement très-favorable. Je retrouvai mon appétit, mes forces, en un mot, toute ma santé. J'avais d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connaissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien pût me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par visiter les merveilles que la nature a répandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro-Nuovo, Colsonizèse, et j'arrivai au pied de l'Etna, à un village dont j'ai oublié le nom. Là, je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce temps, occupé principalement à vérifier quelques expériences que l'on a faites depuis peu sur le baromètre. La nuit j'observais les astres, et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles qui n'étaient point visibles à l'observatoire de Palerme, parce qu'elles étaient au-dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret que je quittai ces hauts lieux, où je croyais presque participer à l'harmonie des corps célestes dont j'avais tant étudié les lois. D'ailleurs il est certain que l'air plus rare des montagnes agit sur nos corps d'une façon toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide ; enfin, je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre que celle de Palerme, et plus éclairée. Ce n'est pas que les sciences exactes aient plus d'amateurs à Catane que dans le reste de notre île, mais l'on y était occupé des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne des peuples qui ont habité la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que l'on en obtenaient [*sic*] y faisaient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément on venait de tirer du sein de la terre un très-beau morceau de marbre chargé de

caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je jugeai que l'inscription était en langue punique ; et l'hébreu, que je sais assez bien, me mit à même de l'expliquer d'une manière qui satisfait les connaisseurs. Ce succès me valut un accueil obligeant, et les plus distingués de la ville voulurent m'y retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Mais j'avais quitté Palerme dans d'autres vues, je refusai donc et prit [*sic*] le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Reggio.

Jusque-là mon voyage n'avait été qu'une partie de plaisir, mais à Reggio l'entreprise devint plus sérieuse ; un bandit, nommé Zoto, désolait la Calabre, et la mer était couverte de pirates tripolains. Je ne savais absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par je ne sais quelle mauvaise honte, je serais retourné à Palerme.

Il y avait déjà huit jours que j'étais retenu à Reggio et livré à ces incertitudes, lorsqu'un jour, après m'être assez long-temps promené sur le port, je m'assis sur des pierres du côté de la plage où il y avait le moins de monde.

Là, je fus abordé par un homme d'une figure avantageuse, couvert d'un manteau écarlate. Il s'assit à côté de moi, et me dit : “ Le seigneur Romati est-il occupé de quelque problème d'algèbre ou de géométrie ?

— Point du tout (lui répondis-je), le seigneur Romati voudrait seulement aller de Reggio à Naples, et le problème qui l'embarrasse en cet instant est de savoir comment il échappera à la bande du seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu prit un air fort sérieux, et me dit : “ Seigneur Romati, vos talens font déjà honneur à votre pays. Vous lui en ferez encore plus lorsque les voyages que vous entreprenez auront étendu la sphère de vos connaissances. Zoto est trop galant homme pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise ; prenez ces aigrettes rouges, mettez-en une à votre chapeau, faites porter les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant. Et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instrumens de ma profession. ” En même temps il ouvrit son manteau et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards, puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Le caractère connu de Zoto me fit prendre une confiance entière aux assurances qu'il m'avait données. Je retournai très-satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s'en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisaient aucun mal, non plus qu'à leur bêtes. Je choisis l'homme qui, parmi eux, jouissait de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique, et deux pour mon bagage ; le muletier en chef avait aussi sa mule, et deux valets suivaient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plutôt en chemin que j'aperçus des partis de la bande de Zoto qui semblaient me suivre de loin, et se relayaient de distance en distance. Vous jugez bien qu'avec de telles escortes il ne pouvait m'arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, et ma santé se raffermissait de jour en jour. Je n'étais plus qu'à deux journées de Naples, lorsque j'eus l'idée de me détourner de mon chemin pour passer à Salerne. Cette curiosité était fort naturelle. La renaissance des arts est pour tous les pays l'époque historique la plus intéressante ; l'école de Salerne avait été leur berceau en Italie ; enfin, je ne sais quelle fatalité m'entraînait à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte-Brugio, et, conduit par un guide du village, je m'enfonçai dans le pays le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer. Sur le midi, nous arrivâmes à une mesure toute ruinée que le guide m'assura être une auberge, mais je ne m'en serais pas douté à la réception de l'hôte, car, loin de m'offrir quelques provisions, il me demanda en grâce de lui faire part de celles que je pourrais avoir avec moi. J'avais effectivement des viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet. Les muletiers étaient restés à Monte-Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte vers les deux heures après midi ; bientôt après je découvris un château très-vaste situé sur le haut d'une montagne. Je demandai à mon guide comment ce château s'appelait et s'il était habité ? Il me répondit que dans le pays on appelait ce lieu *Lo Monte*, ou bien *Lo Castello* ; que le château était entièrement désert et ruiné, mais que dans l'intérieur on avait bâti une chapelle, avec quelques cellules, où les Franciscains de Salerne entretenaient habituellement quelques religieux.

Puis il ajouta avec beaucoup de naïveté : “ On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune, car dès qu’on commence d’en parler, je m’enfuis de la cuisine et je m’en vais chez ma belle-sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père Franciscain qui me donne son scapulaire à baiser. ” Je demandai si nous passerions près du château. Il me répondit que nous passerions à mi-côte, à une portée de fusil.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages, et sur le soir un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n’offrait aucun abri. Le guide dit qu’il savait une caverne où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en était difficile. Je m’y hasardai. A peine étions-nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba à côté de nous. Ma mule s’abattit, et je roulai de la hauteur de quelques toises, je m’accrochai à un arbre ; et lorsque je sentis que j’étais sauvé, j’appelai mes compagnons de voyage, mais aucun ne répondit.

Les éclairs se succédaient avec tant de rapidité qu’à leur lumière je pus distinguer les objets qui m’environnaient et changer de place avec quelque sûreté. J’avançai en me tenant aux arbres, et j’arrivai à une petite caverne qui, n’aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvait être celle où le guide voulait me conduire.

Les averses, les coups de vent, les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Je grelotais dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation fâcheuse. Tout à coup je crois entrevoir des flambeaux errans dans le creux du vallon, j’entends des cris, je pense que ce sont mes gens : j’appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portaient des flambeaux, d’autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très-respectueusement, et me dit : “ Seigneur Romati, nous appartenons à madame la princesse de Mont-Salerno ; le guide que vous avez pris à Monte-Brugio nous a dit que vous vous étiez égaré dans ces montagnes. Nous vous cherchons par ordre de la princesse. Prenez ces habits et suivez-nous au château.

— Quoi (lui répondis-je), vous voulez me conduire à ce château ruiné qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout (reprit le jeune homme), vous verrez un palais superbe, et nous en sommes très-proches. ” Je jugeai qu’effectivement quelque princesse du pays avait son habitation dans les environs. Je m’habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n’éclairaient point le reste de l’édifice, je n’en pus porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme me quitta au bas de l’escalier. Et lorsque j’en eus monté la première rampe, je trouvai une dame d’une beauté peu commune, qui me dit : “ Monsieur Romati, madame la princesse de Mont-Salerno m’a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. ”

Je lui répondis qu’en jugeant de la princesse par ses dames d’honneur, l’on en prenait une assez haute idée.

En effet, la dame qui devait me conduire était, comme je l’ai déjà dit, d’une beauté parfaite, et son air était si noble, que ma première idée fut de la prendre pour la princesse elle-même. Je remarquai aussi qu’elle était mise à peu près comme nos portraits de famille faits dans le siècle dernier ; mais j’imaginai que c’était-là le costume des dames de Naples, et qu’elles avaient repris d’anciennes modes.

Nous entrâmes dans une salle où tout était d’argent massif. Le parquet était en carreaux d’argent, les uns mats, les autres polis ; la tapisserie, aussi d’argent massif, imitait un damas dont le fond eût été poli et les ramages en argent mat. Le plafond était ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin, les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étaient du travail d’orfèvrerie le plus admirable. “ Monsieur Romati (me dit la prétendue dame d’honneur), toute cette vaisselle vous arrête bien long-temps. Ce n’est ici que l’antichambre où se tiennent les valets de pied de madame la princesse. ”

Je ne répondis rien, et nous entrâmes dans une pièce à peu près semblable à la première, si ce n’est que tout y était en vermeil, avec des ornemens de cet or nuancé qui étaient fort à la mode il y a quelques cinquante ans. “ Cette pièce (dit la dame) est l’antichambre où se tiennent les gentilshommes

d'honneur, le majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartemens de la princesse ; la simplicité a seule le droit de lui plaire, vous en pourrez juger par cette salle à manger. ” Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle dont les murs étaient revêtus de pierres de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc qui régnait tout autour. L'on y voyait aussi de magnifiques buffets couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers, d'où nous passâmes dans le salon de compagnie. “ Par exemple (dit la dame) je vous permets d'admirer cette pièce. ” Je l'admirai en effet. Le parquet était en lapis, incrusté de pierres dures en mosaïque de Florence, dont une table coûta plusieurs années de travail. Le dessin avait une intention générale, et présentait l'ensemble le plus régulier ; mais lorsqu'on en examinait les divers compartimens, on voyait que la plus grande variété dans les détails n'était rien de l'effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offrait l'assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là, c'étaient les coquillages les mieux émaillés ; plus loin, des papillons ; ailleurs, des colibris ; enfin, les plus belles pierres du monde étaient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet, était représenté un écrin composé de toutes les pierres de couleur, entouré d'un fil de grosses perles. Le tout paraissait en relief et réel comme dans les tables de Florence. “ Monsieur Romati (me dit la dame), si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphaël, qui paraissait être la première idée de son école d'Athènes, et qui était plus beau par le coloris, d'autant qu'il était peint à l'huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d'Omphale. La figure de l'Hercule était de Michel-Ange, et l'on reconnaissait le pinceau du Guide dans la figure de la femme. En un mot, chacun des tableaux de ce salon était plus parfait que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. La tapisserie était un velours vert tout uni, dont la couleur faisait ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étaient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avait quatre. L'une était le célèbre Amour de Phydias, dont Pythagore exigea le sacrifice ; la seconde, le Faune du même artiste ; la troisième, la véritable Vénus de Praxitèle, dont celle de Médicis n'est qu'une copie ; la quatrième, un Antinoüs de la plus grande beauté. Il y avait encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du salon étaient des commodes à tiroirs, qui, au lieu d'être ornées en bronze, l'étaient d'un beau travail de joaillerie enrichi de camées. Les commodes renfermaient une suite de médailles en or du plus grand module. “ C'est ici (me dit la dame) que la princesse passe ses après-dînées ; et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressans ; mais vous avez encore bien des choses à voir, ainsi suivez-moi. ”

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce était octogone, elle avait quatre alcoves et autant de lits très-larges. On n'y voyait ni lambris, ni tapisserie, ni plafond. Tout était couvert de mousseline des Indes drapées avec un goût merveilleux, brodée avec un art surprenant, et d'une telle finesse, qu'on l'eût prise pour quelque brouillard que la main d'Arachné aurait enfermé dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits (demandai-je à la dame) ?

— C'est (me répondit-elle) pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé et qu'on ne peut dormir.

— Mais (ajoutai-je), pourquoi ces lits sont-ils si grands ?

— C'est (répliqua la dame) parce que la princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains. ”

C'était une rotonde tapissée en nacre avec des bordures en burgaux. Au lieu de draperies, le haut des parois était garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond était fait d'une seule glace, à travers laquelle on voyait nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire, il y avait un bassin circulaire autour duquel régnait un cercle de mousse artificielle où l'on avait rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes. Ici, je ne pus plus renfermer en moi-même les témoignages de mon admiration, et je dis :

“ Ah ! madame, le paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le paradis (s'écria la dame avec l'air de l'égaré et du désespoir), le paradis. N'a-t-il pas parlé du paradis. Monsieur Romati, je vous prie de ne plus vous exprimer de cette manière ; je vous en prie sérieusement ; suivez-moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul. “ Ah ! madame (dis-je à ma belle conductrice), comment songe-t-on à manger dans un séjour aussi divin. Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurais me résoudre à m'y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m'entretenir de la princesse qui possède tant de merveilles. ” La dame sourit obligeamment, me servit, s'assit, et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier prince de Mont-Salerno.

— Qui ? vous, madame ?

— Je voulais dire, la princesse de Mont-Salerno, mais ne m'interrompez plus. ”

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE MONT-SALERNO.

Le prince de Mont-Salerno, qui descendait des anciens ducs de Salerne, était grand d'Espagne, grand-connétable, grand-écuyer, enfin, il réunissait en sa personne toutes les grandes charges de la couronne de Naples. Mais bien qu'il fût au service de son roi, il avait lui-même une maison dont plusieurs officiers étaient titrés. Au nombre de ceux-ci, se trouvait le marquis de Spinaverde, premier gentilhomme du prince, et possédant toute sa confiance, qu'il partageait néanmoins avec sa femme, la marquise de Spinaverde, première dame d'atour de la princesse.

J'avais dix ans... Je voulais dire que la fille unique du prince avait dix ans lorsque sa mère mourut. A cette époque, les Spinaverde quittèrent la maison du prince, le mari pour prendre la régie des fiefs, la femme pour avoir soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille aînée, appelée Laure, qui eut auprès du prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune princesse vinrent résider à Mont-Salerno. On s'occupait peu de l'éducation d'Elfrida, mais on donnait beaucoup de soins à ses entours. On leur enseignait à courir au-devant de mes moindres désirs.

“ De vos moindres désirs (dis-je à la dame).

— Je vous avais prié de ne point m'interrompre (reprit-elle avec beaucoup d'humeur). ”

Après quoi elle continua en ces termes :

Je me plaisais à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnais des ordres contradictoires dont elles ne pouvaient jamais exécuter que la moitié. Je les en punissais en les pinçant, les égratignant ou leur enfonçant des épingles dans les bras. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites mon père tomba malade, et nous allâmes à Naples. Je le voyais peu, mais les Spinaverde ne le quittaient pas d'un instant. Il mourut, et par son testament il nomma Spinaverde seul tuteur et administrateur de mes biens.

Les funérailles nous occupèrent quelques semaines, et puis nous retournâmes à Mont-Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années se passèrent à ces occupations innocentes. La Spinaverde m'assurait tous les jours que j'avais toujours raison, que tout le monde était fait pour m'obéir, et que ceux qui ne m'obéissaient pas assez vite et assez bien, méritaient toutes sortes de punitions.

Un soir pourtant mes femmes me quittèrent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite à me déshabiller moi-même. J'en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : *Chère et douce princesse, essuyez vos beaux yeux, je vous déshabillerai ce soir, et demain je vous amènerai six femmes de chambre dont sûrement vous serez contente.*

Le lendemain, à mon réveil, la Spinaverde me présenta six grandes filles très-belles. Leur vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paraissaient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit toute en chemise, je les embrassai les unes après les autres, et les assurai

qu'elles ne seraient jamais grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fâchais jamais.

“ Mais madame (dis-je à la princesse), ces six grandes filles étaient peut-être des garçons déguisés. ” La princesse prit un air de dignité, et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avais prié de ne point m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours.

Le jour où j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'était un secrétaire d'état, l'ambassadeur d'Espagne et le duc de Guadarama. Celui-ci venait me demander en mariage. Les deux autres n'y étaient que pour appuyer sa demande. Le jeune duc avait la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir, on proposa une promenade au parc. A peine y fûmes nous, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres et vint fondre sur nous. Le duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le duc, s'enferra lui-même dans son épée et tomba à mes pieds.

Je me crus redevable de la vie à la valeur du duc, mais le lendemain j'appris que le taureau avait été aposté exprès par l'écuyer du duc, et que son maître avait fait naître cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avait faite, et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de ce refus. Elle saisit cette occasion de me faire connaître les avantages de ma situation et combien je perdrais à me donner un maître. Quelque temps après, le même secrétaire d'état vint encore me voir accompagné d'un autre ambassadeur, ainsi que du prince régnant de Nondel-Humberg. Ce souverain était grand, gros, gras, blond, blanc, blafard : il voulut m'entretenir des majorats qu'il avait dans les Etats héréditaires ; mais en parlant italien, il avait l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui ; et, tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence était très-nécessaire dans ses majorats. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerno, elle a fait exécuter toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! m'écriai-je, elle a parfaitement réussi. Ce beau lieu peut être appelé un paradis sur la terre. ” A ces mots la princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avais prié de ne plus vous servir de cette expression. ” Puis elle se mit à rire d'un air affreux et convulsif, en répétant toujours : “ Oui, le paradis, le paradis, il a bonne grâce de parler du paradis. ” Cette scène devenait pénible. La princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d'un air sévère, et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voûtes souterraines au-delà desquelles on apercevait comme un lac d'argent, et qui effectivement était d'argent vif. La princesse frappa dans ses mains, et l'on vit paraître une barque conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque, et je m'aperçus que le nain avait le visage d'or, les yeux de diamant, la bouche de corail. En un mot, c'était un automate qui, au moyen de petits avirons, fendait l'argent vif avec beaucoup d'adresse et faisait avancer la barque. Ce nocher, d'une espèce nouvelle, nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain où mille automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des perroquets dont le plumage était d'émeraude volaient sur nos têtes. Des nègres d'ébène nous présentaient des plats d'or remplis de cerises en rubis et de raisins en saphirs. Mille autres objets surprenans remplissaient ces voûtes merveilleuses, dont l'œil n'apercevait pas la fin.

Alors je ne sais pourquoi je fus encore tenté de répéter ce mot de paradis, pour voir l'effet qu'il ferait sur la princesse. Je cédai à cette fatale curiosité, et je lui dis : “ En vérité, madame, on peut dire que vous avez le paradis sur la terre. ” La princesse me sourit le plus agréablement du monde, et me dit : “ Pour vous mettre à même de juger des agrémens de ce séjour, je vais vous présenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une clef d'or pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant ; je tirai mon épée, le squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme, et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette, et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge,

il m'entoura de ses bras décharnés et voulut me jeter à terre. Je m'en débarrassai. Un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jetai à genoux et demandai grâce à la princesse. Elle ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : " Romati, rappelez-vous toute votre vie de ce que vous avez vu cette nuit. " En même temps elle me saisit le bras, je le sentis brûler jusqu'à l'os, et je m'évanouis. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état ; lorsque je m'éveillai j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir, j'arrivai dans une cour intérieure, j'y trouvai une chapelle et des moines qui chantaient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis, et tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'était arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit, le supérieur me dit : " Mon fils, ne portez-vous pas quelque marque au bras que la princesse a saisi ? " Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé, et les marques des cinq doigts de la princesse.

Alors le supérieur ouvrit un coffre qui était près de son lit, et en tira un vieux parchemin. " Voilà (dit-il) la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. " Je déroulai le parchemin et j'y lus ce qui suit :

En l'année du seigneur 1503, Elfrida de Mont-Salerno poussant l'impiété jusqu'à l'excès, se vantait de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de Satan, où se sont établis des démons qui ont longtemps obsédé et obsèdent encore par des fascinations ceux qui osent approcher du Mont-Salerno, et même les bons Chrétiens qui habitent dans les environs. C'est pourquoi, nous, Alexandre VI, serviteur des serviteurs de Dieu, etc., nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines...

Je ne me rappelle plus le reste de la bulle. Le supérieur m'apprit que les obsessions étaient devenues plus rares, mais qu'elles se renouvellaient constamment dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps il me conseilla de faire dire quelques messes et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil, et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale, m'a laissé une impression mélancolique que rien ne peut effacer. En disant cela, Romati releva sa manche et nous fit voir son bras, où l'on distinguait la forme des doigts de la princesse et comme des marques de brûlure.

Fin de l'histoire de Romati.

Ce récit fit sur moi une vive impression. Lorsque nous fûmes couchés, la chambre ne resta éclairée que par une lampe dont la lumière était très-faible. Je n'osais regarder les endroits les plus sombres de l'appartement, surtout un certain coffre où l'hôte avait coutume de mettre sa provision d'orge. Il me semblait à tout instant que j'allais en voir sortir les six squelettes de la princesse. Je m'enfonçai sous les couvertures pour ne rien voir, et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain, et je fus un des premiers sur pied ; j'oubliai Giulio Romati et ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage.

Il fut des plus agréables ; le soleil un peu voilé par les nuages ne nous incommodait pas trop, et les muletiers se résolurent à faire la journée d'une traite, en s'arrêtant seulement à l'abreuvoir dos Leones, où la route de Ségovie se réunit à celle de Madrid. Ce lieu offre un bel ombrage, et deux lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre contribuent à l'embellir.

Il était midi lorsque nous arrivâmes. Nous y étions à peine, que nous vîmes venir des voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvrait la marche était montée par une jeune fille qui paraissait de mon âge, bien qu'elle eût réellement quelques années de plus. Le garçon qui conduisait sa mule pouvait avoir seize ans ; il était joli et mis avec goût, bien que dans le costume ordinaire des zagals ou valets d'écurie ; ensuite venait une dame d'un certain âge qu'on aurait prise pour ma tante,

non pas qu'elle lui ressemblât, mais parce qu'elle avait absolument le même air, et surtout la même bonté exprimée dans tous ses traits ; ensuite venaient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageuses à partager notre repas, qu'on étalait sous les arbres. Elles acceptèrent, mais d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De temps à autre elle regardait le jeune valet d'un air assez tendre, et celui-ci la servait d'un air fort empressé. La dame âgée jetait sur eux des yeux de compassion. Je voyais leur chagrin et j'aurais voulu les consoler, mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeais de mon mieux.

On se remit en route : ma bonne tante fit aller sa mule à côté de celle de la dame, moi, je me rapprochai de la jeune fille. Je vis que le jeune zagal, sous prétexte de lui rattacher sa selle, touchait son pied ou sa main, et même je m'aperçus une fois qu'il la lui baisa.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmedo, où nous devons passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de l'auberge, et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après elle me dit de lui faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison, et voulant chercher nos gens, je me trouvai dans une chambre où je vis le jeune homme et la jeune fille se tenant étroitement embrassés et versant des torrens de larmes.

Mon cœur se brisa à cette vue ; je me jetai au cou du jeune garçon, et je pleurai jusqu'à en gagner des convulsions.

Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites ; ma tante, fort émue, m'entraîna hors de la chambre et me demanda la cause de mes larmes. Je ne savais pas du tout pourquoi nous avions pleuré, et il me fut impossible de le lui dire. Cependant l'autre matrone s'était renfermée avec la jeune fille et le jeune garçon ; nous les entendions sangloter, et elles ne reparurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas ne fut pas très-gai ni très-long. Lorsqu'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame âgée, et lui dit : “ Segnora, le ciel me préserve de penser mal de mon prochain, et surtout de vous, qui paraissez avoir l'âme toute bonne et toute chrétienne ; mais enfin j'ai eu l'avantage de souper avec vous, et je m'en ferai sûrement un honneur dans toutes les occasions. Cependant voilà que mon neveu a vu cette jeune demoiselle embrassant un valet d'écurie, bien joli à la vérité, et de ce côté-là il n'y a rien à lui reprocher. Vous, madame, vous avez l'air de n'y trouver rien de répréhensible. Moi, sûrement, je n'ai aucun droit... Néanmoins ayant eu l'honneur de souper avec vous, et le voyage jusqu'à Burgos étant encore... ” Ici ma bonne tante s'embarrassa si fort qu'elle ne se serait jamais tirée de sa phrase, mais l'autre dame l'interrompit tout à propos, et lui dit : “ Oui madame, vous avez tout droit de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher, mais enfin je vois la nécessité de ne vous rien taire de ce qui me regarde. ” Alors la dame tira son mouchoir, essuya ses yeux, et commença en ces termes :

HISTOIRE DE MARIE DE TORRES.

Je suis fille aînée de don Emanuel de Norugna, oydor de l'audience de Ségovie. J'ai été mariée, à dix-huit ans, à don Henrique de Torres, colonel retiré du service. Ma mère était morte depuis longues années ; nous perdîmes mon père deux mois après mon mariage, et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette, Elvire de Norugna, qui, alors, n'avait pas encore quatorze ans, mais dont la beauté faisait déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se réduisait à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avait un assez beau bien ; mais, par des arrangemens de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte et à doter cinq religieuses de nos parentes, si bien que notre revenu suffisait à peine à nous faire vivre ; mais une pension que la cour avait accordée à mon mari, comme une récompense de ses services, nous mettait un peu plus à l'aise.

Il y avait alors à Ségovie nombre de maisons très-nobles qui n'étaient pas plus aisées que la nôtre ; liées par un intérêt commun, elles avaient introduit la mode de faire peu de dépense. On n'allait que rarement les uns chez les autres. Les dames se tenaient aux fenêtres, les cavaliers dans la rue. On jouait beaucoup de la guitare, on soupirait encore davantage, et tout cela ne coûtait rien. Les fabricans de draps et de vigognes vivaient avec luxe ; mais comme nous ne pouvions les imiter, nous nous en

vengions en les méprisant et les tournant en ridicule.

A mesure que ma sœur grandissait, notre rue se trouvait toujours plus encombrée de guitares. Quelques racleurs soupiraient tandis que d'autres raclaient, ou bien ils soupiraient et raclaient tous ensemble. Les beautés de la ville en mouraient de jalousie. Mais celle à qui s'adressaient tous ces hommages, n'y faisait aucune attention. Ma sœur se montrait peu, et moi, pour ne point paraître impolie, je restais à la fenêtre, disant à chacun quelque chose d'obligeant. C'était un devoir de bienséance lorsque le dernier racleur était parti, dont je n'aurais pu me dispenser. Mais je fermais ma fenêtre avec un extrême plaisir. Mon mari et ma sœur m'attendaient dans la chambre à manger, nous faisons un souper frugal que nous assaisonnions par mille plaisanteries sur les soupirans. Chacun avait son lot, et je pense que s'ils eussent écouté aux portes, pas un ne serait revenu. Ces conversations n'étaient pas très-charitables, cependant nous y prenions tant de plaisir, que nous les prolongions très-avant dans la nuit.

Un soir qu'à souper nous traitions notre sujet favori, Elvire prenant un air un peu sérieux, me dit : " Ma sœur, avez-vous observé que lorsque tous les joueurs de guitare ont quitté la rue, et qu'il n'y a plus de lumières dans celle de vos chambres qui y donne, on entend tous les soirs une ou deux seguidilles, chantées et accompagnées d'une manière qui annonce un maître plutôt qu'un amateur. " Mon mari dit que cela était vrai, et qu'il avait fait la même observation ; je répondis à peu près de même, et nous plaisantâmes ma sœur sur son nouveau soupirant. Mais nous crûmes apercevoir qu'elle recevait nos plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain, après que j'eus congédié les guitares et fermé la fenêtre, j'éteignis la lumière et je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avait parlé. On commença par préluder avec infiniment de méthode, ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du mystère, un autre sur l'amour timide, après quoi je n'entendis plus rien. En sortant de la chambre, je vis ma sœur qui avait écouté à la porte. Je n'eus point l'air de m'en être aperçue, mais je remarquai qu'à souper elle avait l'air rêveur et préoccupé.

Le mystérieux chanteur continua ses sérénades, et nous nous y accoutumâmes si bien, que nous n'allions souper qu'après l'avoir entendu. Cette constance et ce mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage qui tourna toutes les têtes et renversa toutes les fortunes. C'était le comte de Rovellas, exilé de la cour, et à ce titre, important aux yeux des provinciaux.

Rovellas était né à la Vera-Cruz ; sa mère, qui était Méxicaine, avait porté dans cette maison des richesses immenses ; et comme les Américains étaient alors bien vus à la cour, il avait passé la mer dans l'idée d'obtenir la grandesse. Vous pouvez juger qu'élevé dans un autre monde, il n'avait pas un grand usage de celui-ci. Mais son luxe était éblouissant et ses naïvetés amusèrent le roi. Cependant comme elles venaient pour la plupart de la haute opinion qu'il avait de lui-même, on finit par s'en moquer.

Les jeunes seigneurs avaient alors la coutume chevaleresque de choisir une dame de leur pensée, dont ils portaient les couleurs, et dans certaines occasions le chiffre. Comme, par exemple, aux parehhos, qui sont des espèces de carrousels.

Rovellas, qui avait le cœur très-haut, arbora le chiffre de l'infante Marie-Thérèse, fille du roi. Le roi s'en amusa ; mais la princesse s'en étant offensée, un alguazil de cour vint prendre le comte chez lui et le conduisit à la tour de Ségovie. Il y passa huit jours, et eut ensuite la ville pour prison. Le sujet de cet exil, comme vous le voyez, n'était pas très-honorable ; mais comme il entra dans le caractère du comte de tirer vanité de tout, il aimait à parler de sa disgrâce, et laissait volontiers soupçonner que l'infante était au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avait véritablement tous les genres d'amour-propre ; il croyait tout savoir et réussir en tout. Mais ses plus grandes prétentions étaient de combattre le taureau, chanter et danser. Personne ne fut assez impoli pour lui disputer les deux derniers talents, mais les taureaux n'avaient pas autant de complaisance ; cependant le comte, accompagné de ses piqueurs, se croyait toujours invincible.

Je vous ai dit que nos maisons n'étaient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites, que nous recevions toujours. Comme mon mari était distingué et par sa naissance et par ses services

militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon estrade, et lui en dehors ; l'usage de notre province étant encore de mettre un grand espace entre nous et les hommes qui viennent nous voir.

Rovella parla beaucoup et avec facilité. Au milieu de la conversation ma sœur entra et vint s'asseoir à côté de moi. Le comte resta comme pétrifié. Il balbutia quelques mots qui n'avaient pas de sens, puis il demanda à ma sœur quelle était sa couleur favorite. Elvire répondit qu'elle n'avait de préférence pour aucune. “ Madame (reprit le comte), puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais ma couleur. ” Ma sœur, qui n'était point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que lui répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Dès le soir même nous apprîmes que dans toutes les visites qu'il avait faites, il n'avait parlé que de la beauté d'Elvire ; et le lendemain nous sûmes qu'il avait commandé quarante livrées brunes chamarrées d'or et de noir. — Dès-lors la voix touchante du soir ne se fit plus entendre.

Rovellas ayant su que l'usage des maisons nobles de Ségovie n'était pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres avec les autres gentilshommes qui nous faisaient cet honneur. Comme il n'était pas grand d'Espagne, et que la plupart de nos jeunes gens étaient *Titolados de Castilla*, ils se croyaient ses égaux, et le traitèrent comme tel. Mais peu à peu les richesses reprirent leur invincible ascendant. Toutes les guitares se turent devant celle de Rovellas, et il donna le ton dans la conversation comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne satisfaisait point encore l'orgueilleux Mexicain ; il brûlait d'envie de courir le taureau devant nous et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'emphase qu'il avait fait venir cent taureaux de Guarama, et qu'il faisait planchéier une place à cent pas de l'amphithéâtre, où l'on passerait à danser les nuits qui suivraient le spectacle. Ce peu de mots fit un grand effet à Ségovie ; il tourna toutes les têtes, et s'il ne renversa pas les fortunes, il servit au moins à les beaucoup entamer.

Le bruit du combat de taureaux ne se fut pas plutôt répandu, que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écervelés, prendre les attitudes de ce combat, commander des habits dorés et des manteaux écarlate. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avaient d'habits et de coiffures, et ce n'est pas beaucoup dire ; mais on fit venir des tailleurs, des modistes, et le crédit suppléa aux richesses.

Tout le monde était si occupé, que notre rue commençait à se désempir. Rovellas y vint cependant à l'heure accoutumée. Il nous dit qu'il avait fait venir de Madrid vingt-cinq confiseurs, et qu'il nous pria de prononcer sur leur talent. Au même instant vinrent des gens en livrée brune et or, qui portaient des rafraîchissemens sur de grands cabarets de vermeil.

Le lendemain, ce fut la même chose, et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui parut pas décent que notre porte devînt un lieu d'assemblée publique. Il eut la bonté de me consulter sur ce point. Je fus de son avis, comme j'en étais toujours. Nous prîmes la résolution de nous retirer au petit bourg de Villaca, où nous avons une maison et un domaine ; nous y trouvons d'ailleurs un grand avantage, celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement, nous pouvions manquer quelques fêtes de taureaux et quelques bals ; c'étaient autant de toilettes épargnées. Cependant, comme la maison de Villaca avait besoin de réparations, nous fûmes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentait, non plus que les sentimens que lui avait inspirés ma sœur. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avait oublié la voix touchante du soir, mais qu'elle recevait les soins de Rovellas avec la plus extrême indifférence.

J'aurais dû vous dire qu'à cette époque mon fils avait deux ans, et ce fils n'est autre que le petit valet de mules que vous avez vu avec nous. Cet enfant, que nous appelions Lonreto, faisait notre joie. Elvire l'aimait presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il était notre unique consolation lorsque nous étions trop lasses de toutes les fadaïses que l'on débitait sous nos fenêtres.

Au moment où nous devions partir pour Villaca, Lonreto gagna la petite vérole ; vous pouvez juger de notre désespoir ; nous passions les jours et les nuits à le soigner, et alors la voix touchante du soir recommença ses concerts. Elvire, rougissait, mais elle n'était réellement occupée que de Lonreto. Enfin, ce cher enfant guérit ; notre fenêtre se rouvrit aux soupirans, et le mystérieux chanteur cessa de

se faire entendre.

Dès que la fenêtre fut rouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter. Il nous dit que le combat de taureaux n'avait été retardé qu'à cause de nous, et il nous pria d'en fixer le jour. Nous répondîmes à cette politesse comme nous le devons. Enfin, ce combat fameux fut fixé au dimanche suivant, qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur tous les détails de ce spectacle. Quand on en a vu un, c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le rehnon ou javelot. Après qu'ils ont porté le premier coup, il faut en recevoir un ; mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice, le coup ne fait qu'effleurer la croupe. Alors le noble combattant met pied à terre et l'épée à la main. Pour que tout cela réussisse, il faut avoir des *Toros Francos*, c'est-à-dire, que le taureau soit loyal et sans malice ; mais les piqueurs du comte eurent la maladresse de lâcher un *Toro Marahho*, qui était réservé pour d'autres occasions. Les connaisseurs virent d'abord la faute que l'on avait faite ; mais Rovellas était déjà dans l'arène, et il n'y avait pas moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il courait ; il caracola autour de l'animal et lui porta son coup de rejon dans l'épaule droite, lui-même ayant le bras passé et tout le corps penché entre les cornes de son adversaire. Tout cela était dans les règles de l'art.

Le taureau eut l'air de s'enfuir du côté de la porte, mais se retournant tout à coup et courant sur Rovellas, il l'enleva sur ses cornes avec tant de force, que le cheval tomba hors de la barrière et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le collet de son habit, le fit pirouetter en l'air et le lança de l'autre côté de l'amphithéâtre. Après cela, l'animal voyant que sa victime lui allait échapper, la cherchait partout avec des yeux féroces. Il l'aperçut et le considéra avec une fureur toujours croissante, creusant la terre avec ses pieds et battant ses flancs de sa queue... En ce moment, un jeune homme s'élança par-dessus la barrière, saisit l'épée et le manteau écarlate de Rovellas, et se présenta devant le taureau. Le malicieux animal fit plusieurs feintes qui ne déconcertèrent point l'inconnu. Enfin, il s'élança sur lui les cornes baissées jusqu'à terre, s'enferra dans son épée et tomba mort à ses pieds. Ensuite l'inconnu jeta son épée et son manteau sur le taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, franchit la barrière et se perdit dans la foule. Elvire me serra la main et me dit : " Je suis sûre que c'est-là notre chanteur. " Dès que le redoutable taureau se fut roulé dans son sang, les écuyers du comte Rovellas se précipitèrent dans l'amphithéâtre pour lui porter des secours. Il ne donnait aucun signe de vie, on le mit sur un brancard et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu, et chacun s'en retourna chez soi. Mais dès le même soir nous apprîmes que Rovellas était hors de danger. Le lendemain, mon mari envoya demander de ses nouvelles ; notre page tarda long-temps à revenir ; enfin il nous apporta une lettre conçue en ces termes :

" Monsieur le colonel seigneur don Henrique de Torres.

Votre merced verra par la présente que la miséricorde divine daigne me laisser encore l'usage de quelque force. Cependant une grande douleur que je ressens à la poitrine me fait douter de mon entière guérison. Vous savez, seigneur don Henrique, que la providence m'a comblé des biens du siècle. J'en destine une partie au jeune inconnu qui a exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste ne saurait être dans de meilleures mains que celles d'Elvire de Norugna, votre incomparable belle-sœur. Veuillez bien lui faire part des sentimens respectueux qu'elle inspire à celui qui, peut-être, ne sera dans peu que poussière, mais à qui le ciel permet encore de se dire

Le comte de Rovellas.

Marquis de Vera-Lonza, y Cruz-Velada, commandeur héréditaire de Talla-Verde, y Rio-Floro, seigneur de Tolasquez, y Riga-Fuera, y Men der, y Lonzos, y otros, y otros. "

Vous serez surpris de ce que je me rappelle tant de titres, mais nous les donnions à ma sœur par plaisanterie les uns après les autres, et nous avons fini par les apprendre par cœur.

Dès que mon mari eut reçu cette lettre, il nous en fit part et demanda à ma sœur la réponse qu'il avait à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agirait jamais que par les conseils de mon mari ; mais elle avoua que les bonnes qualités de Rovellas l'avaient moins frappée, que l'amour-propre excessif qui perçait dans tous ses discours comme dans toutes ses actions.

Mon mari la comprit à demi-mot ; il écrivit au comte qu'Elvire de Norugna était encore trop jeune

pour apprécier les sentiments de son excellence, que néanmoins elle unissait ses vœux à tous ceux que l'on faisait pour le rétablissement de sa santé. Rovellas ne prit point ceci pour un refus. Il parla même de son mariage avec Elvire comme d'une chose arrangée. Cependant nous partîmes pour Villaca.

Notre maison, située à l'extrémité de la bourgade, était presque à la campagne et dans une situation charmante ; on l'avait assez bien réparée ; mais tout vis-à-vis de nous était une maison de simple paysan que l'on avait arrangée avec un goût tout à fait particulier. Il y avait des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin, je ne sais quoi d'agréable et de soigné. On nous dit que cette maison venait d'être achetée par un labrador de Murcie ; les cultivateurs à qui l'on donne dans notre province le nom de labradores, sont une classe mitoyenne entre le petit noble et le paysan.

Il était tard lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison, de la cave au grenier, et puis nous fîmes mettre des chaises devant la porte, et nous prîmes le chocolat. Mon mari raillait Elvire sur la pauvreté de sa maison, peu digne de recevoir une future comtesse de Rovellas. Elle reçut ses plaisanteries assez gaîment. Peu après, nous vîmes dans la campagne une charrue qu'on ramenait du travail. Elle était attelée de quatre puissans bœufs, conduits par un valet, et suivie par un jeune homme qui donnait le bras à une jeune femme. Le jeune homme était remarquable par sa taille, et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention, mais ma sœur me jeta un coup-d'œil que je compris très-bien. Le jeune laboureur nous salua de l'air d'un homme qui ne veut pas faire connaissance, et rentra chez lui, la jeune femme nous examina avec attention.

“ Voilà un joli couple (dit dona Manuela, notre concierge).

— Comment un joli couple (dit Elvire), ils sont mariés ?

— Sans doute qu'ils le sont (reprit Manuela). A vous dire le vrai c'est quelque mariage fait contre le gré des parens, quelque fille enlevée. Personne ici n'en est la dupe ; nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans. ”

Mon mari demanda à Elvire pourquoi elle s'était écriée, et il ajouta : “ On dirait que c'est là le chanteur mystérieux. ” En ce moment nous entendîmes dans la maison vis-à-vis des préludes de guitare et une voix qui confirma les soupçons de mon mari. “ Cela est singulier (dit-il) ; mais puisqu'il est marié, ses sérénades s'adressaient apparemment à quelque voisine.

— En vérité (dit Elvire) j'avais cru qu'elles étaient pour moi. ” Cette naïveté nous fit un peu rire, et puis nous n'en parlâmes plus. Nous passâmes six semaines à Villaca ; pendant ce temps les jalousies de la maison vis-à-vis restèrent constamment fermées ; nous n'aperçûmes pas nos voisins, et je crois qu'ils avaient quitté Villaca avant nous.

Bientôt nous apprîmes que le comte de Rovellas était rétabli, et que les spectacles de taureaux allaient recommencer. Nous retournâmes à Ségovie. Ce ne furent que fêtes et inventions galantes. Les soins du comte finirent par toucher le cœur d'Elvire, et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le comte était marié depuis trois semaines, lorsqu'il apprit que son exil était fini, et qu'on lui permettait de reparaitre à la cour. Il se faisait un grand plaisir d'y conduire ma sœur ; mais il voulut, avant de quitter Ségovie, savoir le nom de celui qui avait sauvé ses jours. Il fit donc publier que tout homme qui lui en donnerait des nouvelles certaines recevrait une récompense de cent pièces de huit, c'est-à-dire huit cents pistoles. — Le lendemain, il reçut la lettre suivante :

“ Monsieur le comte de Rovellas.

Votre excellence se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connaître l'homme qui vous a sauvé la vie. Contentez-vous de savoir que vous lui avez arraché la sienne. ”

Rovellas montra cette lettre à mon mari, et il lui dit d'un air hautain que cet écrit ne pouvait venir que d'un rival ; qu'il ne savait pas qu'Elvire avait eu des affaires de cœur, et que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. — Mon mari pria le comte de mettre plus de réserve dans ses discours, et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre et emporté ; toute sa vanité était devenue de la jalousie, et la jalousie tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué le contenu de la lettre anonyme, nous en conclûmes que le paysan de Villaca avait dû être

quelqu'amant déguisé et malheureux. Nous fîmes prendre des informations ; mais l'inconnu avait disparu et vendu sa maison.

Elvire était enceinte ; nous lui cachâmes soigneusement tout ce que nous savions sur les sentimens de son mari. Elle s'aperçut de son changement, et ne sut à quoi l'attribuer. Le comte ne la vit plus qu'aux heures des repas ; alors la conversation était pénible et sur le ton de l'ironie.

Comme ma sœur entra dans son neuvième mois, Rovellas prétextait des affaires qui l'appelaient à Cadix. Au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi qui remit une lettre à Elvire, lui enjoignant d'en faire lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes, et voici quel était le contenu de cet épître.

“ Madame,

J'ai découvert votre intrigue avec don Sanche de Pena Sombre. Je m'en doutais depuis long-temps. Mais son séjour à Villaca prouve assez votre perfidie maladroitement couverte par la sœur de don Sanche, qu'il faisait passer pour sa femme. Mes richesses méritaient sans doute la préférence. Vous ne les partagerez point. Nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence ; mais je ne reconnais point l'enfant qui naîtra de vous. ”

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture ; elle était évanouie dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venait de s'embarquer pour l'Amérique. Mon mari se mit sur un autre navire ; un coup de vent les fit périr tous les deux. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis-je pas morte aussi ? En vérité je n'en sais rien. Je crois que la force de mon chagrin m'a donné celle de le supporter. La petite avait, au baptême, reçu le nom d'Elvire. En elle je revoyais sa mère ; elle n'avait au monde que moi, et je résolus de lui consacrer ma vie.

Je cherchai d'abord à faire valoir ses droits sur la succession de son père. On me dit qu'il fallait s'adresser à l'audience de Mexico. J'écrivis en Amérique. Il me fut répondu que la succession avait été partagée entre vingt collatéraux, et que l'on savait assez que Rovellas n'avait pas reconnu la fille de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi pour payer six pages de procédure. Je me contentai de constater à Ségovie la naissance et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avais en ville, et je me retirai à Villaca, avec mon petit Lonreto, qui avait bientôt trois ans, et ma petite Elvire, qui avait autant de mois. Mon plus grand chagrin était d'avoir toujours devant les yeux la maison où s'était aller [*sic*] niché le maudit inconnu avec son mystérieux amour. Enfin, je m'y accoutumai, et mes enfans me consolait de tout.

Il n'y avait pas encore un an que j'étais retirée à Villaca, lorsque je reçus d'Amérique une lettre ainsi conçue :

“ Madame de Torres,

Les présentes lignes vous sont adressées par l'infortuné dont le respectueux amour a causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire était, s'il est possible, plus grand encore que l'amour qu'elle m'inspira dès la première vue. Je n'osais donc faire entendre mes soupirs et ma guitare que lorsque la rue étant abandonnée, je n'avais plus de témoins de mon audace.

Le comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté ; je crus devoir renfermer dans mon sein jusqu'aux moindres étincelles d'une flamme qui pouvait devenir coupable. Sachant cependant que vous deviez passer quelques temps à Villaca, j'y achetai une maison. Là, caché derrière mes jalousies, je contemplais quelquefois celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole, et moins encore déclarer mes vœux. J'avais avec moi ma sœur, que je faisais passer pour ma femme, afin d'écarter tout ce qui eût pu donner lieu de croire que je fusse un amant.

Le danger d'une mère chérie nous fit courir dans ses bras. A mon retour, je trouvai Elvire portant le nom de Rovellas. Je déplorai la perte d'un bien auquel je n'avais jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les déserts d'un autre hémisphère. C'est-là que j'ai appris les indignités dont j'avais été la cause innocente, et les horreurs dont on avait accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc que le feu comte de Rovellas en a menti lorsqu'il a avancé que mon respect pour la divine Elvire avait pu me rendre père de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut de n'avoir jamais d'autre femme que

la fille d'Elvire. Ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne ; et en témoignage de cette vérité, j'atteste la Vierge et le sang précieux de son fils, qui me soit en aide à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le corrégidor d'Acapulco, faites-la aussi vidimer et légaliser à l'audience de Ségovie. ”

Je n'eus pas plutôt achevé la lecture de cette lettre, que je me répandis en imprécations contre le Penna Sombre et son mystérieux amour. “ Ah ! malheureux (lui dis-je), extravagant, original, Satan, Lucifer ; pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux ne t'a-t-il pas plutôt éventré. Ton maudit respect a causé la mort de mon mari et de ma sœur ; tu as ruiné cette pauvre petite ; tu m'as condamnée à passer ma vie dans la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois. Que le ciel te confonde. ” Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira, et puis j'allai à Ségovie, où je fis légaliser la lettre de don Sanche. A mon arrivée dans notre ville, je trouvai mes affaires en mauvais état ; les paiemens de la maison que j'avais vendue avaient été arrêtés pour subvenir aux pensions que nous faisons aux cinq chevaliers de Malte ; et celle de mon mari fut supprimée. Il ne me resta que notre petit domaine de Villaca, et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir. J'y trouvai mes enfans sains et joyeux. Je gardai la femme qui en avait eu soin, et, avec un laquais et un valet de charrue, elle composa tout mon domestique. Je vécus de cette manière sans connaître le besoin. Ma naissance et le rang qu'avait occupé mon mari me faisaient considérer dans la bourgade, et chacun m'y rendait les services qui étaient en son pouvoir. Six années se passèrent ainsi, et je souhaite de n'en pas avoir de plus malheureuses.

Un jour l'alcade de notre bourg vint chez moi ; il avait connaissance de la déclaration extraordinaire de don Sanche, et me dit, en m'apportant la gazette de Madrid : “ Madame, agréez que je vous fasse mon compliment sur le brillant mariage que va faire mademoiselle votre nièce. Lisez cet article.

Don Sanche de Penna Sombre a rendu au roi les plus éminens services, tant par l'acquisition de deux provinces très-riches en mines, situées au nord du nouveau Mexique, que par la prudence avec laquelle il a terminé la révolte de Cusco. En conséquence, sa majesté lui a conféré la grandesse avec le titre de comte de Penna-Velez. Il vient de partir pour les Philippines en qualité de capitaine-général.

— Dieu soit loué (dis-je à l'alcade), Elvire aura, sinon un mari, au moins un protecteur. Puisse-t-il revenir heureusement des Philippines, être fait vice-roi du Mexique et nous faire rendre notre bien ! ”

Ce que je désirais si fort arriva quatre ans après. Le comte de Penna-Velez fut fait vice-roi ; et je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui faisais une cruelle injure en supposant qu'il pût oublier la fille de l'incomparable Elvire ; que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avait fait déjà les démarches nécessaires à l'audience de Mexico ; que le procès durerait long-temps, et qu'il n'osait pas en presser la marche, parce que ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenait pas qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur. Je vis donc que mon homme tenait ferme à son idée.

Quelque temps après un banquier de Cadix me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire de qui elles venaient ; je me doutai bien que c'était du vice-roi ; mais, par délicatesse, je ne voulus pas accepter cette somme ni même y toucher, et je priai le même banquier de la placer dans la banque de l'Assiento.

Je tins toutes ces choses aussi secrètes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, on sut aussi dans Villaca les vues du vice-roi sur ma nièce et on ne l'appelait que la petite vice-reine. Ma petite Elvire avait alors onze ans, et je crois que la tête eût tourné à toute autre en pareille occasion ; mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avaient pris un autre pli qui empêchait que la vanité n'y eût prise, et dont je m'aperçus trop tard. Depuis sa première enfance elle avait bégayé les mots d'amour et de tendresse, et son petit cousin Lorento [*sic*] était l'objet de ses sentimens précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer, mais je ne savais que faire de mon fils. Je grondai ma nièce, et tout ce que j'y gagnai, c'est qu'elle se cacha de moi. Vous savez qu'en province nos lectures consistent en romans ou novellas, et en romances que l'on récite en s'accompagnant de la guitare, en manière de

mélodrames. Nous avons à Villaca une vingtaine de volumes de cette belle littérature. Je défendis à Elvire de les lire ; mais lorsque je m'avisai de cette défense, depuis long-temps elle les savait par cœur.

Ce qu'il y avait de particulier, c'est que mon petit Lonreto avait précisément la même tournure d'esprit romanesque. Tous deux s'entendaient à merveille, surtout pour se cacher de moi. J'avais cependant quelques soupçons de leur manège, et je voulais mettre Elvire au couvent ; mais je n'avais pas trop de quoi payer sa pension. Probablement je ne fis pas ce que j'aurais dû faire, et il en advint que la petite personne au lieu d'être enchantée du titre de vice-reine, alla s'imaginer qu'elle était une amante infortunée, victime du sort, et illustre par ses malheurs. Elle communiqua ses belles idées à son cousin, et tous deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour contre les tyranniques décrets de la fortune. Tout cela dura trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Enfin, un beau jour je les surpris au poulailler dans l'attitude la plus tragique ; Elvire était couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir et fondant en larmes ; Lonreto à genoux pleurait aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils faisaient là. Ils me répondirent qu'ils représentaient une situation du roman de Fuenderozas y Lindamora. — Pour le coup, je ne fus pas leur dupe et je vis bien qu'il y avait de l'amour sur jeu. Je ne parus pas m'en apercevoir, mais j'allai chez notre curé et lui demandai conseil sur le parti que j'avais à prendre. Le curé, après avoir un peu réfléchi, dit qu'il écrirait à un ecclésiastique de ses amis qui pourrait prendre Lonreto chez lui. Qu'en attendant, je devais dire des neuvaines à la Vierge, et bien fermer la porte du cabinet où couchait Elvire. — Je remerciai le curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire ; mais malheureusement je n'avais pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entendis du bruit chez elle : j'ouvris la porte et je la trouvai couchée avec Lonreto. Ils sautèrent de leur lit en chemise, et, se jetant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étaient mariés. — “ Qui vous a mariés (leur dis-je) ? Quel prêtre a pu commettre une pareille indignité ?

— Non madame (me répondit Lonreto avec un grand sérieux), aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand marronnier ; le Dieu de la nature a reçu nos sermens en présence de l'aurore naissante, et les oiseaux d'alentour en ont été les témoins. C'est ainsi, madame, que la charmante Lindamora est devenue l'épouse de l'heureux Fuenderozas ; et cela est imprimé dans leur histoire.

— Ah ! malheureux enfans (leur dis-je) ! vous n'êtes point mariés, et vous ne pouvez l'être ; vous êtes cousins germains. ” Le chagrin m'avait si fort abattue que je n'eus pas même le courage de gronder. Je dis à Lonreto de se retirer, et je me jetai sur le lit d'Elvire, que j'inondai de mes pleurs. Mon affliction eût peut-être été moindre si j'eusse osé prendre conseil de quelqu'un, mais je n'osais révéler la honte de mes enfans ; et je mourais de honte moi-même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième, je vis arriver devant ma maison une longue file de chevaux et de mules. On m'annonça le corrégidor de Ségovie. Ce magistrat, après les premiers complimens, me dit que le comte de Penna-Velez, grand d'Espagne et vice-roi du Mexique, arrivé en Europe depuis peu de jours, l'avait chargé d'une lettre pour moi, et que la considération qu'il avait pour ce seigneur l'avait engagé à me la remettre en mains propres. Je le remerciai de son attention, et je pris la lettre, qui était conçue en ces termes :

“ Madame la marquise de Torres.

Il y a aujourd'hui treize ans moins deux mois, que j'eus l'honneur de vous déclarer que je n'aurais jamais d'autre femme qu'Elvire de Rovellas, âgée de sept mois et demi, le jour où ma lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avais dès-lors pour son aimable personne, n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposais de voler à Villaca, pour me jeter à ses pieds ; mais les ordres suprêmes de sa majesté don Carlos II, me prescrivent de ne point me rapprocher de Madrid de plus de cinquante lieues. C'est pourquoi je m'attends à voir vos grâces sur le chemin qui conduit de Ségovie à Burgos.

Je suis avec respect,
de vos grâces,

le fidèle serviteur, don Sanche, comte de Penna-Velez. ”

Telle était la lettre du respectueux vice-roi ; malgré mon chagrin, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le corrégidor me remit encore le porte-feuille où se trouvait la somme que j'avais placée à

l'Assiento ; puis il prit congé de moi, alla dîner chez l'alcade, et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statue, tenant la lettre dans une main, et le portefeuille dans l'autre. Je n'étais même pas encore revenue de ma surprise, lorsque l'alcade vint me dire qu'il avait reconduit le corrégidor jusqu'à la frontière de son territoire, et qu'il était à mes ordres pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il fallait pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon alcade ; grâce à ses soins empressés, nous fûmes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa-Verde, et nous voici. Demain nous arriverons à Villa-Réal, où nous trouverons le respectueux vice-roi ; mais que lui dirai-je, que dira-t-il lui-même en voyant les pleurs de cette petite. Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison, pour ne pas donner de soupçons à l'alcade et au curé, et peut-être plus encore par faiblesse, et dans la crainte de faire de la peine à ce pauvre enfant. Je l'ai donc déguisé en valet de mule. Dieu sait ce qui en arrivera ; je crains et je désire que tout se découvre. Enfin, il faut que je voie le vice-roi, il faut que je sache de lui ce qu'il a fait pour recouvrer le bien d'Elvire ; si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'intéresse assez pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence. En vérité, si je n'étais chrétienne, je préférerais la mort à un pareil moment.

Fin de l'histoire de Marie de Torres.

La bonne Marie finit ici son récit, et, s'abandonnant à la douleur, elle versa un torrent de larmes ; ma bonne tante tira aussi son mouchoir, et se mit à pleurer ; je pleurai aussi. Elvire sanglota au point qu'il fallut la délayer et la mettre au lit : cet accident fut cause que tout le monde alla se coucher.

Je me couchai aussi et m'endormis. Le soleil n'était pas encore levé, que je me sentis tirer par le bras ; je m'éveillai et je dis : " Qui va là ?

— Parlez bas (me répondit-on), je suis Lonreto. Elvire et moi, nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voilà ses habits que je vous ai apportés : mettez-les ; Elvire prendra les vôtres ; ma mère est bonne, elle nous pardonnera. Pour ce qui est des muletiers et autres gens de Villaca, ils ne pourront nous trahir, car ils viennent d'être remplacés par d'autres, envoyés par le vice-roi. La femme de chambre est dans nos intérêts ; habillez-vous vite, puis vous vous coucherez dans le lit d'Elvire, et elle se mettra dans le vôtre. "

Je ne trouvai rien à objecter à la proposition de Lonreto, et je m'habillai le plus vite que je pus. J'avais douze ans ; j'étais grand pour mon âge, et les habits d'Elvire m'allèrent parfaitement.

Dès que je fus habillé, j'allais me mettre sur le lit d'Elvire ; et, bientôt après, j'entendis comme l'on disait à sa tante que le majordome du vice-roi l'attendait dans la cuisine, qui servait de salle commune. Un instant après, on appela Elvire, et je descendis à sa place. Sa tante leva les mains au ciel, et tomba sur une chaise qui était derrière elle ; mais le majordome ne le vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître, et me présenta un écrin. Je le reçus très-gracieusement, et lui ordonnai de se relever ; beaucoup de gens du vice-roi entrèrent pour me saluer, et crièrent par trois fois : *Viva la nostra vireyna !*

Ma tante vint ensuite, suivie d'Elvire, habillée en garçon. Elle faisait, à Marie de Torres, des signes d'intelligence, pour qu'elle comprît qu'il n'y avait rien à faire qu'à nous laisser aller notre train.

Le majordome demanda quelle était cette dame ? Je lui répondis qu'elle était de Madrid, et qu'elle allait à Burgos, placer son fils au collège des Théatins. Il la pria de vouloir bien accepter les litières du vice-roi. Ma tante en demanda une pour son neveu, qu'elle dit être très-délicat et fatigué de la route. Le majordome donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me présenta sa main gantée, et me fit monter dans ma litière. Bientôt après j'ouvris la marche, et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voilà donc future vice-reine, un écrin de brillants à la main, porté par deux mules blanches, dans une litière dorée, escorté de deux écuyers qui caracolaient à mes portières. Cette situation était singulière pour un garçon de mon âge, et je me mis, pour la première fois de ma vie, à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'était pas tout à fait connue. Cependant j'en savais assez pour

être certain que le vice-roi ne m'épouserait jamais, et qu'ainsi je ne risquais rien de prolonger son erreur, et de donner à mon ami Lonreto, le temps d'imaginer quelque expédient pour se tirer d'affaire ; et servir un ami, me paroissait très-beau. Enfin, je me résolus à faire la jeune fille. Pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant et me donnant des airs. Je me rappelai aussi qu'en marchant il fallait éviter de faire de grands pas, et en tout me garder des grands mouvemens.

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un grand tourbillon de poussière m'annonça le vice-roi. Le majordome me fit mettre pied à terre, et me dit de m'appuyer sur son bras. Le vice-roi descendit de cheval, mit un genou en terre, et me dit : " Madame, daignez agréer les témoignages d'un amour qui a commencé à votre naissance, et qui ne finira qu'à ma mort. " Ensuite il me baisa la main, et, sans attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval, et fit continuer la route. Comme il caracolait à côté de ma litière, et ne jetait pas souvent les yeux sur moi, j'eus le temps de l'examiner à mon aise. Ce n'était plus ce jeune homme qui avait paru si beau à Marie de Torres lorsqu'il délivra Rovellas, ou lorsqu'il revenait avec sa charrue au village de Villaca. Le vice-roi pouvait encore passer pour un bel homme ; mais son teint, brûlé par le soleil de la ligne, était beaucoup plus près du noir que du blanc ; et ses sourcils, qui lui tombaient sur les yeux, donnaient à sa physionomie, que tous les soins qu'il prenait ne parvenaient pas à adoucir, une tournure qui n'avait rien d'affable. Lorsqu'il parlait aux hommes, il avait une voix de tonnerre, et lorsqu'il parlait aux femmes, c'était un fausset flûté qu'on ne pouvait entendre sans rire ; quand il se tournait du côté de ses gens, il semblait commander une armée, et quand il s'adressait à moi, il paraissait prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je faisais d'observations sur le vice-roi, et moins je me trouvais à mon aise ; je réfléchis sur son caractère, et il me parut évident que le moment où il découvrirait que j'étais un garçon, deviendrait le signal d'une fustigation dont l'idée seule me faisait frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre la timidité. Je tremblais de tous mes membres, et je n'osai plus lever les yeux sur personne.

Nous arrivâmes à Valladolid ; le majordome me donna la main et me conduisit à l'appartement qui m'était destiné ; j'y fus suivi par les deux tantes. Elvire voulut entrer, mais on la renvoya comme un polisson ; pour Lonreto, il restait avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les tantes, je me jetai à leurs pieds, les conjurant de ne point me trahir, et leur faisant une cruelle peinture des punitions auxquelles m'exposerait la moindre indiscretion. L'idée de me voir fouetté, mit ma tante au désespoir. Elle joignit ses instances aux miennes, mais elles étaient superflues. Marie de Torres aussi effrayée que nous, ne songeait qu'à retarder le dénouement autant qu'elle le pourrait.

Enfin on annonça le dîner : le vice-roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place, et se mit à ma gauche ; il mit Marie de Torres à côté de lui et ma tante vis-à-vis. Tout cet arrangement se fit avec beaucoup d'appareil, et le majordome indiqua aux autres personnes de la suite les places qu'elles devaient occuper. On mangea long-temps en silence ; enfin le vice-roi s'adressant à Marie de Torres, lui dit : " Madame, j'ai vu avec peine dans une lettre que vous m'avez écrite en Amérique, que vous semblassiez douter que je vinsse remplir ma promesse, et demander en mariage la charmante Elvire.

— Monseigneur (dit Marie), ma nièce paraîtrait et serait véritablement plus digne de votre grandeur, si j'avais pensé que ce fût votre sérieux.

— On voit bien (dit le vice-roi), que vous êtes d'Europe, car dans le Nouveau-Monde, on sait que je ne plaisante jamais. " Ensuite la conversation tomba, et ne se releva plus. Lorsqu'on fut levé de table, le vice-roi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux tantes allèrent chercher la véritable Elvire, que l'on avait fait manger à la table du majordome. Je restai avec sa femme de chambre qui était devenue la mienne ; elle savait que j'étais un garçon, et ne m'en servit pas avec moins de zèle, mais elle avait aussi une peur affreuse du vice-roi. Nous nous encourageâmes mutuellement, et nous finîmes par rire d'assez bon cœur.

Mes tantes revinrent, et comme le vice-roi ne devait plus nous revoir de la journée, elles firent entrer secrètement Elvire et Lonreto. Alors la joie fut complète, nous rîmes comme des fous ; les deux tantes charmées d'avoir un jour de répit, partagèrent presque notre gaîté.

Lorsque la soirée fut plus avancée, nous entendîmes une guitare, et nous aperçûmes le vice-roi enveloppé d'un manteau, et demi-caché par une maison voisine, sa voix n'était plus celle d'un jeune homme, mais il chanta très-juste, et l'on pouvait juger qu'il s'était beaucoup occupé de musique.

La petite Elvire, qui était au fait des usages de la galanterie, ôta un de mes gants et le jeta dans la rue. Le vice-roi le ramassa, le baisa et le mit dans son sein. — Mais, je n'eus pas plutôt accordé cette faveur, qu'il me sembla que ce seraient cent coups de verges que je recevrais, lorsque le vice-roi saurait quelle Elvire il avait en moi. Cette réflexion me rendit si triste, que je ne songeai plus qu'à m'aller coucher. Elvire et Lonreto prenant congé de moi, versèrent quelques larmes. “ A demain, leur dis-je.

— Peut-être, me répondit Lonreto ” ; puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle fit aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par ma tante Delanosa [*sic*], qui nous apprit qu'Elvire et Lonreto s'étaient échappés pendant la nuit, et qu'on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Madame de Torres, qui, perdant à la fois sa nièce et son fils, en était dans une extrême douleur. Et moi, il me semblait qu'abandonné par Elvire, il ne me restait plus qu'à devenir vice-reine à sa place, ou bien à recevoir un châtiment que je craignais plus que la mort. J'étais à faire mes réflexions sur cette cruelle alternative, lorsque le majordome m'annonça qu'il fallait partir, et m'offrit le bras pour descendre l'escalier. J'avais l'esprit frappé de la nécessité de devenir vice-reine ; et par un mouvement involontaire je me rengorgeai, et pris un air de dignité, qui fit rire mes tantes en dépit de leur chagrin.

Ce jour-là, le vice-roi ne caracola pas à mes portières. Nous le trouvâmes à Torque Mada, à la porte de l'auberge ; la faveur que je lui avais accordée la veille l'avait rendu hardi. Il me montra mon gant caché derrière sa veste, puis il me prit la main pour me faire descendre, la serra un peu, et la baisa. Je ne pouvais me défendre d'une sorte de plaisir, en me voyant ainsi traité par un vice-roi ; mais j'étais toujours troublé par l'idée du fouet, qui probablement succéderait à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant dans l'appartement destiné aux femmes, et puis l'on annonça le dîner ; nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsqu'on commença à apporter le second service, le vice-roi, s'adressant à ma tante Dalanosa, lui dit : “ J'ai appris, Madame, le tour que vous ont joué votre neveu et son petit valet ; si nous étions au Mexique, ils seraient bientôt entre mes mains ; mais enfin, j'ai ordonné qu'on les cherchât. Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet d'écurie fera un tour aux galères. ” Ce mot de galères, joint à l'idée de son fils, fit à l'instant évanouir madame de Torres, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins, me fit tomber de ma chaise.

Le vice-roi mit à me secourir la galanterie la plus empressée ; je me remis un peu, et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsqu'on fut levé de table, le vice-roi, au lieu de me conduire dans mon appartement, me mena, ainsi que les deux tantes, sous des arbres vis-à-vis de l'auberge, et nous ayant fait asseoir il nous dit : “ Mesdames, je me suis aperçu que vous aviez pris quelqu'ombrage d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et que peut-être j'ai gagnée dans l'exercice des grands emplois, car elle est très-loin de mon cœur. Je pense aussi, que vous ne pouvez me connaître sur quelques traits de ma vie, dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Vous devez désirer de savoir mon histoire, et il me semble convenable de vous la raconter. J'espère au moins, qu'en me connaissant davantage, vous n'aurez plus de moi la peur que je vous ai vue aujourd'hui. ” Après avoir ainsi parlé, le vice-roi se tut pour savoir notre réponse. Nous lui témoignâmes le plus vif désir de le connaître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt, et commença en ces termes :

HISTOIRE DU COMTE DE PENNA-VELEZ.

Je suis né dans le beau pays qui environne Grenade, dans une maison de campagne que mon père avait sur les bords du romantique Hénil. Vous savez que les poètes espagnols placent dans notre

province le théâtre de toutes les scènes pastorales. Ils nous ont persuadés que notre climat devait inspirer l'amour, et il n'est guère de Grenadin qui ne passe sa jeunesse, et quelquefois sa vie entière, sans autre occupation que d'aimer.

Lorsque chez nous un jeune homme entre dans le monde, son premier soin est de choisir la dame de ses pensées ; si elle accepte son hommage, il se déclare son embécévido, c'est-à-dire, fou ou forcené de ses appas. La dame, en le recevant pour tel, prend un engagement tacite de ne confier qu'à lui ses gants ou son éventail, et de lui donner la préférence lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau, que l'embécévido présente à genoux ; de plus il a le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau bénite à l'église, et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations, et ils auraient tort de l'être, d'abord parce que les femmes ne reçoivent point compagnie chez elles, où d'ailleurs elles sont toute la journée environnées de duègnes et de caméristes ; puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes qui se décident à être infidèles à leurs maris, ne donnent point la préférence à l'embécévido ; elles jettent les yeux sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompues prennent des amans dans les dernières classes de la société.

Tel était le ton de la galanterie Grenadine lorsque je parus dans le monde ; mais la mode ne m'entraîna point : ce n'est pas que je fusse insensible ; bien loin de là, mon cœur avait plus qu'un autre ressenti la tendre influence de notre climat, et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse. Mais je ne tardai pas à me convaincre que l'amour était toute autre chose que ce commerce de fadaïses que nos dames entretenaient avec leurs embécévidos ; commerce qui véritablement n'avait rien de coupable, mais dont l'effet était pourtant d'intéresser le cœur d'une femme, pour un homme qui ne devait jamais posséder sa personne, et d'affaiblir ses sentimens pour celui auquel appartenaient sa personne et son cœur. Ce partage me révolta : amour et mariage me parurent devoir être une seule et même chose ; et le mariage, embelli de tous les traits de l'amour, devint la plus secrète, comme la plus chère de mes pensées, l'idole de mon imagination ; enfin, s'il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon âme, que ma raison en reçut quelque atteinte, et quelquefois on m'eût pris pour un véritable embécévido⁽¹⁾.

Entrais-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation, je me plaisais à imaginer que la maison était à moi, et j'y logeais ma femme. Je meublais son salon des plus belles toiles des Indes, de nattes de la Chine, et de tapis de Perse, sur lesquels je voyais déjà l'empreinte de ses pas ; je croyais voir aussi les carreaux où elle s'asseyait de préférence. Sortait-elle pour prendre l'air, elle trouvait un balcon orné des plus belles fleurs, avec une volière peuplée des oiseaux les plus rares. Quant à sa chambre à coucher, c'était un sanctuaire que mon imagination n'osait profaner. Pendant que je m'occupais ainsi, la conversation allait toujours son train. Je n'y prenais part, qu'en répondant à tort et à travers lorsqu'on m'adressait la parole, et c'était toujours avec un peu d'humeur, parce que je n'aimais pas à être troublé dans mes arrangemens.

Telle était la façon singulière dont je me comportais dans les visites. A la promenade, c'était même folie ; si j'avais un ruisseau à passer, j'entrais dans l'eau jusqu'à mi-jambes... Ma femme passait sur les pierres, s'appuyant sur mon bras, et récompensait mes soins par un sourire céleste. Les enfans me ravissaient : je n'en rencontrais pas un, que je ne le mangeasse de caresses ; et une femme, nourrissant le sien, me semblait le chef-d'œuvre de la création...

Ici le vice-roi se tournant de mon côté, d'un air tendre et respectueux, me dit : “ Je n'ai point changé d'avis sur ce point, et je me persuade que l'adorable Elvire ne fera point passer dans le sang de ses enfans, le lait souvent impur d'une mercenaire. ”

Cette proposition me déconcerta plus que vous ne pouvez l'imaginer ; je joignis les mains, et je dis : “ Monseigneur, au nom du ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles, car je n'y entends rien du tout.

⁽¹⁾ *Note aut.* : Voyez les Mémoires de Madame d'Aunoi.

— Mademoiselle (reprit le vice-roi), je ne me console point d’avoir alarmé votre innocence, et je continuerai mon histoire sans retomber dans une pareille faute. ” En effet, il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions firent penser à Grenade que j’avais perdu la raison, et véritablement il en était quelque chose ; ou plutôt je paraissais fou, parce que ma folie était différente de celle de mes concitoyens. J’aurais passé pour sage, si j’eusse été le fou déclaré de quelque dame de Grenade. Cependant, comme cette réputation n’a rien de flatteur, je pris le parti de quitter mon pays pour quelque temps. J’y étais encore déterminé par un autre motif. Je voulais être heureux avec ma femme, et par elle. Si j’eusse épousé une Grenadine, elle se serait crue en droit d’accepter les hommages d’un embécévido, et, comme on l’a vu, ce n’était pas mon compte. Je me déterminai donc à partir, et j’allais à la cour. J’y trouvai les mêmes fadaïses sous d’autres dénominations ; celle d’embécévido, qui, de Grenade, a passé aujourd’hui jusqu’à Madrid, n’était point alors en usage. Les dames de la cour appelaient *cortehho*, leur amant préféré, bien que malheureux, et elles appelaient simplement *galanès*, les amoureux, encore plus maltraités, qui n’étaient payés au plus que d’un sourire, et cela une ou deux fois par mois. Mais tous, indistinctement, portaient les couleurs de leur dame, et caracolaient autour de sa voiture, ce qui faisait tous les jours, au Prado, une poussière qui rendait inhabitables les rues voisines de cette belle promenade.

Je n’avois ni un nom assez illustre, ni assez de fortune, pour être fort remarqué à la cour ; mais je m’y fis connaître par mon adresse dans les combats de taureaux. Le roi m’adressa plusieurs fois la parole, et les grands me firent l’honneur de rechercher mon amitié. J’étais, entre autres, fort connu du comte de Rovellas. Mais lorsque j’ai tué son taureau, il était privé de sentiment, et n’a pu me reconnaître. Deux de ses piqueurs me connaissaient très-bien ; mais apparemment ils étaient occupés ailleurs, sans quoi ils n’eussent pas manqué de réclamer les mille pièces de huit promises par le comte, à qui lui donnerait des nouvelles de son libérateur.

Un jour que je dînais chez le ministre de la hacienda, ou des finances, je m’y trouvai placé à côté de don Henrique de Torres, le digne époux de Madame ; il était venu à Madrid pour affaires. C’était la première fois que j’avais l’honneur de lui adresser la parole ; mais son air inspirait la confiance, et je ne tardai pas à mettre la conversation sur son [*sic*] sujet favori ; c’est-à-dire, sur le mariage et la galanterie. Je demandai à don Henrique, si les dames de Ségovie avaient aussi des embécévidos, cortehhos, ou galanès ? “ Non (me répondit-il), nos mœurs n’ont encore admis aucun personnage de cette espèce. Lorsque nos dames vont à la promenade, appelée le *Locodover*, elles sont à demi-voilées, et il n’est pas d’usage qu’on les aborde, soit qu’elles soient à pied, ou en voiture. Nous ne recevons non plus dans nos maisons, que la première visite, tant d’un homme que d’une femme ; mais il est d’usage que nos femmes passent les soirées à leurs balcons, qui sont peu élevés au-dessus de la rue. Les hommes s’arrêtent pour parler aux personnes de leur connaissance ; les jeunes gens, après avoir rodé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison où se trouve une fille à marier. Mais (ajouta don Henrique), de tous les balcons de Ségovie, c’est le mien qui reçoit les hommages les plus assidus, et il les doit à ma belle-sœur Elvire de Norugna, qui, à toutes les excellentes qualités de mon épouse, joint une beauté qui n’a pas sa pareille dans les Espagnes. ”

Ce discours du marquis de Torres me fit une grande impression ; une personne aussi belle, douée des qualités aussi excellentes, et dans un pays où il n’y avait pas d’embécévidos, tout cela me parut destiné par le ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens, que je fis causer sur le même sujet, convenaient que la beauté d’Elvire était incomparable. Je me déterminai à en juger par mes propres yeux.

Je n’avois pas encore quitté Madrid, que ma passion pour Elvire avait acquis une certaine force. Mais ma timidité augmentait d’autant ; et, lorsque je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi d’aller voir M. de Torres, ni aucune des connaissances que j’avais faites à Madrid. J’aurais voulu que quelqu’un prévînt Elvire en ma faveur, comme j’étais moi-même prévenu pour elle. J’enviais ceux qu’un grand nom ou des qualités brillantes, annoncent avant qu’ils arrivent ; et il me parut que si, au premier abord, je ne faisais aucune impression sur Elvire, il me serait ensuite impossible d’obtenir un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne. Enfin, je me fis conduire dans la rue

où demeurait don Henrique, et voyant un écriteau à la maison vis-à-vis, je demandai s'il s'y trouvait quelque chambre à louer. On m'en montra une sous le toit ; je m'en accommodai pour douze réaux par mois ; je pris le nom d'Alonzo, et dis être venu pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bornaient à regarder à travers ma jalousie ; et, sur le soir, je vous vis paraître, à votre balcon, avec l'incomparable Elvire. Vous le dirai-je ? Je crus, au premier moment, ne voir qu'une beauté commune. Après un court examen, je m'aperçus que la parfaite harmonie qui régnait entre ses traits, rendait sa beauté moins frappante ; mais qu'elle reprenait tous ses avantages dès qu'on la comparait avec une autre femme. Vous-même, madame de Torres, vous étiez belle, et j'ose dire que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grenier, je remarquai avec un plaisir extrême qu'Elvire était indifférente à tous les hommages, que même elle en paraissait ennuyée. Mais cette observation m'ôta entièrement le désir d'augmenter le nombre de ses adorateurs ; c'est-à-dire, des gens qui l'ennuyaient. Je me résolus à la regarder de ma fenêtre, en attendant quelqu'occasion favorable de me faire connaître, et, s'il faut tout vous dire, je comptais un peu sur les combats de taureaux.

Vous vous rappellerez, madame, qu'alors je chantais assez bien ; je ne pus résister au désir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent gagné leur logis, je descendis avec ma guitare, et je chantai une *tiranne* du mieux qu'il me fut possible. J'en fis autant plusieurs soirées de suite ; enfin, je m'aperçus qu'on ne se retirait chez vous qu'après m'avoir entendu. Cette observation remplit mon âme de je ne sais quel sentiment très-doux, qui, cependant, était encore très-loin de l'espérance.

J'appris alors que Rovellas était exilé à Ségovie. J'en fus au désespoir, et je ne doutai pas un instant qu'il ne devînt amoureux d'Elvire. Je ne me trompai point ; se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le cortehho de votre sœur. Il prit ses couleurs, ou ce qu'il imagina être ses couleurs, et en bariola sa livrée. Du haut de mon grenier je fus long-temps témoin de son impertinente fatuité, et j'eus le plaisir de voir qu'Elvire le jugeait sur ses qualités personnelles plutôt que sur l'éclat dont il était environné. Mais il était riche, sur le point d'obtenir la grandesse ; que pouvais-je offrir en comparaison de pareils avantages ? Rien sans doute. J'en étais convaincu ; et j'aimais Elvire avec un tel désintéressement, que j'en vins au point de désirer qu'elle épousât Rovellas. Je ne songeai plus à être connu d'elle, et je cessai de chanter sous vos fenêtres.

Cependant Rovellas n'exprimait sa passion que par des galanteries, et ne faisait aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que M. de Torres voulait se retirer à Villaca. J'avais pris une douce habitude de demeurer vis-à-vis de sa maison ; je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca ; j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai une maison vis-à-vis de la vôtre. Je la meublai à ma fantaisie ; mais comme les amans déguisés ont toujours quelque chose qui les fait reconnaître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grenade, et de la faire passer pour ma femme, ce qui paraissait devoir écarter tout soupçon. — Lorsque j'eus pris tous ces arrangements, je retournai à Ségovie, où j'appris que Rovellas se préparait à donner un magnifique combat de taureaux. Mais, madame de Torres, vous aviez alors un enfant de deux ans ; voudriez-vous bien m'en dire des nouvelles ?

La tante Torres se rappelant que cet enfant de deux ans était le petit valet d'écurie que le vice-roi voulait envoyer aux galères, tira son mouchoir et fondit en larmes. “ Pardonnez (dit le vice-roi), je vois que je vous retrace quelque cruel souvenir ; mais la suite de mon histoire exige que je vous parle de ce malheureux enfant. ”

Vous vous rappellerez qu'il eut alors la petite vérole ; vous eûtes pour lui les tendres soins d'une mère ; et je sus qu'Elvire passait aussi les jours et les nuits auprès du lit de l'enfant. Je ne pus résister au plaisir de vous faire connaître qu'il était encore un mortel qui partageait vos peines, et toutes les nuits j'allais sous vos fenêtres chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais, madame de Torres, si vous vous le rappelez ?

“ Je me le rappelle parfaitement (dit la tante Torres). ” Et le vice-roi continua en ces termes : La maladie de votre enfant faisait la nouvelle de toute la ville ; car c'était elle qui retardait la fête des taureaux. Le rétablissement de cet enfant causa une joie universelle. La fête eut lieu, mais elle n'alla pas jusqu'au bout. Rovellas fut cruellement maltraité par le premier taureau, et eût infailliblement péri

si je n'eusse prévenu le féroce animal. Je lui plongeai mon épée dans la gorge. Je jetai un coup-d'œil dans votre loge, et je vis qu'Elvire se penchait vers vous, parlait de moi avec une expression qui me fit plaisir. Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain, Rovellas un peu rétabli, écrivit une lettre au marquis votre époux, pour lui demander la main d'Elvire. On dit qu'il ne fut pas accepté ; il dit qu'il l'était. Mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus qu'il avait été refusé. Je partis moi-même pour Villaca, où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi-même ma charrue, ou du moins en faisant le semblant, car je laissais tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours, comme je rentrais chez moi, à la suite de mes bœufs et donnant le bras à ma sœur, qui passait pour ma femme, je vous vis avec Elvire et votre époux. Vous étiez assise devant la porte de votre maison, et vous preniez du chocolat. Votre sœur me reconnut, mais je ne me trahis point. J'eus cependant la malice, pour accroître votre curiosité, de jouer en rentrant chez moi quelques-uns des airs que j'avais fait entendre pendant la maladie de Lonreto. J'attendais, pour me déclarer, d'être sûr que Rovellas avait été refusé.

“ Ah ! monseigneur (dit la tante Torres), il est sûr que vous intéressiez Elvire, et il est sûr aussi qu'elle avait refusé Rovellas ; si elle l'a épousé ensuite, c'est peut-être parce qu'elle vous a cru marié.

— Madame (reprit le vice-roi), ne murmurons pas contre la Providence, qui avait des desseins sur mon indigne personne. En effet, si j'eusse obtenu la main d'Elvire, les Assenipoels, les Apalaches-Chirigoas n'eussent pas été convertis à la Foi chrétienne ; et la Croix, signe sacré de notre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au nord de la mer Vermeille.

— Cela peut être (dit la tante Torres), mais ma sœur et mon mari vivraient encore ; cependant, monseigneur, veuillez bien reprendre la suite de votre histoire. ” Le vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après votre arrivée à Villaca, j'appris que ma mère était dangereusement malade. L'amour fit place à la tendresse filiale, et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura trois mois ; enfin, elle expira dans nos bras ; je ne la pleurai pas assez long-temps peut-être, et je repris le chemin de Ségovie, où j'appris qu'Elvire était devenue comtesse de Rovellas. Je sus qu'en même temps le comte avait promis une récompense à celui qui découvrirait son libérateur. Je lui écrivis une lettre anonyme, et je partis pour Madrid, où je sollicitai un emploi en Amérique. Je l'obtins facilement, et je m'embarquai le plus tôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca avait été un mystère connu seulement de ma sœur et de moi : je le croyais du moins. Mais nos gens sont des espions nés auxquels rien n'échappe. Un domestique que j'avais renvoyé en partant pour le Nouveau-Monde, entra au service du comte de Rovellas : il donna sa confiance et son cœur à une femme de chambre de la première camériste, et lui raconta toute l'histoire de Villaca et de mon déguisement. La camériste la conta à la duegna-major, qui s'en fit un mérite auprès du comte. Celui-ci, combinant tous ces faits avec la lettre anonyme et mon adresse dans les combats de taureaux, en conclut que j'avais été l'amant heureux de son épouse. J'ai su tout ceci depuis. Mais à mon arrivée en Amérique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçue :

“ Seigneur Don Sanche de Penna Sombre,

Je suis informé du commerce que vous avez eu avec l'infâme que je ne reconnais plus pour comtesse de Rovellas ; vous pouvez faire chercher, si vous le jugez à propos, l'enfant qui naîtra d'elle : quant à moi, je vais vous suivre de près en Amérique, où j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie. ”

Cette lettre me mit au désespoir, et ma douleur fut à son comble lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de votre mari et de Rovellas, que j'eusse voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant ce qui était en mon pouvoir pour repousser la calomnie, et constater l'état de sa fille : je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle serait en âge d'être mariée, ou du moins de n'avoir d'autre femme qu'elle. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'était permis de chercher la mort, que ma religion me défendait de me donner à moi-même.

Un peuple sauvage, allié des Espagnols, avait la guerre avec ses voisins ; je me fis recevoir dans la nation. Il fallait, pour être reçu, souffrir que l'on piquât tout mon corps avec une aiguille, pour y imprimer la figure d'un serpent et d'une tortue ; la tête du serpent est dessinée sur mon épaule droite :

son corps fait seize tours autour du mien, et vient aboutir à mon orteil gauche. Pendant l'opération, le sauvage qui la fait, pique à dessein, les os des jambes et autres endroits sensibles, et il est défendu au récipiendaire [*sic*] de donner aucune marque de douleur. Je soutins cette épreuve ; je m'armai du casse-tête et du martyre ; je volai au combat. Nous en rapportâmes cent trente chevelures, et je fus élu cacique sur le champ de bataille. Au bout de deux ans, les nations du nouveau Mexique furent soumises à la couronne d'Espagne, et converties à la Foi chrétienne. Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire : je suis parvenu à la plus grande dignité dont un sujet du roi des Espagnes puisse être revêtu. Mais, charmante Elvire, je dois vous apprendre que vous ne serez jamais vice-reine. La politique du conseil de Madrid ne permet point que des hommes mariés soient, dans le Nouveau-Monde, revêtus d'un aussi grand pouvoir. Du moment que vous daignerez m'épouser je ne serai plus vice-roi : je ne puis mettre à vos pieds qu'une grande fortune, le titre de grand, et un cœur tendre et fidèle.

Fin de l'histoire du comte de Penna-Velez.

En finissant ce discours, le vice-roi mit un genou en terre, et baisa ma main. Mais ces respects ne me rassuraient point du tout : j'avais toujours eu peur de lui. Le serpent brodé à l'aiguille sur son corps, les Indiens auxquels il avait cassé la tête, et l'idée du fouet chez les Théatins, tout accroissait ma frayeur, et j'étais prêt à perdre connaissance.

Madame de Torres prit courage, et dit au vice-roi : “ Monseigneur, vous faites mourir de peur cette jeune personne ; daignez vous relever, et nous dire ce qu'est devenue la fortune du feu comte de Rovellas.

— Madame (dit le comte en se relevant), Rovellas avait fort entamé sa fortune par ses prodigalités. J'ai supporté tous les frais de la procédure ; néanmoins, je n'ai pu tirer de son bien que seize plantations à la Havane, vingt-deux actions dans la Compagnie des P[h]ilippines, cinquante-six dans l'Assiento, et d'autre menus effets, dont la valeur ne se monte qu'à vingt-sept millions de piastres fortes plus ou moins. ” Ensuite, il fit venir son secrétaire et se fit apporter une cassette d'un bois précieux des Indes. Le vice-roi aimait à se mettre à genoux. Lorsqu'on eut apporté la cassette, il reprit encore son attitude favorite, et me dit : “ Fille charmante d'une mère que mon cœur n'a point cessé d'adorer, daignez recevoir le fruit de treize années de soins ; car il m'a fallu tout ce temps pour arracher votre bien à vos collatéraux. ” Je ne savais si je devais accepter la cassette ; mais, madame de Torres la saisit avec un mouvement où il paraissait un peu d'avidité, et dit au vice-roi : “ Monseigneur, cette jeune personne n'a jamais vu d'homme à ses genoux, permettez-lui de se retirer dans son appartement. ” Le vice-roi baisa ma main, et ensuite me présenta la sienne pour me conduire à la chambre que j'occupais. Lorsque nous y fûmes, nous fermâmes la porte à double tour, et la tante Torres s'abandonna à la joie la plus vive, baisant cent fois la cassette, et remerciant le ciel du sort brillant qu'il destinait à Elvire.

Un instant après, l'on frappa à la porte ; nous ouvrîmes, et nous vîmes entrer le secrétaire du comte avec un homme de loi, qui inventoria les papiers contenus dans la cassette, et en demanda une décharge. Il se contenta de la signature de madame de Torres. La mienne, à cause de ma minorité, lui parut superflue.

Ensuite nous nous enfermâmes encore, les deux tantes et moi. “ Mesdames (leur dis-je), voici donc le sort de mademoiselle de Rovellas assuré ; mais la fausse Rovellas, comment la ferons-nous entrer aux Théatins, et la véritable, où la trouverons-nous ainsi que Lonreto ? ” A peine eus-je proféré ces mots, que les tantes se mirent à gémir ; la mienne, s'imaginant déjà me voir entre les mains des fustigateurs, et madame de Torres, craignant pour sa nièce et son fils tant de dangers de toutes espèces, auxquels étaient exposés de malheureux enfans, sans guide et sans appui. Chacun s'alla coucher fort tristement : je rêvai long-temps aux moyens de nous tirer d'affaires, mais je m'endormis sans avoir rien trouvé, et nous n'étions plus qu'à une demi-journée de Burgos. Le rôle que j'allais y jouer m'embarrassait beaucoup : il fallut néanmoins remonter dans ma litière, et le vice-roi se remit à

caracoler près de moi, entremêlant la sévérité habituelle de ses traits de je ne sais quels airs tendres, qui me mettaient fort mal à mon aise. — Nous arrivâmes ainsi à un abreuvoir fort ombragé, où nous trouvâmes une collation, que nous avaient fait préparer les bourgeois de Burgos.

Le vice-roi me donna la main pour descendre de litière, mais au lieu de me conduire à la collation, il me mena un peu plus loin, me fit asseoir à l'ombre, s'assit auprès de moi, et me dit : “ Charmante personne, plus j'ai le bonheur de vous approcher, et plus je me persuade que le ciel vous a destinée à embellir le déclin d'une vie orageuse, consacrée au bien de mon pays, et à la gloire de mon roi.

J'ai assuré à l'Espagne l'Archipel des Philippines, j'ai découvert la moitié du Nouveau-Mexique, j'ai fait rentrer dans le devoir la race turbulente des Incas. J'ai eu sans cesse à disputer mon existence aux vagues de l'Océan, aux intempéries de la ligne, aux funestes exhalaisons des mines que je faisais ouvrir : qui me paiera des années les plus belles de ma vie ? Je pouvais les consacrer aux plaisirs, à l'amitié, ou même à des sentimens encore plus doux. Ah ! sans doute, le roi des Espagnes et des Indes, quelque puissant qu'il soit, ne l'est point assez pour me récompenser ! Mais vous, charmante Elvire, cette récompense est en votre pouvoir ; votre destinée, unie à la mienne, ne me laissera rien à désirer ; passant mes jours sans autre affaire que celle d'épier les mouvemens de votre belle âme, je serai heureux par un de vos sourires, et transporté de plaisir à la moindre marque d'affection qu'il vous plaira de me donner. L'image de cet avenir paisible, succédant aux agitations de ma vie passée, me ravit au point, que j'ai pris cette nuit la résolution de hâter l'instant où vous serez à moi. Je vous quitte donc, belle Elvire, mais c'est pour me rendre à Burgos, où vous verrez les effets de mon empressement. ” Après avoir ainsi parlé, le vice-roi mit un genou en terre, me baisa la main, remonta à cheval et partit au galop. Je n'ai pas besoin de vous dire quelles étaient mes angoisses : je m'attendais aux scènes les plus désagréables ; et cette perspective était toujours terminée par la fustigation que je ne manquerais pas de recevoir à la porte des Théatins. — J'allai rejoindre les deux tantes que je trouvais occupées à déjeuner. Je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du vice-roi, mais il n'y eut pas moyen : l'infatigable majordome me pressa de remonter en litière ; il fallut obéir.

Arrivés aux portes de Burgos, nous y trouvâmes un page de mon futur époux. Il nous avertit que nous étions attendus au palais épiscopal. Une sueur froide, que je sentis couler de mon front, m'avertit que j'existais encore ; car, d'ailleurs, la peur m'avait plongé dans une sorte d'anéantissement, dont je ne sortis que lorsque je me trouvais devant l'archevêque. Ce prélat était dans un fauteuil, vis-à-vis du vice-roi ; son clergé était au-dessous de lui, et les principaux habitans de Burgos étaient assis du côté du vice-roi ; à l'autre bout de la salle, était un autel orné pour la cérémonie. L'archevêque se leva, me bénit, et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentimens dont mon âme était agitée, je tombai aux pieds de l'archevêque ; et, comme inspiré par je ne sais quelle présence d'esprit, je lui dis : “ Monseigneur, ayez pitié de moi, je veux être religieuse ; oui, je veux être religieuse. ” Après que j'eus fait cette déclaration, dont toute la salle retentit, il me parut convenable de m'évanouir ; je me relevai donc pour retomber dans les bras des deux tantes, qui avaient bien de la peine à se soutenir elles-mêmes. — J'avais les yeux entr'ouverts, et je vis que l'archevêque se tenait respectueusement devant le vice-roi, et semblait attendre qu'il prît quelque résolution.

Le vice-roi pria l'archevêque de reprendre sa place, et de lui laisser le temps de la réflexion. L'archevêque s'assit, et me laissa voir la physionomie de mon auguste adorateur, qui, plus sévère encore que de coutume, avait une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque temps absorbé dans ses réflexions. Puis, mettant fièrement son chapeau, il dit : “ Mon incognito est fini ; l'archevêque peut rester assis. ” Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

“ Messieurs (dit alors le vice-roi), il y a aujourd'hui quatorze ans, que d'infâmes calomniateurs m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvais d'autre moyen de leur fermer la bouche, que de jurer solennellement de l'épouser dès qu'elle aurait l'âge requis.

Tandis qu'elle croissait en grâces et en vertus, le roi, agréant mes services, me faisait monter de grade en grade, et m'a enfin revêtu de la dignité éminente qui me rapproche du trône. Cependant, le temps d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au roi la permission de venir en Espagne, et de m'y marier. Le conseil de Madrid me répondit, au nom de sa majesté, que je pouvais venir en

Espagne, mais que je n'aurais les honneurs de vice-roi, que du moment où je renoncerais au mariage. Il m'était en même temps prescrit de ne point m'approcher de Madrid de plus de vingt lieues. Je compris facilement que j'avais à renoncer au mariage ou à la faveur de mon maître ; mais j'avais promis, il n'y avait pas à balancer. Lorsque j'ai vu la charmante Elvire, j'ai cru deviner que le ciel voulait me tirer de la voie des honneurs, et me faire trouver la félicité dans les jouissances paisibles de la retraite. Mais, puisque le ciel jaloux veut appeler à lui une âme dont le monde n'était pas digne, je vous la remets, monseigneur l'archevêque ; faites-la conduire au couvent des Annonciades, et qu'elle y commence son noviciat. J'ai juré de n'avoir jamais d'autre épouse, et je tiendrai mes sermens. Je vais écrire au roi, et lui demander la permission de me jeter à ses pieds. ” Après avoir ainsi parlé, le terrible vice-roi salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur ses yeux de l'air le plus sévère, et reprit le chemin de son carrosse. Il fut reconduit par l'archevêque, le clergé, et les magistrats. Nous restâmes dans la salle avec quelques sacristains qui déshabillaient l'autel. Alors, les deux tantes et moi, nous nous jetâmes dans une chambre voisine, et je courus à la fenêtre pour voir s'il n'y avait pas moyen d'échapper et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnait sur une cour intérieure, ornée d'une fontaine. J'y vis deux garçons déguenillés, qui semblaient pressés de se désaltérer. Je reconnus les habits que j'avais échangés avec Elvire ; je la reconnus elle-même. L'autre garçon déguenillé était Lonreto. Je poussai un cri de joie. Il y avait quatre portes dans la chambre où nous étions. La première, que j'ouvris, donnait sur un petit escalier, et conduisait à la cour intérieure où étaient mes polissons. Je courus les chercher ; et la bonne Torres pensa mourir de joie en embrassant son fils et sa nièce.

En ce moment nous entendîmes l'archevêque, qui, ayant reconduit le vice-roi, venait me chercher pour me conduire au couvent des Annonciades. Je n'eus que le temps de me jeter sur la porte, et de la fermer. Ma tante cria que la jeune personne avait eu un second évanouissement, et qu'elle n'était pas en état de voir du monde. Nous nous hâtâmes de changer encore une fois d'habits. On banda la tête d'Elvire, comme si elle se fût blessée en tombant, et l'on eut soin de lui cacher une partie du visage, afin que l'on s'aperçût plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut prêt, je m'échappai avec Lonreto, et l'on ouvrit la porte. L'archevêque n'y était plus ; mais il avait laissé son grand-vicaire, qui conduisit au couvent, Elvire et madame de Torres. Ma tante Dalanosa se rendit à l'auberge de las Rozas, où elle m'avait donné rendez-vous. Nous prîmes un appartement, et, pendant huit jours, nous ne songeâmes qu'à nous réjouir. Lonreto, qui n'était plus muletier, demeurait avec nous, et il était connu pour le fils de madame de Torres.

Ma tante fit plusieurs visites au couvent des Annonciades. Il y fut convenu qu'Elvire témoignerait d'abord un grand désir d'entrer en religion ; que la ferveur de sa vocation irait toujours en diminuant ; qu'enfin on la ferait sortir, et qu'on chercherait à avoir les dispenses de Rome pour lui faire épouser son cousin germain.

Bientôt nous apprîmes que le vice-roi avait été à Madrid, où le roi l'avait fort bien reçu. Il obtint même l'agrément de sa majesté pour faire passer ses biens et ses titres à son neveu, fils de cette sœur qu'il avait menée à Villaca ; et, peu de temps après, il s'embarqua pour le Mexique. Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier que le nôtre, avaient fort ajouté à ce que mon humeur avait déjà de léger et de vagabond, et je ne songeai qu'avec répugnance à l'instant où il faudrait se cloîtrer chez les Théatins ; mais mon grand oncle l'avait résolu, et il fallut s'y déterminer après tous les délais que je pus imaginer.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TOME SECOND.

HISTOIRE D'AVADORO.

La vie de collège répondit très-bien aux craintes que j'en avais eu ; la dépendance continuelle où nous tenaient nos recteurs, me parut insupportable. Je m'étais fait une douce habitude des caresses de ma tante, et de sa tendre indulgence ; j'étais aussi très-flatté de ce que, cent fois par jour, elle remarquait que j'avais un excellent cœur. Ici le bon cœur ne servait de rien ; il fallait prêter une attention continuelle, ou sentir la férule. L'un et l'autre m'étaient presque également odieux. Il en résulta, de ma part, une aversion complète pour tout ce qui portait la robe noire, et je la manifestais en leur jouant tous les tours imaginables. Parmi les Théatins qui nous traitaient avec le plus de rigueur, nul ne nous avait donné des preuves d'une sévérité plus inflexible, que le père Sanudo, recteur de première. Tant de dureté n'était cependant pas dans son cœur. Ce religieux était, au contraire, né trop sensible ; ses penchans secrets avaient été toujours en opposition avec ses devoirs. Sanudo était arrivé à trente ans, sans jamais cesser de combattre et de vaincre.

Sans pitié pour lui-même, Sanudo était devenu inexorable pour les autres ; les sacrifices continuels qu'il faisait aux mœurs étaient d'autant plus méritoires, que jamais on n'avait vu plus qu'en lui le vœu de la nature opposé à ceux de la religion ; car il était le plus bel homme qu'on puisse imaginer, et peu de femmes avaient pu le rencontrer sans lui témoigner quelque sorte d'admiration ; mais Sanudo baissait les yeux, fronçait le sourcil et passait sans paraître s'en apercevoir. Tel était, ou plutôt tel avait long-temps été le père Sanudo. Mais tant de victoires avaient fatigué son âme ; elle n'avait plus la même énergie. Forcé de craindre les femmes, il avait fini par y penser sans cesse ; et l'ennemi qu'il avait si long-temps combattu était toujours présent à son imagination. Enfin, une maladie violente, suivie d'une convalescence pénible, avait laissé après elle une sensibilité trop grande, qui se manifestait par une impatience continuelle. Nos moindres fautes l'irritaient. Nos excuses pouvaient lui arracher des larmes. Il était devenu rêveur, et dans ses distractions, ses yeux, se fixant sur quelque objet que ce fût, prenaient cependant l'expression de la tendresse, ou si quelqu'un l'interrompait au milieu d'une de ces extases, son regard exprimait la douleur et non pas la sévérité. Nous avions trop l'habitude d'épier notre Mentor, pour qu'un si grand changement pût nous échapper. Mais nous n'en démêlions pas encore la cause, lorsque nous eûmes lieu de faire une observation qui nous mit sur les voies. Cependant, pour me bien faire comprendre, je dois reprendre la chose d'un peu plus haut. Les deux plus illustres maisons de Burgos étaient les comtes de Lirias et les marquis de Fuen-Castilla. Les premiers étaient même de ceux qu'en Espagne on appelle *Agraviados*, ce qui exprime le tort qu'on leur a fait de ne pas les nommer grands. Aussi les autres grands les tutayaient comme ils se tutayaient entr'eux ; ce qui est une manière de les agréger à leur corps.

Le chef de la maison de Lirias était un vieillard de soixante-dix ans, du caractère le plus noble et le plus aimable ; il avait eu deux fils qui étaient morts, et tous ses biens tombaient en partage à la jeune comtesse de Lirias, fille unique de son fils aîné.

Le vieux comte, privé d'héritiers de son nom, avait promis la main de sa petite-fille à l'héritier des Fuen-Castilla, qui, à cette occasion, devait prendre le titre de Fuen de Lirias y Castilla. Cette union, si bien assortie d'ailleurs, l'était aussi pour l'âge, la figure et le caractère des deux époux ; aussi s'aimaient-ils avec une extrême passion ; et le vieux Lirias se plaisait au spectacle de leurs innocentes amours, qui ramenaient ses souvenirs aux plus douces époques de sa vie.

La future comtesse de Fuen de Lirias demeurait au couvent des Annonciades. Mais tous les jours elle allait dîner chez son grand-père, pour y rester jusqu'au soir dans la société de son futur époux. Alors elle était accompagnée d'une dueña-major, appelée dona Clara Mendoce, femme d'environ trente ans, très-honnête, mais point morose ; car le vieux comte n'aimait point les gens de cette

humeur.

Tous les jours, la jeune Lirias et sa duègne passaient devant notre collège, parce que c'était le chemin pour aller chez le vieux comte ; et comme c'était aussi l'heure de notre récréation, nous nous trouvions souvent aux fenêtres, ou bien nous y courions dès que nous entendions le bruit de la voiture.

Les premiers venus à la fenêtre avaient souvent entendus [*sic*] que la Mendoce disait à sa jeune élève “ Voyons le beau Théatin. ” C'était le nom que le public féminin donnait au père Sanudo. La duègne, en effet, n'avait des yeux que pour lui. Quant à la jeune personne, elle promenait ses regards sur nous tous, notre âge lui rappelant celui de son amant, ou bien elle cherchait à reconnaître deux cousins qu'elle avait au collège.

Pour ce qui est de Sanudo, il courait comme les autres à la fenêtre ; mais dès que les femmes paraissaient l'apercevoir, il prenait son air sombre et se reculait avec dédain. Nous fûmes frappés de cette contradiction. “ Car enfin (disions-nous), s'il a horreur des femmes, pourquoi vient-il à la fenêtre ? Et s'il est curieux d'en voir, il a tort de détourner les yeux. ” Un jeune étudiant, appelé Veyras, me dit à ce sujet que Sanudo n'était plus l'ennemi des femmes comme par le passé, et qu'il tenterait un moyen de s'en assurer. Ce Veyras était le meilleur ami que j'eusse au collège, c'est-à-dire, qu'il m'aidait dans tous mes tours, dont souvent il était l'inventeur.

Il avait paru, à cette époque, un nouveau roman dont le titre était l'*Amoureux Léonce*. L'auteur de cet ouvrage avait peint l'amour avec des couleurs qui en rendaient la lecture très-dangereuse ; et nos instituteurs l'avaient sévèrement prohibé. Veyras trouva le moyen de se procurer un exemplaire du Léonce, et le mit dans sa poche, en ayant soin d'en laisser sortir une partie. Sanudo l'aperçut et le confisqua. Il menaça Veyras du plus rigoureux traitement, si jamais il retombait en pareille faute ; puis il prétextait je ne sais quelle maladie, et ne parut point à la leçon du soir. Nous, de notre côté, nous prétextâmes une grande sollicitude pour la santé de notre maître. Nous entrâmes à l'improviste dans sa chambre ; nous l'y trouvâmes occupé du dangereux Léonce, et les yeux baignés de larmes, ce qui prouvait combien cette lecture avait eu de charmes pour lui. Sanudo parut embarrassé ; nous ne fîmes point semblant de nous en apercevoir ; et bientôt nous eûmes une nouvelle preuve du grand changement qui s'était fait dans le cœur de l'infortuné religieux.

Les femmes, en Espagne, remplissent souvent les devoirs de leur religion, et demandent à chaque fois le même confesseur. On appelle cela *Buscar el su padre*. De-là vient que certains railleurs outrés, saisissant l'équivoque lorsqu'ils voient un enfant à l'église, demandent s'il vient *Buscar el su padre*.

Les dames de Burgos eussent bien voulu se confesser au père Sanudo ; mais l'ombrageux recteur avait déclaré qu'il ne se chargeait pas de diriger la conscience des personnes du sexe. Cependant, le lendemain de la fatale lecture, une des plus jolies femmes de la ville demanda le père Sanudo, et sur-le-champ il se rendit à son confessionnal. On lui fit à ce sujet quelques compliments équivoques. Il répondit avec beaucoup de sérieux qu'il n'avait plus à craindre un ennemi qu'il avait tant combattu. Les pères le crurent peut-être ; mais nous autres écoliers, nous savions à quoi nous en tenir.

Sanudo parut s'intéresser tous les jours davantage aux secrets que le beau sexe venait déposer au tribunal de la pénitence. Il fut exact au confessionnal ; expédiait promptement les dames âgées, retenaient plus long-temps les jeunes, et toujours il courait à la fenêtre pour voir passer la belle Lirias et l'aimable Mendoce ; puis, lorsque le carrosse avait passé, il détournait les yeux avec dédain.

Un jour que nous avions pris nos leçons avec beaucoup de négligence, et que nous avions éprouvé la sévérité de Sanudo, Veyras me prit à part d'un air mystérieux, et me dit : “ Il est temps de nous venger du maudit pédant qui marque nos plus beaux jours par des pénitences, et semble se complaire à nous infliger des punitions. J'imagine un tour excellent ; mais il nous faudrait trouver une jeune fille dont la taille rappelât celle de la Lirias. La Hoanita, fille du jardinier, nous sert bien dans tous nos tours, mais elle n'a pas assez d'esprit pour celui-ci.

— Mon cher Veyras (lui répondis-je), lors même que nous aurions une personne qui, pour la taille, ressemblât à la jeune Lirias, je ne vois pas comment nous lui donnerions son charmant visage.

— Je n'ai point d'inquiétude à cet égard (reprit Veyras) ; nos femmes viennent d'adopter pour le carême des voiles qu'elles appellent *catafalcos*. Ce sont comme des falbalas de crêpe qui tombent les uns sur les autres, et les déguisent si bien, qu'au bal même elles ne pourraient être mieux masquées.

La Hoanita sera toujours bonne, sinon pour représenter, au moins pour habiller la fausse Lirias et sa duègne. ” Veyras n’en dit pas davantage ce jour-là ; mais un beau dimanche, comme le père Sanudo siégeait au confessionnal, il vit entrer deux femmes couvertes de mantes et de crêpes. L’une s’assit à terre sur une natte, comme font les femmes dans les églises d’Espagne ; l’autre prit auprès de lui sa place de pénitente. Celle-ci, qui paraissait très-jeune, ne faisait que fondre en larmes et s’étouffer de sanglots. Sanudo fit ce qu’il put pour la calmer ; mais elle répétait toujours : “ Mon père je suis en péché mortel. ” Enfin Sanudo lui dit qu’elle n’était point en état de lui ouvrir son âme, et qu’elle eût à revenir le lendemain. La jeune pécheresse s’éloigna, se prosterna devant les autels, pria long-temps avec beaucoup de ferveur, et sortit de l’église avec sa compagne.

Les deux pénitentes revinrent le lendemain à la même heure, et Sanudo les attendait depuis long-temps. La plus jeune reprit sa place au confessionnal : elle paraissait un peu plus maîtresse d’elle-même. Cependant, il y eut encore bien des pleurs et des sanglots ; enfin, d’une voix argentine, elle fit entendre ces mots : “ Mon père, il n’y a pas long-temps encore, que mon cœur, d’accord avec mes devoirs, semblait pour jamais affermi dans le sentier de la vertu. On me destinait un époux aimable et jeune, et je croyais l’aimer. ” Ici les sanglots recommencèrent ; mais Sanudo, par des discours pleins d’une sainte onction, rassura la jeune personne, qui poursuivit en ces termes : “ Une duègne imprudente, m’a rendue trop attentive au mérite d’un homme à qui je ne puis appartenir, auquel je ne dois même jamais songer. Cependant, je ne puis vaincre cette passion sacrilège. ”

Ce mot de sacrilège semblait avertir Sanudo, qu’il s’agissait d’un prêtre, et peut-être de lui-même. “ Mademoiselle (dit-il d’une voix tremblante), vous devez toutes vos affections à l’époux dont vos parents ont fait choix.

— Ah ! mon père (reprit la jeune personne), que ne ressemble-t-il à l’homme que j’aime, que n’a-t-il son regard tendre et sévère, ses traits si nobles et si beaux !...

— Mademoiselle (dit Sanudo), ce n’est point ainsi que l’on se confesse.

— Ce n’est pas une confession (dit la jeune personne), c’est un aveu. ” Et comme honteuse, elle se leva, fut joindre sa compagne, et toutes les deux sortirent de l’église. Sanudo les suivit des yeux ; le reste du jour il parut préoccupé. Le lendemain, il resta presque tout le jour au confessionnal ; mais personne ne parut, non plus que le surlendemain.

Le troisième jour, la jeune personne revint avec la duègne, se mit au confessionnal, et dit à Sanudo : “ Mon père, je crois avoir eu cette nuit une révolution ; je me sentais surmontée par la honte et le désespoir : mon mauvais ange m’inspira de passer une de mes jarretières autour de mon cou ; je ne respirais plus. Tout à coup, j’ai cru qu’on arrêtait ma main ; mes yeux furent frappés d’une vive lumière, et je vis sainte Thérèse, ma patronne, debout devant mon lit. Elle me dit : *Ma fille, confessez-vous demain au père Sanudo, et priez-le de vous donner une boucle de ses cheveux, vous la porterez sur votre cœur, et la grâce y rentrera.*

— Retirez-vous, mademoiselle (dit Sanudo), allez aux pieds des autels pleurer votre égarement. De mon côté, je vais implorer pour vous les miséricordes divines. ” Sanudo se leva, quitta le confessionnal, et se retira dans une chapelle. Il y resta jusqu’au soir, priant avec une extrême ferveur.

Le lendemain, la duègne vint seule ; elle se mit au confessionnal et dit : “ O mon père ! je suis ici pour implorer votre indulgence en faveur d’une jeune pécheresse, dont l’âme est en danger de perdition. Vous l’avez traitée hier avec une rigueur qui la met au désespoir. Vous avez, dit-elle, refusé de lui donner une sainte relique, dont vous êtes en possession. Son esprit s’égare : elle cherche les moyens de se détruire ; montez chez vous, mon père ; apportez la relique qu’elle vous a demandée ; ne me refusez pas cette grâce. ” Sanudo cacha son visage dans son mouchoir, sortit de l’église, et revint bientôt après. Il tenait à la main un petit reliquaire, et le présentant à la duègne, il lui dit : “ Madame, ce que je vous donne est une parcelle du crâne de notre saint fondateur. Une bulle du pape attache à cette relique nombre d’indulgences ; nous n’en avons pas ici de plus précieuse. Que votre élève porte ces restes sacrés sur son cœur, et que le ciel lui soit en aide. ” Lorsque la relique fut entre nos mains, nous en défîmes la monture, espérant y trouver quelque mèche de cheveux ; mais nous n’y trouvâmes rien. Sanudo n’était que tendre et crédule, peut-être un peu vain, mais vertueux et fidèle à ses principes.

Veyras, après la leçon du soir, lui dit : “ Mon père, pourquoi n’est-il pas permis aux prêtres de se marier ?

— Pour leur malheur dans ce monde, et peut-être leur damnation dans l’autre (répondit Sanudo). ” Puis prenant l’air plus austère, il ajouta : “ Veyras, ne me faites jamais de questions pareilles. ”

Le lendemain, Sanudo ne parut point au confessionnal ; la duègne le demanda, mais un autre religieux vint à sa place. — Nous étions prêts à désespérer du succès de nos détestables malices, lorsque le hasard nous servit au-delà de nos espérances.

La jeune comtesse de Lirias, au moment d’être unie au comte de Fuen-Castilla, tomba dangereusement malade. Elle eut une fièvre chaude, accompagnée d’un transport au cerveau, ou plutôt d’une sorte de délire. Tout Burgos s’intéressait à ces deux maisons illustres, et la maladie de mademoiselle de Lirias, répandit dans la ville une véritable consternation. Les pères Théatins ne furent pas des derniers à en être informés, et Sanudo reçut, dans la soirée, une lettre ainsi conçue :

“ Mon père,

Sainte Thérèse est irritée ; elle dit que vous m’avez trompée : elle fait aussi des reproches à la Mendoce. Pourquoi m’avoir fait passer tous les jours devant les Théatins. Elle m’aime, sainte Thérèse, ce n’est pas comme vous... J’ai fort mal à la tête... Je me meurs. ”

Cette lettre était écrite d’une main tremblante et presque illisible. Et plus bas, l’on avait ajouté d’une autre main.

“ Mon père, elle écrit vingt de ces billets en un jour. Maintenant elle n’est plus en état d’écrire. Priez pour nous, mon père ; voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment. ”

La tête du pauvre Sanudo n’y tint plus ; son trouble fut excessif. Il allait, venait, sortait, questionnait ; et ce que nous y trouvions de plus agréable, c’est qu’il ne donnait plus de leçons, ou, du moins, elles étaient si courtes, que nous les pouvions supporter sans ennui. Enfin une crise heureuse, et je ne sais quel sudorifique, sauvèrent les jours de l’aimable Lirias. La convalescence fut déclarée ; et Sanudo reçut une lettre conçue en ces termes :

“ Mon père,

Enfin le danger est passé ; mais la raison n’est point encore revenue. La jeune personne est, à tout moment, sur le point de m’échapper. Voyez, mon père, s’il ne vous serait pas possible de nous recevoir dans votre cellule. La clôture n’a lieu, chez vous, qu’à onze heures, et nous pourrions venir à la nuit tombante. Peut-être vos exhortations auront-elles plus d’effet que vos reliques. Si cela dure, il est probable que je deviendrai folle aussi. Mon père, au nom du ciel, sauvez l’honneur de deux maisons illustres. ”

Cette lettre affecta tellement Sanudo, qu’il eut de la peine à retrouver le chemin de sa cellule. Il alla s’y enfermer, et nous nous tîmes sur la porte pour entendre ce qui s’y passait. D’abord nous l’entendîmes sangloter et pleurer ; ensuite, prier avec beaucoup de ferveur. Puis il fit venir le portier de la maison, et lui dit : “ Mon frère, si deux femmes viennent me demander, vous ne les laisserez entrer sous aucun prétexte. ”

Sanudo ne vint point souper ; il passa la soirée en prière ; et, vers les onze heures, il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit. Une jeune personne se précipita dans sa chambre, et renversa sa lampe, qui s’éteignit aussitôt. En ce moment on entendit la voix du père préfet, appelant Sanudo. Celui-ci n’eut que le temps de fermer sa porte à double tour, et de descendre auprès de son supérieur. Ce serait faire tort à la pénétration du lecteur, que d’imaginer qu’il n’a pas déjà deviné que la fausse Mendoce n’était autre que Veyras, et que la belle Lirias était la même personne que le vice-roi du Mexique voulait épouser ; c’est-à-dire, moi-même. Je me voyais donc renfermé dans la cellule de Sanudo, sans lumière, et ne sachant trop quel dénouement je donnerais à ma pièce, qui n’avait pas tout à fait tourné comme nous le voulions. Car nous avions trouvé Sanudo crédule ; mais jamais faible ou hypocrite. Ce que nous eussions fait de mieux, sans doute, eût été de ne donner à notre pièce aucun dénouement. Le mariage de mademoiselle de Lirias, qui eut lieu quelques jours après, et le bonheur des deux époux, eussent été, pour Sanudo, des énigmes inexplicables qui l’eussent tourmenté toute sa vie ; mais nous voulions jouir de la confusion de notre mentor, et j’étais seulement en peine de savoir s’il valait mieux terminer ce dernier acte par de grands éclats de rire, ou par quelques piquantes ironies ; j’étais encore

occupé de ce malicieux projet, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

Sanudo parut, et sa vue m'en imposa plus que je ne m'y étais attendu. Il était en étole et en surplis, tenant un bougeoir d'une main, et un crucifix d'ébène de l'autre. Il posa son bougeoir sur la table, prit son crucifix dans ses deux mains, et me dit : " Mademoiselle, vous me voyez revêtu d'ornemens sacrés, qui vous doivent rappeler le caractère religieux imprimé sur toute ma personne. Prêtre d'un Dieu sauveur, je ne puis mieux remplir mon saint ministère qu'en vous arrêtant sur le bord d'un abîme. — Le démon du mal a troublé votre raison, pour vous entraîner à des penchans vicieux. — Détournez-en vos pas, Mademoiselle ; rentrez dans le sentier de la vertu. Pour vous, il ne fut semé que de fleurs. Un jeune époux vous tend la main. Il vous est présenté par ce vieillard vertueux, dont le sang coule dans vos veines. Votre père fut son fils ; ce père vous a précédé tous les deux dans le séjour des âmes pures, et vous en montre les chemins. — Elevez vos yeux vers les lumières célestes. Redoutez l'esprit de mensonge, qui, fascinant vos regards, les égara parmi les serviteurs de ce Dieu, dont il est l'éternel ennemi... " Sanudo dit encore plusieurs belles choses faites pour opérer ma conversion, si j'eusse été mademoiselle de Lirias, amoureuse de son confesseur. Mais je n'étais qu'un polisson affublé d'une jupe et d'une mante, et fort en peine de savoir comment tout ceci finirait.

Sanudo reprit haleine, et puis il me dit : " Venez, Mademoiselle, tout est préparé pour vous ménager un moyen de sortir du cloître. Je vais vous conduire chez la femme du jardinier, et l'on avertira la Mendoce de venir vous y prendre. " En même temps Sanudo m'ouvrit la porte ; aussitôt je m'élançai pour sortir, et m'enfuir à toutes jambes. Et c'est là certainement ce que j'aurais dû faire ; mais, dans cet instant même, je ne sais quel mauvais génie m'inspira l'idée d'ôter mon voile, et de me jeter au cou du recteur, en lui disant : " Cruel, voulez-vous faire mourir l'amoureuse Lirias. "

Sanudo me reconnut ; et, d'abord, sa consternation fut extrême. Ensuite il versa des larmes ; et, donnant des marques de la plus extrême douleur, il répétait : " Mon Dieu ! ô ! mon Dieu ! prenez pitié de moi, éclairez mes doutes ; ô ! mon Dieu ! que dois-je faire ? " Le pauvre recteur me fit compassion. J'embrassai ses genoux ; et, le priant de me pardonner, je lui jurai que Veyras et moi nous lui garderions le secret.

Sanudo me releva, me baigna de ses pleurs, et me dit : " Malheureux enfant, peux-tu croire que la crainte de faire rire à mes dépens, puisse me mettre en cet état ? Infortuné ! c'est sur toi que je pleure. Tu n'as pas craint de profaner ce que la religion a de plus saint : tu t'es joué du tribunal sacré de la pénitence. Mon devoir est de te dénoncer à celui de l'inquisition. Les cachots, les supplices seront ton partage. " Ensuite, m'embrassant avec l'expression d'une douleur profonde, il me dit : " Non, mon enfant, ne livres point ton âme au désespoir. J'obtiendrai, peut-être, que l'on nous abandonne ton châtiment. Il sera cruel ; mais il n'aura point d'influence sur le reste de ta vie. " Après avoir ainsi parlé, Sanudo sortit en fermant la porte à double tour, et me laissa dans une consternation que je vous laisse imaginer ; je n'entreprendrai pas de la décrire. L'idée du crime ne s'était jamais présentée à mon esprit, et nos inventions sacrilèges ne nous avaient paru que des malices très-innocentes. Le châtiment dont j'étais menacé me jeta dans un abattement qui m'ôta jusqu'à la faculté de pleurer. Je restai dans cet état, je ne sais combien de temps. Enfin, la porte s'ouvrit. Le père préfet entra, suivi du pénitencier et de deux frères lais, qui me prirent sous les bras, et me conduisirent à travers tous les corridors de la maison, jusqu'en une chambre écartée. Ils m'y poussèrent sans entrer, et j'entendis plusieurs verroux se fermer sur moi.

Je repris haleine, et j'examinai ma prison. La lune donnait en plein à travers les barreaux de ma fenêtre. Je ne vis que des murs charbonnés d'inscriptions, et de la paille dans un coin.

Ma fenêtre donnait sur un cimetière. Trois corps enveloppés dans leurs linceuls, et couchés sur autant de brancards, avaient été déposés sous un portique. Cette vue me causa de la frayeur ; je n'osai regarder, ni dans ma chambre, ni dehors.

Bientôt j'entendis du bruit dans le cimetière, et j'y vis entrer un capucin, avec quatre fossoyeurs. Ils s'avancèrent vers le portique, et le capucin dit : " Voici le corps du marquis de Valornez ; vous le mettrez dans la chambre d'imbulsation. Quant à ces deux chrétiens, vous les jeterez dans la nouvelle fosse ouverte d'hier. " Le capucin n'eut pas plutôt achevé sa phrase, que j'entendis un long gémissement ; et trois spectres affreux se firent voir sur le mur du cimetière.

Cette apparition, et le gémissement dont elle fut accompagnée, épouvantèrent les quatre fossoyeurs, et le capucin, leur chef. Ils s'enfuirent en poussant de grands cris. Quant à moi, j'eus peur aussi ; mais l'effet en fut différent, car je restai comme cloué à ma fenêtre, et dans un état voisin de l'anéantissement.

Je vis alors que deux spectres s'élancèrent, de dessus le mur, dans le cimetière, et donnèrent la main au troisième, qui avait de la peine à descendre. Puis d'autres spectres parurent, et sautèrent aussi dans le cimetière, jusqu'au nombre de dix à douze. Alors celui à qui les autres avaient donné la main pour le faire descendre, vint sous le portique examiner les trois morts ; puis, se tournant du côté des autres spectres, il leur dit : « Mes amis, voici le corps du marquis de Valornez. Vous avez vu le traitement que m'ont fait éprouver les ânes mes confrères ; cependant ils s'étaient tous trompés en prenant la maladie du marquis pour une hydropisie de poitrine. Moi seul, moi le docteur Sangro-Moreno, j'ai su toucher au but, en y reconnaissant l'*anguina-polyposa*, si bien décrite par les maîtres de l'art.

Cependant, je n'eus pas plus tôt nommé l'*anguina-polyposa*, que les ânes bâtés mes confrères, ont levé les épaules, et m'ont tourné le dos, comme si je fusse un membre indigne de leur corps. Ah ! sans doute, le docteur Sangro-Moreno, n'est pas fait pour figurer avec eux. Les âniers de la Galice, et les muletiers de l'Estramadure, voilà les gens qu'il faudrait pour les conduire, et leur faire entendre raison. Mais le ciel est juste. Nous avons eu l'année passée une grande mortalité parmi le bétail. Si l'épizootie se manifeste encore cette année-ci, soyez persuadés qu'aucun de mes confrères n'y saurait échapper, alors le docteur Sangro-Moreno restera maître du champ de bataille. Et vous, mes chers disciples, vous y viendrez arborer l'étendard de la médecine chimique. Vous avez vu, comme j'ai sauvé la jeune Lirias, par le seul effet d'un heureux mélange de phosphore et d'antimoine. Les demi-métaux et leurs savantes combinaisons, voilà les remèdes héroïques, propres à combattre et vaincre tous les maux, et non pas les racines et les herbes, qui ne sont bonnes qu'à être broutées par les ânes bâtés, mes honorables confrères.

Mes chers disciples, vous avez été témoins des instances que j'ai faite à la marquise de Valornez, pour qu'il me fût seulement permis d'enfoncer la pointe du scalpel dans la trachée-artère de l'illustre marquis. Mais, séduite par mes ennemis, la marquise n'y voulut jamais consentir. Enfin, je me trouve en état de fournir mes preuves. Ah ! s'il était au nombre des choses possibles, que l'illustre marquis assistât lui-même à l'ouverture de son propre corps. Avec quel plaisir, je lui montrerais la matière hydatique et polypeuse, prenant ses racines dans les bronches, et poussant des rameaux jusque dans le larynx.

Mais que dis-je, l'avare Castillan, indifférent au progrès des sciences, nous refuse des choses dont lui-même ne peut faire aucun usage. Si le marquis eût été doué du moindre goût pour la médecine, il nous eût abandonné ses poumons, son foie et tous ses viscères, qui ne peuvent plus lui servir. Mais non, il faut qu'au péril de notre vie, nous allions violer les asyles de la mort, et troubler la paix des sépulcres.

N'importe, mes chers disciples, plus nous rencontrerons d'obstacles, et plus nous aurons de gloire à les surmonter ; courage donc, et mettons fin à cette grande entreprise. Lorsque vous aurez sifflé trois fois, vos camarades, restés de l'autre côté de la muraille, passeront les échelles, et tout de suite, nous enlèverons l'illustre marquis. On doit se féliciter d'être mort d'une maladie aussi rare, mais plus encore, d'être tombé entre les mains de gens habiles qui ont reconnu la maladie, et l'ont nommée de son vrai nom. — Après-demain, nous serons dans le cas de venir chercher ici un personnage illustre, mort par l'effet, par l'effet... Mais chut, il ne faut pas tout dire. ”

Le docteur ayant achevé son discours, l'un des disciples siffla trois fois, et je vis des échelles qu'on passait par dessus le mur. Ensuite, le corps du marquis fut entouré de cordes, et passé de l'autre côté ; les spectres le suivirent, et les échelles disparurent. Lorsque je ne vis plus personne, je me mis à rire de bon cœur de la peur que j'avais eue.

Mais ici, je dois vous rendre compte, d'une manière d'ensevelir particulière à quelques couvens de l'Espagne et de la Sicile. On y construit de petits caveaux obscurs, où cependant la circulation de l'air devient très-vive, au moyen de courans ménagés avec art. On dépose dans ces caveaux certains corps

que l'on veut conserver ; l'obscurité les préserve des insectes, et l'air les dessèche. Au bout de six mois, l'on ouvre le caveau. Si l'opération a réussi, les moines vont en procession en faire compliment à la famille ; puis ils mettent au mort un habit de capucin, et le placent dans un caveau destiné à des corps présumés saints ou du moins parvenus à un certain degré de béatitude. Dans ces couvens, le convoi n'accompagne les corps que jusqu'à la porte du cimetière, où les frères lais viennent les prendre pour en disposer selon les ordres de leurs supérieurs. D'ordinaire, c'était le soir qu'on apportait les corps. Les supérieurs en délibéraient ; et la nuit on les portait à leur destination. Beaucoup de corps n'étaient pas susceptibles d'être conservés.

Les capucins voulaient dessécher le corps du marquis de Varlonez [*sic*]. Ils allaient y procéder lorsque les spectres mirent les fossoyeurs en fuite. Ceux-ci reparurent à la petite pointe du jour, marchant sur la pointe du pied et serrés les uns contre les autres. Leur frayeur fut extrême lorsqu'ils virent que le corps du marquis avait disparu ; ils jugèrent que le diable l'avait emporté. Bientôt après tous les moines arrivèrent armés de goupillons, aspergeant, exorcisant et brailant à tue-tête. Quant à moi, n'en pouvant plus de sommeil, je me jetai sur la paille et m'endormis aussitôt.

Le lendemain, ma première idée fut celle des châtimens dont j'étais menacé. La seconde, celle des moyens de m'y soustraire. Veyras et moi, nous avions tant pillé de gardes-manger, que les escalades nous étaient devenues familières ; nous savions aussi très-bien détacher les barreaux d'une fenêtre, et les replacer sans que l'on s'en aperçût. Je me servis d'un couteau, que j'avais en poche, pour détacher un clou du bois de ma fenêtre. Avec ce clou, j'usai l'enchâssure d'un barreau. J'y travaillai sans relâche jusqu'à midi. — Alors le guichet de ma porte s'ouvrit, et je reconnus le visage d'un frère lai, qui servait dans notre dortoir. Il me passa du pain avec une cruche d'eau, et me demanda s'il pouvait m'être utile à quelque chose. Je le priai d'aller, de ma part, chez le père Sanudo, le conjurer de me faire donner des draps avec une couverture, étant juste que je fusse puni, mais non pas que je fusse malpropre. Ce raisonnement fut pris en bonne part ; on m'envoya ce que j'avais demandé ; on y joignit quelque viande pour me soutenir. Je m'informai de loin de ce que faisait Veyras. J'appris qu'il n'était pas inquiété ; et je vis avec plaisir qu'on ne cherchait pas des coupables. Je demandai quand ma punition commencerait. Le frère lai me répondit qu'il n'en savait rien ; mais que d'ordinaire on laissait trois jours de réflexions. Il ne m'en fallait pas davantage, et je fus tout à fait tranquille.

J'employai l'eau qu'on m'avait donnée, pour humecter l'enchâssure de mur que je voulais user ; et ce travail allait grand train ; le barreau fut entièrement libre dès le matin du second jour. Alors je découpai mes draps et ma couverture, et j'en fis une chaîne qui ne ressemblait pas mal à une échelle de corde. J'attendis la nuit pour effectuer mon évasion. Il était temps d'y songer ; car le guichetier m'avertit que, le lendemain, je devais être jugé par une junte composée de Théatins, et présidée par un membre du saint Office. — Vers le soir on apporta un corps, couvert d'un drap noir, garni de riches franges d'argent. Je jugeai que c'était là le grand seigneur dont avait parlé Sangro-Moreno.

Lorsque la nuit fut bien noire, et le silence assez profond, je dégageai le barreau, j'attachai l'échelle, et j'allais descendre lorsque les spectres reparurent sur la muraille. C'étaient, comme vous le jugez bien, les élèves du docteur. Ils allèrent droit au grand seigneur défunt, et l'enlevèrent ; mais sans toucher au drap noir garni de franges.

Quand ils furent partis, j'ouvris ma fenêtre et je descendis le plus heureusement du monde. Ensuite, je me proposai de poser un des brancards contre le mur, et de m'en servir en guise d'échelle. — Comme j'allais y procéder, j'entendis qu'on ouvrait la porte du cimetière. Je courus me cacher dans le portique ; je m'étendis sur le brancard, et je me couvris du drap à franges, dont je relevai le coin pour voir ce qui allait entrer — D'abord, ce fut un écuyer vêtu de noir, qui tenait un flambeau d'une main, et son épée dans l'autre ; puis venaient des valets en deuil ; enfin, une dame, d'une beauté merveilleuse, couverte de crêpes noirs, depuis la tête jusqu'aux pieds. La belle explorée vint à mon brancard, et, se jetant à genoux, elle proféra ces paroles lamentables : “ O restes adorés du plus aimable des époux ! que ne puis-je, comme une autre Artémise, mêler vos cendres à ma boisson. Elles circuleraient avec mon sang, et ranimeraient ce cœur qui n'a jamais battu que pour vous. Mais, puisque ma religion ne me permet point de vous servir de sépulcre vivant, je veux au moins vous enlever à la poussière des morts ; je veux arroser tous les jours, de mes pleurs, les fleurs qui naîtront

sur votre tombe, où mon dernier soupir nous réunira bientôt. ” Après avoir ainsi parlé, la dame se tourna du côté de son écuyer, et lui dit : “ Don Diègue, faites enlever le corps de votre maître ; nous l’enterrerons ensuite dans la chapelle du jardin. ”

Aussitôt quatre valets robustes se chargèrent du brancard ; et s’ils croyaient porter un mort, ils ne se trompaient guère, car j’étais à moitié mort de frayeur.

Tandis que l’on me portait sur mon brancard, j’avais défait une couture dans le drap noir dont j’étais couvert. Je vis que la dame était montée dans une litière drapée de noir ; que son écuyer était à cheval, et que mes porteurs se relayaient pour aller plus vite. Nous étions sortis de Burgos par je ne sais quelle porte, et nous marchâmes environ une heure. Après quoi l’on s’arrêta devant un jardin ; on y entra, et je fus enfin déposé dans un pavillon, au milieu d’une salle drapée de noir, et faiblement éclairée par la lueur de quelques lampes.

“ Don Diègue (dit la dame à son écuyer), retirez-vous. Je veux encore pleurer sur ces restes adorés auxquels ma douleur me rejoindra bientôt. ”

Lorsque la dame fut seule, elle s’assit devant moi, et dit : “ Barbare, voilà donc où t’a conduit ton implacable fureur. Tu nous condamnas sans nous entendre. Comment en répondras-tu au tribunal terrible de l’éternité ? ”

En ce moment vint une autre femme. Elle avait un poignard à la main, et tout l’air d’une furie. “ Où sont (dit-elle) les restes infâmes de ce monstre à figure humaine ? Je veux savoir s’il eut des entrailles ; je les veux déchirer ; je veux arracher son impitoyable cœur ; je veux l’écraser dans mes mains ; je veux assouvir ma rage. ”

Il me parut alors qu’il était temps de me faire connaître. Je me débarrassai de mon drap noir, et, embrassant les genoux de la femme au poignard, je lui dis : “ Madame, ayez pitié d’un pauvre écolier qui s’est caché sous ce drap mortuaire pour échapper au fouet.

— Petit malheureux (s’écria-t-elle), où donc est le corps du duc de Sidonia ?

— Il est (lui dis-je) entre les mains du docteur Sangro-Moreno ; ses disciples l’ont enlevé cette nuit.

— Juste ciel (dit cette femme) ! lui seul a reconnu que le duc est mort par le poison. Je suis perdue.

— Ne craignez rien (lui dis-je), le docteur n’osera jamais avouer les enlèvements qu’il fait au cimetière des Capucins ; et ceux-ci, qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent, se garderont bien de convenir que Satan se soit acquis autant de pouvoir dans l’enceinte de leur couvent. ”

Alors la femme au poignard, me regardant d’un air sévère, me dit : “ Et toi, petit malheureux, qui nous répondra de ta discrétion ?

— Madame (lui répondis-je), je dois être, aujourd’hui, jugé par une junte de Théatins, présidée par un membre de l’inquisition ; sans doute ils me condamneront à recevoir mille coups de fouet. Je vous supplie de vous assurer de ma discrétion, en me déroband à tous les regards. ” La dame, au lieu de me répondre, ouvrit une trappe, ménagée dans un coin de la salle, et me fit signe d’y descendre. J’obéis, et la trappe se referma sur moi.

Je descendis un escalier très-obscur, qui me conduisit à un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un poteau. Des chaînes se présentèrent sous ma main ; puis mes pieds rencontrèrent une pierre sépulcrale, surmontée d’une croix de métal. Ces tristes objets n’invitaient pas au sommeil ; mais j’étais dans l’âge heureux où l’on dort en dépit de tout. Je m’étendis sur le marbre funéraire, et je ne tardai pas à m’endormir très-profondément.

Le lendemain, je vis ma prison éclairée par une lampe allumée dans un autre caveau, séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la dame au poignard parut à la grille, pour y déposer une corbeille couverte d’un linge. Elle voulut parler, mais ses pleurs l’en empêchèrent. Elle me fit entendre, par signes, que ce lieu lui rappelait d’affreux souvenirs. Je trouvai dans sa corbeille d’abondantes provisions, et quelques livres. J’étais rassuré contre la fustigation ; j’étais sûr aussi de ne voir aucun Théatin ; et toutes ces considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain, ce fut la jeune veuve qui m’apporta la provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n’en n’eut [*sic*] pas la force, et se retira sans pouvoir dire un seul mot.

Le jour suivant elle revint encore. Elle avait sa corbeille sous le bras, et la passa à travers les barreaux de la grille. Le caveau où elle était, avait un grand crucifix. Elle se jeta à genoux devant cette image de notre Sauveur, et fit la prière suivante : “ O mon Dieu ! sous ce marbre reposent les restes mutilés d’un être doux et tendre. Il a sans doute pris sa place parmi les anges, dont il était l’image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier ; pour celle qui vengea sa mort, et pour l’infortunée complice involontaire et victime de tant d’horreurs. ” Ensuite la dame continua sa prière à voix basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s’approcha de la grille, et me dit, d’un ton plus calme : “ Dites-moi s’il vous manque quelque chose, et ce que nous pouvons faire pour vous.

— Madame (lui répondis-je), j’ai une tante appelée Dalanosa. Elle demeure rue des Théatins. Je voudrais bien qu’elle sût que j’existe, et que je suis en sûreté.

— Une pareille commission (dit la dame), pourrait nous compromettre. Néanmoins je vous promets de chercher les moyens de tranquilliser votre tante.

— Madame (lui répondis-je), vous êtes la bonté même, et l’époux qui fit votre malheur, dut, sans doute, être un monstre.

— Hélas (dit la dame) ! quelle erreur est la vôtre ; il était le meilleur et le plus sensible des hommes. ”

Le jour suivant, ce fut la femme au poignard qui m’apporta ma provision. Elle me parut moins affectée, ou du moins plus maîtresse d’elle-même. “ Mon enfant (me dit-elle), j’ai moi-même été chez votre tante ; elle paraît avoir pour vous la tendresse d’une mère ; et sans doute vous n’avez plus de parents. ” Je lui répondis que j’avais effectivement perdu ma mère ; et qu’ayant eu le malheur de tomber dans l’encrier de mon père, il m’avait pour toujours banni de sa présence.

La dame voulut avoir une explication de ce que je venais de lui dire. Je lui racontai mon histoire, qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit : “ Mon enfant, je crois que j’ai ri ; depuis longtemps cela ne m’était arrivé. J’avais un fils ; il repose sous le marbre où vous êtes assis. Je voudrais le retrouver en vous. J’ai nourri la duchesse de Sidonia. Je ne suis qu’une femme du peuple ; mais j’ai un cœur qui sait aimer et haïr ; et les personnes de ce caractère ne sont jamais à mépriser. ” Je remerciai la dame, et je l’assurai que j’aurais toujours pour elle les sentiments d’un fils.

Plusieurs semaines se passèrent à peu près de la même manière. Les deux dames s’accoutumèrent à moi tous les jours davantage. La nourrice me traitait comme un fils, et la duchesse, avec une bienveillance extrême ; elle passait souvent plusieurs heures au souterrain.

Un jour qu’elle paraissait un peu moins triste que de coutume, j’osai lui demander le récit de ses infortunes. Elle s’en défendit long-temps. Enfin elle voulut bien céder à mes instances, et s’exprima en ces termes :

HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE MÉDINA-SIDONIA.

Je suis la fille de don Emmanuel de Val-Florida, premier secrétaire d’état, mort depuis peu, honoré des regrets de son maître, et, m’a-t-on dit, regretté même dans les cours de l’Europe alliées de notre puissant monarque. Je n’ai connu cet homme respectable que dans les dernières années de sa vie.

Ma jeunesse s’était passée dans les Asturies, auprès de ma mère, qui, séparée de son époux dans les premières années de son mariage, vivait chez son père, le marquis d’Astorgas, dont elle était l’unique héritière.

J’ignore jusqu’à quel point ma mère mérita de perdre l’affection de son époux ; mais je sais que les longues peines de sa vie eussent suffi pour expier les fautes les plus graves. La mélancolie semblait l’avoir pénétrée. Il y avait des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son sommeil même n’était pas exempt de tristesse. Des soupirs et des sanglots en troublaient la tranquillité.

Ce n’est pas que la séparation fût entière ; ma mère recevait régulièrement des lettres de son époux, et lui répondait de même. Elle avait deux fois été le voir à Madrid ; mais le cœur de cet époux s’était fermé pour toujours. La marquise avait l’âme aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur

son père, et ce sentiment, qu'elle porta jusqu'à l'exaltation, mêla quelque douceur à l'amertume de ses longs chagrins.

Pour ce qui me regarde, je serais embarrassée à définir le sentiment que ma mère me portait. Elle m'aimait sans doute ; mais on eût dit qu'elle craignait de se mêler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, à peine osait-elle me donner des conseils. Enfin, s'il faut vous le dire, ayant offensé la vertu, elle ne se croyait plus digne de l'enseigner à sa fille. On laissa donc mon enfance dans une espèce d'abandon qui m'eût privée des avantages d'une bonne éducation, si je n'avais eu près de moi la Girona, d'abord ma nourrice, et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connaissez ; vous savez qu'elle a l'âme forte et l'esprit très-cultivé. Elle n'a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse des femmes. Mais une destinée irrésistible l'emporte sur tous ses soins. Pedro Giron, mari de ma nourrice, avait été connu par un caractère entreprenant, mais équivoque. Forcé de quitter l'Espagne, il s'était embarqué pour l'Amérique, et ne donnait plus de ses nouvelles. La Girona n'avait eu de lui qu'un fils, qui était mon frère de lait. Cet enfant était d'une beauté merveilleuse, ce qui lui fit donner le surnom d'*Hermosito*, qu'il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avait nourri. Nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître jusqu'à ma septième année. Alors la Girona crut qu'il était temps d'instruire son fils de la différence des rangs, et de la grande distance que le sort avait mis entre lui et sa jeune amie.

Un jour que nous avions eu quelque querelle d'enfant, la Girona appela son fils, et, prenant un ton fort sérieux, elle lui dit : “ N'oubliez jamais que mademoiselle de Val-Florida, est votre maîtresse et la mienne, et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison. ” *Hermosito* se le tint pour dit ; il n'eut d'autres volontés que les miennes. Il mettait même son étude à les deviner et les prévenir : cet entier dévouement paraissait avoir pour lui des charmes inexprimables ; et moi, je pris beaucoup de plaisir à le voir m'obéir en toutes choses.

La Girona vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d'être qui s'était établie entre nous, et se proposa de nous séparer dès que nous aurions treize ans. Ensuite elle n'y pensa plus, et tourna son attention vers d'autres objets.

La Girona, comme je vous l'ai dit, a l'esprit cultivé. De bonne heure elle mit entre nos mains quelques bons auteurs espagnols, et nous donna une idée générale de l'histoire. Voulant aussi nous former le jugement, elle nous faisait raisonner sur nos lectures, et nous montrait comment on en pouvait faire le sujet d'utiles réflexions. Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu'ils commencent à étudier l'histoire, de se passionner pour les personnages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas là, mon héros devenait celui de mon jeune ami. Et si j'en changeais, il adoptait aussitôt mon nouvel engouement.

Je m'étais si parfaitement accoutumée à la soumission d'*Hermosito*, que la moindre résistance de sa part m'eût fort étonnée ; mais cela n'était point à craindre ; et je fus, de moi-même, obligée de mettre des bornes à mon autorité, ou, du moins, de n'en user qu'avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant que je voyais au fond d'une eau claire et profonde ; *Hermosito* s'y précipita au même instant, et manqua se noyer. Une autre fois, voulant atteindre un nid dont j'avais envie, une branche se rompit sous lui, et il se fit beaucoup de mal. Depuis lors, je mis de la circonspection à témoigner mes désirs ; mais je trouvais qu'il était beau d'avoir un aussi grand pouvoir, et de n'en point user. Ce fut là, si je me le rappelle bien, mon premier mouvement d'orgueil. Je crois en avoir eu quelques autres depuis.

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu'*Hermosito* l'eut finie, sa mère lui dit : “ Mon fils, aujourd'hui nous avons célébré le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n'êtes plus un enfant, et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle, que vous l'avez été jusqu'à présent. Demain vous partirez pour vous rendre, en Navarre, auprès de votre grand-père. ”

La Girona n'eut pas plus tôt achevé sa phrase, qu'*Hermosito* donna des marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s'évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, je le consolais plus que je ne partageais sa peine. Je le regardais comme un être tout à fait dépendant de moi, qui, pour ainsi dire, ne respirait qu'avec ma permission. Je trouvais son désespoir une chose très-naturelle ; mais je ne croyais point lui devoir le moindre retour. J'étais aussi trop jeune, et trop accoutumée à le voir,

pour que sa merveilleuse beauté pût faire sur moi quelque impression.

La Girona n'était point de ces personnes que l'on peut toucher par des pleurs. Celles d'Hermosito furent inutiles. Il fallut partir ; mais, au bout de deux jours, son muletier vint, d'un air affligé, nous dire qu'en passant par un bois, il avait, pour un instant, quitté ses mules, et, qu'en revenant, il n'avait plus retrouvé Hermosito ; qu'il l'avait vainement appelé, puis cherché dans la forêt, et qu'apparemment les loups l'avaient mangé. La Girona parut moins affligée que surprise. " Vous verrez (dit-elle) que ce petit obstiné nous reviendra. " Elle ne se trompait point. Bientôt nous vîmes revenir le jeune fugitif. Il embrassa les genoux de sa mère, et lui dit : " Je suis né pour servir mademoiselle de Val-Florida ; et je mourrai si l'on veut m'éloigner de la maison. "

Peu de jours après, la Girona reçut une lettre de son mari, qui, depuis long-temps, ne donnait plus de ses nouvelles. Il informait sa femme de la fortune qu'il avait faite à la Véra-Cruz, et témoignait le désir d'avoir son fils auprès de lui. La Girona, qui voulait à tout prix éloigner Hermosito, ne manqua pas d'accepter la proposition.

Hermosito, depuis son retour, ne demeurait plus au château. On l'avait logé dans une ferme que nous avions sur les bords de la mer. Un matin sa mère alla l'y trouver, et le força de s'embarquer sur le bateau d'un pêcheur qui s'était engagé à le conduire à bord d'un vaisseau américain. Hermosito, pendant la nuit, se jeta à la nage, et regagna la côte. La Girona le força de se rembarquer encore. C'étaient autant de sacrifices qu'elle faisait à son devoir. Il était aisé de voir combien ils coûtaient à son cœur. — Tous les événemens que je viens de rapporter, s'étaient suivis de très-près ; ensuite il en survint de fort tristes. Mon grand-père tomba malade. Ma mère, depuis long-temps consumée par une maladie de langueur, confondit son dernier soupir avec celui du marquis d'Astorgas.

Mon père avait tous les jours été attendu dans les Asturies. Mais le roi ne put se résoudre à le laisser partir, l'état des affaires ne permettant pas son éloignement. Le marquis de Val-Florida écrivit à la Girona dans les termes les plus touchans, et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte. Mon père avait pris à son service tous les domestiques du marquis d'Astorgas, dont j'étais la seule héritière. Ils se mirent en route avec moi, et me composèrent un cortège très-brillant. La fille d'un secrétaire d'état est, d'ailleurs, assez sûre d'être bien accueillie d'un bout des Espagnes à l'autre. Les honneurs que je reçus dans ce voyage, contribuèrent, je crois, à faire naître en moi les sentimens ambitieux qui, depuis, ont décidé de mon sort. J'éprouvai une autre sorte d'orgueil en approchant de Madrid. J'avais vu la marquise de Val-Florida, aimer, idolâtrer son père, ne respirer, n'exister que pour lui, et me traiter avec une sorte de froideur. A présent j'allais avoir un père à moi. Je me promettais de l'aimer de toute mon âme. Je voulais même contribuer à son bonheur. Cet espoir me rendait fière ; je me crus une grande personne : cependant mes quatorze ans n'étaient point encore accomplis.

Ces idées flatteuses m'occupaient encore, lorsque ma voiture entra dans la cour de notre hôtel. Mon père me reçut au bas de l'escalier, et me fit mille tendres caresses ; bientôt un ordre du roi l'appela à la cour ; je me retirai dans mon appartement, mais j'étais fort agitée, et je passai la nuit sans dormir.

Le lendemain matin, mon père me fit appeler ; il prenait son chocolat, et me fit déjeuner avec lui ; ensuite il me dit : " Ma chère Éléonore, mon intérieur est triste, et mon humeur en est devenue un peu sombre ; mais puisque vous m'êtes rendue, j'espère voir désormais des jours plus sereins. Mon cabinet vous sera toujours ouvert ; apportez-y quelque ouvrage de femme. J'ai un cabinet plus retiré pour les conférences et le travail secret ; je chercherai au milieu des affaires des intervalles pour causer avec vous, et j'espère en ces doux entretiens, retrouver quelque image du bonheur domestique, que j'ai depuis si long-temps perdu. " Après m'avoir ainsi parlé, le marquis sonna ; son secrétaire entra portant deux corbeilles, dont l'une renfermait les lettres arrivées ce jour-là ; l'autre les lettres arriérées, dont on avait retardé l'expédition.

Je passai quelque temps dans ce cabinet et puis je revins à l'heure du dîner. J'y trouvai quelques-uns des amis intimes de mon père, employés comme lui aux affaires les plus importantes. Ils en parlèrent devant moi sans se gêner beaucoup. A leurs entretiens je mêlai des mots naïfs, qui les amusèrent. Je crus m'apercevoir qu'ils intéressaient mon père, et mon courage s'en accrut. — Le lendemain, je me rendis dans son cabinet dès que je sus qu'il y était. Il prenoit son chocolat, et me dit d'un air satisfait : " C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons des lettres de Lisbonne. " Ensuite il

sonna. Le secrétaire apporta les deux corbeilles. Mon père fouilla d'un air empressé dans l'une d'elles, il en tira une lettre qui contenait deux feuilles ; l'une chiffrée, qu'il remit à son secrétaire ; l'autre écrite, qu'il se mit à lire lui-même, avec un air de complaisance et d'une tendre bienveillance. — Tandis qu'il était occupé de cette lecture, j'avais pris l'enveloppe de la lettre, et j'en considérais le cachet. Il était enrichi d'une toison, surmontée d'un bonnet ducal. Hélas ! ces pompeuses armoiries devaient un jour être les miennes ! Le jour suivant, vint la poste de France, et successivement toutes les autres. Mais aucune n'intéressa mon père, autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut révolue, comme mon père prenait son chocolat, je lui dis : “ C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons la poste de Lisbonne. ” Le secrétaire entra, je courus fouiller dans la corbeille ; j'en tirai la lettre favorite, et j'allai la présenter à mon père, qui, pour m'en récompenser, m'embrassa tendrement.

Je répétais le même manège plusieurs vendredis de suite. Ensuite, un jour, je m'enhardis jusqu'à demander à mon père, ce que c'était que cette lettre, qu'il distinguait ainsi de toutes les autres ? “ Cette lettre (me répondit-il) est de notre ambassadeur à Lisbonne, le duc de Médina-Sidonia, mon ami, mon bienfaiteur, et plus que tout cela ; car je crois de bonne foi, que mon existence est attachée à la sienne.

— En ce cas (lui dis-je), cet aimable duc a le droit de m'intéresser, et je dois chercher à le connaître. Je ne vous demande pas ce qu'il vous écrit en chiffres ; mais je vous prie de me lire la feuille écrite en lettres vulgaires. ” Cette proposition parut mettre mon père dans une colère véritable. Il me traita d'enfant gâté, volontaire, et rempli de fantaisies. Il me dit encore d'autres choses fort dures ; ensuite il se radoucit, et non-seulement il me lut la lettre du duc de Sidonia, mais il me dit de la garder. Je l'ai là-haut, et je vous l'apporterai, la première fois que je viendrai vous voir.

La duchesse m'apporta effectivement la lettre dont elle m'avait parlé la veille. Elle était ainsi conçue :

Le duc de Médina-Sidonia au marquis de Val-Florida.

“ Vous trouverez, cher ami, dans la dépêche chiffrée, la suite de nos négociations. Ici, je veux encore vous parler de la cour dévote et galante, où je suis condamné à vivre. Un de mes gens doit porter cette lettre à la frontière, ce qui fait que je m'étendrai sur ce sujet avec plus de confiance.

Le roi don Pèdre continue à faire des couvens le théâtre de ses galanteries. Il a quitté l'abbesse des Ursulines pour la prieure des Visitandines. Sa majesté, veut que je l'accompagne dans ses amoureux pèlerinages, et pour le bien des affaires, il faut m'y prêter. Le roi se tient chez la prieure, séparé d'elle par une grille menaçante, qui, par un mécanisme secret, peut, dit-on, s'abaisser sous la main toute-puissante du monarque.

Nous autres, sommes répandus en d'autres parloirs, dont les jeunes récluses nous font les honneurs. Les Portugais trouvent un extrême plaisir à la conversation des religieuses, qui d'ailleurs n'a guère plus de sens que le ramage des oiseaux en cage, à qui elles ressemblent par la clôture où elles vivent. Mais la touchante pâleur de ces vierges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu'elles font du langage de la piété, leurs demi-naïvetés et leurs vagues désirs ; voilà, sans doute ce qui charme les seigneurs Portugais, et ce qu'ils ne trouveraient pas chez les dames de Lisbonne.

Tout, dans ces retraites, porte à l'ivresse de l'âme et des sens. L'air qu'on y respire est embaumé ; les fleurs y sont entassées devant les images des saints. L'œil, au de-là des parloirs, entrevoit des dortoirs solitaires, également parés et parfumés. Les sons de la guitare profane s'y confondent avec les accords des orgues sacrées, et couvrent le doux chuchotage de jeunes amans, collés aux deux côtés de la grille.

Pour moi, je puis pendant quelques instans me mêler à ces tendres folies ; mais ensuite les propos caressans de passion et d'amour, ne tardent pas à me rappeler des idées de crime et de meurtre. Je n'en ai pourtant jamais commis qu'un seul ; j'ai tué un ami qui avait sauvé vos jours et les miens. Les belles manières du beau monde ont amené ces événemens funestes, qui ont flétri ma vie. J'étais alors dans cet âge d'épanouissement, où l'âme s'ouvre au bonheur ainsi qu'à la vertu. Sans doute, la mienne se fût ouverte à l'amour ; mais ce sentiment ne put naître au milieu de si cruelles impressions. Je n'entendais pas parler d'amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant, je sentais le besoin d'aimer ; ce sentiment qui, dans mon cœur, fût devenu de l'amour, se changea en une bienveillance générale, qui cherchait à se répandre autour de moi. J'aimais mon pays. J'aimais surtout ce bon peuple espagnol, si fidèle à son culte, à ses rois, à sa parole. Les Espagnols me rendirent amour pour amour, et la cour trouva que l'on m'aimait trop. — Depuis lors, dans un exil honorable, j'ai pu servir mon pays ; j'ai pu, quoique de loin, faire quelque bien à mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité, a rempli mon existence de sentimens assez doux.

Pour ce qui est de cet autre amour, dont se fût embelli le printemps de ma vie, quel bien en pourrais-je attendre aujourd'hui ? Je l'ai résolu, je serai le dernier des Sidonia. — Je sais que les filles des grands ambitionnent de s'unir à moi. Mais elles ignorent que le don de ma main est un présent dangereux. Mon humeur ne peut s'accommoder aux mœurs du jour. Nos pères ont vu dans leurs épouses, les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison étaient, dans l'antique Castille, la punition de l'infidélité. Je suis loin de blâmer mes ancêtres ; je ne voudrais pas être dans le cas de les imiter. Et, comme je vous l'ai dit, il vaut mieux que ma maison finisse en moi. ”

Comme mon père en était à cet endroit de la lettre, il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture ; mais je fis si bien, qu'il la reprit et lut ce qui suit :

“ Je me réjouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Éléonore. La raison, à cet âge, doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous en dites, me prouve que vous êtes heureux, et me rend heureux moi-même... ”

Je ne pus en entendre davantage : j'embrassai les genoux de mon père ; je faisais son bonheur, j'en étais sûre, j'étais transportée de plaisir. — Lorsque ces premiers momens de joie furent passés, je demandai quel âge avait le duc de Sidonia. “ Il a (me dit mon père), cinq ans de moins que moi, c'est-à-dire trente-cinq, mais (ajouta-t-il), c'est une de ces figures qui restent long-temps jeunes. ”

J'étais dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes : un garçon qui n'eût eu comme moi que quatorze ans, ne m'eût paru qu'un enfant, tout à fait indigne de mon attention. Mon père ne me paraissait pas vieux ; et le duc, étant plus jeune que mon père, me semblait devoir être un jeune homme : ce fut l'idée que j'en pris alors, et dans la suite elle contribua à décider mon sort.

Ensuite, je demandai ce que c'était que ces meurtres dont parlait le duc ? Ici, mon père devint très-sérieux, il donna quelques instans à la réflexion, et puis il me dit : “ Ma chère Éléonore, ces événemens ont un rapport intime avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrais peut-être pas vous en parler, mais tôt ou tard, votre curiosité s'y porterait d'elle-même ; plutôt que de la laisser s'exercer sur un sujet aussi délicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi-même. ” Après ce préambule, mon père me fit l'histoire de sa vie, et la commença en ces termes :

HISTOIRE DU MARQUIS DE VAL-FLORIDA.

Vous savez que la maison d'Astorgas a fini dans la personne de votre mère. Cette maison et celle de Val-Florida, étaient les plus anciennes dans les Asturies. Le vœu général de la province me destinait la main de mademoiselle d'Astorgas. Accoutumés de bonne heure à cette idée, nous avons pris l'un pour l'autre les sentimens qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retardèrent cependant notre union, et je ne me mariaï qu'à l'âge de vingt-cinq ans accomplis.

Six semaines après notre noce, je dis à mon épouse que tous mes ancêtres ayant exercé la profession des armes, je croyais que l'honneur me prescrivait de suivre leur exemple, et que d'ailleurs, il y avait en Espagne beaucoup de garnisons où nous passerions notre temps plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val-Florida, me répondit qu'elle serait toujours de mon avis dans les choses où je croirais mon honneur intéressé. Il fut donc décidé que je servirais. J'en écrivis en cour, et j'obtins une compagnie de cavalerie dans le régiment de Médina-Sidonia : il était en garnison à Barcelonne, et c'est là que vous êtes née.

A cette époque, la guerre se faisait encore en Portugal, ou plutôt elle y languissait. La cour de Madrid avait trop de hauteur pour reconnaître les Bragance, et pas assez d'énergie, pour les

déposséder. Don Louis de Haro, plus habile que son oncle Olivarès, avait néanmoins une partie de ses défauts ; il était, à la vérité, moins négligent, moins absorbé dans les intrigues de la cour ; mais sa lenteur et son hésitation, avaient souvent fait beaucoup de mal. De temps à autre, il faisait entrer un corps de troupes en Portugal ; mais bientôt il lui paraissait qu'il serait mieux employé ailleurs : on retirait une partie des forces, et bientôt l'armée était obligée d'évacuer le sol portugais.

A une de ces époques d'activité, on fit entrer en Portugal, un corps de douze mille hommes, et notre régiment en faisait partie ; un autre corps devait attaquer les provinces du nord, et des bandes Vallones, mettre à contribution le petit royaume des Algarves. Les Portugais sacrifièrent habilement les frontières de leur pays, et réunirent leurs forces contre nous. Nous entrâmes du côté de Badajoz, et nous marchâmes sur Elvas. Bientôt, nous trouvâmes les Portugais, forts de près de vingt mille hommes. Don Estevas-Serra, notre général, présenta le combat, sans s'être beaucoup informé des forces de l'ennemi ; il eut néanmoins la prudence de former une forte arrière-garde, dont notre régiment faisait partie. Sur la fin du jour, on vit paraître des colonnes portugaises de troupes fraîches, et les nôtres furent mises en désordre. En cet instant, un héros nous apparut : il était dans la fleur de la jeunesse, et couvert d'armes éclatantes. *A moi (dit-il), je suis votre colonel, le duc de Sidonia.* Certes, il fit bien de se nommer, car peut-être nous l'eussions pris pour l'ange des batailles, ou pour quelque autre prince de l'armée céleste. Son air avait réellement quelque chose de divin. Notre régiment fut comme inspiré, et l'enthousiasme se communiqua à tout ce qui composait l'arrière-garde. On fondit sur l'ennemi, qui fut aussitôt dispersé. La nuit favorisa sa retraite, et nous restâmes maîtres du champ de bataille.

J'ai lieu de croire, qu'après le duc, ce fut moi qui fit [*sic*] les plus belles actions. Du moins j'en reçus un témoignage très-flatteur, par l'honneur que me fit mon illustre colonel, de me demander mon amitié. — De sa part, ce n'était point un vain compliment. Nous devînmes véritablement amis, sans que ce sentiment prît chez le duc aucun caractère de protection, ni chez moi quelque teinte d'infériorité. On reproche aux Espagnols une certaine gravité, qu'ils mettent dans leurs manières. Mais, c'est pourtant en évitant la familiarité, que nous savons être fiers sans orgueil, et respectueux avec noblesse.

Le champ de bataille que nous avons gardé toute la nuit et le jour suivant, ne rendait pas nos affaires beaucoup meilleures. L'ennemi s'était formé à trois lieues d'Elvas, et comptait nous attaquer de nouveau. Notre général prit une position sur les hauteurs de Borgo-Léon, et les Portugais se décidèrent à envoyer des détachemens au secours de leurs provinces du nord et du midi.

A cette époque, des révoltes éclatèrent en Catalogne. Don Sanche reçut l'ordre de s'y porter avec la moitié de son corps. En même temps le roi donna au duc de Sidonia le rang de lieutenant-général, et la commission périlleuse de se maintenir à tout prix sur le territoire portugais et d'attendre des secours. Il y a apparence, qu'on voulait s'épargner la honte d'une retraite entière. J'ai cependant aussi des raisons de croire que ce projet fut dicté par les ennemis de la maison de Sidonia.

Le duc sentit bien le danger de sa situation ; il ne lui restait que cinq mille hommes, avec lesquels il se fortifia comme il put. Il me nomma son quartier-maître, et je remplis cette charge, j'ose le dire, avec zèle.

Lorsque les Portugais furent informés de la diminution de nos forces, ils se rassemblèrent de nouveau, et nous entourèrent de manière à ce que nous ne pussions leur échapper. Néanmoins, ils n'osaient pas nous attaquer.

Bientôt la France prit ouvertement sous sa protection les révoltés de Catalogne. On se décida, à Madrid, à proposer une trêve au Portugal ; mais il fallait auparavant dégager le duc. Un courrier Espagnol, qui eut bien de la peine à parvenir jusqu'à nous, nous informa de l'état des affaires. Mais ce n'était pas tout, que d'avoir la permission de quitter notre poste, il fallait passer au travers des Portugais, qui avaient détruit les chemins, palissadé la sortie des gorges, et armé le peuple des environs. Nous reçûmes des secours d'un côté où nous ne les attendions pas.

Van-Berg, colonel des bandes Vallones, ayant désolé le royaume des Algarves, se retirait sur Badajoz. Il apprend la situation du duc, force de marches, fond sur les lignes portugaises, et nous dégage complètement d'un côté. Le duc en profite, et dès le lendemain nous étions à Badajoz, sans

avoir perdu un canon, mais réduits à trois cents hommes. Les Vallons de Van-Berg y entrèrent avec nous.

Dès que nous eûmes pris nos quartiers, le duc vint chez moi, et me dit : *Mon cher Val-Florida, le nombre de deux est, je le sais, celui qui convient à l'amitié ; on ne peut le passer sans blesser ses saintes lois ; mais je crois que le service éminent que Van-Berg nous a rendu, mérite une exception. Nous lui devons, je pense, l'offre de votre amitié, comme de la mienne, pour l'admettre en tiers dans le nœud qui nous lie.* Je fus de l'avis du duc, qui se rendit chez Van-Berg, et lui fit des offres d'amitié, avec une solennité qui répondait à l'importance qu'il attachait au titre d'ami. Van-Berg en parut surpris. *Monsieur le duc* (lui dit-il), *Votre Excellence me fait beaucoup d'honneur ; mais j'ai l'habitude de m'enivrer presque tous les jours. Quand par hasard je ne suis pas ivre, je joue le plus gros jeu que je puis. Si Votre Excellence n'a pas les mêmes habitudes, je ne crois pas que notre liaison puisse être de quelque durée.*

Cette réponse déconcerta d'abord le duc, puis elle le fit rire. Il assura Van-Berg de toute son estime, et lui promit de s'employer à la cour, pour qu'il fût récompensé d'une manière éclatante. Mais Van-Berg voulait des récompenses lucratives. Le duc partit pour Madrid ; il obtint pour notre libérateur la baronnie de Deulen, située dans l'arrondissement de Malines. On me donna le grade de lieutenant-colonel. Enfin, nous fûmes tous récompensés. Le duc désirait avoir la charge de colonel-général de cavalerie, on lui en promit la survivance. En conséquence, il se proposa de passer l'hiver à Badajoz, d'y exercer son régiment, et de connaître à fond le service de cette arme. Quant au commandement de son petit corps, il le remit au commandant de la province, plus ancien lieutenant-général que lui.

Chacun s'arrangea donc pour passer l'hiver à Badajoz. Madame de Val-Florida vint m'y joindre. Elle aimait le monde, et je me fis un plaisir d'ouvrir ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le duc et moi, nous prenions peu de part au tumulte de la société. Des occupations sérieuses remplissaient tous nos momens. La vertu était l'idole du jeune Sidonia ; le bien public, sa chimère. Nous faisons une étude particulière de la constitution de l'Espagne, et beaucoup de plans pour sa prospérité future. Pour rendre les Espagnols heureux, nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu, et ensuite les détacher de leur intérêt, ce qui nous paraissait très-facile. Nous voulions aussi ranimer l'antique esprit de chevalerie. Un Espagnol devait être aussi fidèle à son épouse qu'au roi, et chacun devait avoir un frère d'armes. Moi, j'étais déjà celui du duc. Nous n'étions pas éloignés de croire que le monde s'entretiendrait un jour de notre amitié, et qu'à notre exemple, les âmes honnêtes formant de semblables unions, trouveraient, à l'avenir, les chemins de la vertu plus faciles et plus sûrs. — Ma chère Éléonore, j'aurais honte de vous parler de ces folies, mais depuis long-temps on en a fait l'observation, les jeunes gens qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme, peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands. Au contraire, les jeunes catons, refroidis encore par l'âge, ne peuvent plus s'élever au-dessus des stricts calculs de l'intérêt. Leur âme rétrécit leur esprit, et les rend tout à fait incapables des conceptions qui constituent l'homme d'état, ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions.

Ainsi, livrant notre imagination à de vertueux écarts, le duc et moi nous espérions réaliser en Espagne les règnes de Saturne et de Rhée. Mais pendant ce temps-là Van-Berg y ramenait réellement l'âge d'or. Il avait vendu sa baronnie de Deulen à un fournisseur de l'armée, appelé Walser-Wandyk, et en avait tiré cent soixante mille piastres fortes, en espèces sonnantes. Alors il avait déclaré, et s'était engagé sur sa parole d'honneur, non-seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois de notre quartier d'hiver, mais encore de faire dix mille piastres de dettes. Notre prodigue Flamand trouva ensuite que, pour satisfaire à sa parole, il lui fallait dépenser environ cinq mille cinq cents piastres par jour ; ce qui n'était pas très-facile dans une ville comme Badajoz. Il craignit de s'être avancé trop légèrement. On lui représenta qu'il pouvait employer une partie de son argent à secourir les misérables et à faire des heureux ; mais Van-Berg rejeta cette idée. Il disait qu'il s'était engagé à dépenser et non pas à donner, et que sa délicatesse ne lui permettait point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent. Son jeu même n'y pouvait entrer, car il avait la chance de gagner, et l'argent perdu n'était pas de l'argent dépensé.

Un si cruel embarras parut affecter Van-Berg. Il eut, pendant quelques jours, l'air préoccupé. Enfin, il trouva un biais qui lui parut mettre son honneur à couvert : il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, de musiciens, de comédiens et d'autres personnes de profession joyeuse. Il donnait de grands repas le matin, bal et comédie le soir, et des jeux de cocagne devant la porte de son hôtel ; et si, malgré tous ses soins, on n'avait pu dépenser les cinq mille cinq cents piastres, il faisait jeter le restant par la fenêtre, disant qu'une pareille action ne dérogeait point à la prodigalité.

Lorsque Van-Berg eut ainsi mis sa conscience en repos, il reprit toute sa gaieté. Il avait beaucoup d'esprit naturel, et en mettait infiniment à défendre ses bizarres travers, sur lesquels on l'attaquait partout. Ce plaidoyer, auquel il s'était souvent exercé, donnait à sa conversation quelque chose de brillant, et le distinguait, surtout, de nous autres Espagnols, qui avons tous beaucoup de réserve et de sérieux.

Van-Berg venait souvent chez moi, aussi bien que tous les officiers de distinction ; mais il venait aussi dans les momens où je n'y étais pas. Je le savais, et n'en pris point d'ombrage ; j'imaginai qu'un excès de confiance lui persuadait qu'il était le bienvenu partout, et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant ; et des bruits injurieux à mon honneur, ne tardèrent pas à se répandre. Je les ignorais ; mais le duc en était informé. Il savait combien j'étais attaché à mon épouse, et l'amitié qu'il avait pour moi, le faisait souffrir à ma place.

Un matin le duc se rendit chez madame de Val-Florida, se jeta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs, et de ne plus admettre Van-Berg dans les momens où elle serait seule. Je ne sais trop ce qu'on lui répondit ; mais Van-Berg y passa la matinée, et, sans doute, fut informé des vertueuses exhortations qu'on avait faites à madame de Val-Florida.

Le duc se rendit chez Van-Berg, avec l'intention de lui parler sur le même ton, et de le ramener à des sentimens plus conformes à la vertu. Il ne le trouva point chez lui, et revint dans l'après-dînée. Sa chambre était remplie de monde. Mais Van-Berg était seul assis à une table de jeu, et remuant des dez dans un cornet. Je m'y trouvais aussi, et je causais avec le jeune Fonsèque, beau-frère du duc, époux chéri d'une sœur que le duc chérissait.

Sidonia aborda Van-Berg d'un ton amical, et lui demanda, en riant, des nouvelles de sa dépense.

Van-Berg lui jeta un regard plein de courroux, et lui dit : *Je fais de la dépense pour recevoir mes amis, et non pas les malhonnêtes gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.*

— *Est-ce moi (dit le duc) qu'on peut appeler un malhonnête homme ? Van-Berg, rétractez ce propos.*

— *Je ne me rétracte point (dit Van-Berg).*

— *Non (dit le duc). Vous avez sauvé mon honneur et celui de l'Espagne : mon bras se refuse à vous ôter la vie.* Van-Berg prononça le mot de lâche. — Le duc lui jeta son gant au visage, en lui disant : *A outrance.*

La salle était remplie des amis de Van-Berg, qui en avait réellement plus que nous. Il se fit une grande rumeur. Il était alors d'usage, dans les duels, d'avoir beaucoup de seconds, qui se battaient, entr'eux, pendant le combat des principaux adversaires, ou même après. Fonsèque et moi nous fûmes les deux seconds du duc, et nous eûmes chacun deux seconds. Van-Berg prit, de son côté, six Flamands. On alla sur les bords du Guadania, dans une plaine très-propre à ce genre de combat.

Van-Berg reçut un coup mortel. Deux Flamands voulurent le venger ; mais, selon l'usage établi, il fallait d'abord qu'ils nous eussent mis hors de combat, le duc, Fonsèque et moi. C'est ce qu'ils firent. Fonsèque fut tué, et je fus dangereusement blessé. Sidonia tua nos deux adversaires, et ne reçut qu'une légère blessure. Les autres seconds se battirent entr'eux. Un seul resta en état de se mesurer avec le duc, qui le jeta sur le carreau. On enterra les uns ; on porta les autres dans leur lit ; et le duc, le seul qui fût en état de marcher, était le plus à plaindre. Il imaginait voir sa sœur chérie lui reprochant la mort de son époux ; moi mourant : tout cela par zèle pour la réputation de mon épouse, qu'il avait à jamais perdue.

Van-Berg était donc mort ; et j'étais mourant. Je fus pourtant sauvé. Votre mère, en me soignant, avait répandu beaucoup de larmes, que j'attribuais à l'intérêt qu'elle prenait à mes jours. Mais, lorsque je fus guéri, ses larmes ne tarissaient point, et je ne savais plus à quoi les attribuer. J'ignorais aussi ce

qui avait pu donner lieu à la querelle du duc et de Van-Berg, et je le demandais à tout le monde. Enfin, quelqu'un de charitable eut pitié de moi, et m'instruisit de tout ce que j'aurais voulu ignorer. — Je m'étais persuadé, je ne sais sur quel fondement, que ma femme ne pouvait aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de pouvoir me convaincre du contraire. Enfin, quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumières, j'allai chez madame de Val-Florida, et je lui dis : *Madame, on m'écrit que votre père est malade. Je crois qu'il serait convenable que vous fussiez auprès de lui. Votre fille, d'ailleurs, demande vos soins ; et c'est, je crois, en Asturies que vous devez vivre désormais.* Madame de Val-Florida baissa les yeux, et reçut son arrêt avec résignation. Vous savez comment nous avons vécu depuis. Votre mère avait mille qualités estimables, et même des vertus auxquelles j'ai toujours rendu justice.

La guerre recommença au printemps, et nous la fîmes en gens d'honneur ; mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avons ressenti les premières atteintes du malheur. Le duc avait eu beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Van-Berg. Il se reprocha ce zèle outré pour mon repos, qu'il avait troublé d'une manière aussi cruelle. Il apprit qu'il ne suffisait pas de faire le bien, et qu'il fallait encore savoir le faire. Quant à moi, comme bien des époux, je renfermais mes douleurs, et je les ressentais encore plus vivement. Nous ne faisons plus de projets pour la prospérité de l'Espagne.

Enfin, don Louis de Haro conclut la fameuse paix des Pyrénées. Le duc prit le parti de voyager. Nous vîmes ensemble l'Italie, la France, l'Angleterre. A notre retour, mon noble ami entra dans le conseil de Castille, et je fus fait rapporteur du même conseil.

Les voyages, et quelques années de plus, avaient mûri l'esprit du duc. Non-seulement il était revenu des vertueux écarts de sa jeunesse, mais il avait acquis infiniment de prudence. Le bien public n'était plus sa chimère ; il était encore sa passion ; mais il savait qu'on ne peut le faire tout à la fois ; qu'il faut y préparer les esprits, cacher soigneusement ses moyens et son but. Sa circonspection était telle, qu'il semblait, au conseil, n'avoir jamais un avis à lui, et suivre ceux des autres. C'était lui cependant qui les avait inspirés. Le soin que le duc prenait de cacher ses talents, et d'en dérober la connaissance, ne servait qu'à les faire ressortir davantage. Les Espagnols le devinèrent, et l'aimèrent ; la cour en conçut de la jalousie. On offrit au duc l'ambassade de Lisbonne. Il vit bien qu'on ne lui permettrait pas de refuser ; il accepta, mais à condition que je serais secrétaire d'état. — Depuis, je ne l'ai plus vu ; mais nos cœurs sont restés unis.

Fin de l'histoire du marquis de Val-Florida.

La duchesse de Sidonia, après m'avoir conté l'histoire de son père, fut ensuite plusieurs jours sans venir ; et ce fut la Girona qui m'apporta ma corbeille. Elle m'apprit aussi que mon affaire était arrangée, grâce à mon grand-oncle le Théatin Fra-Bartholoméo Santez. Dans le fond, on était bien aise que je fusse échappé. Le décret du saint Office ne parlait que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans. On ne m'avait même désigné que par les premières lettres de mon nom. La Girona me dit, de la part de ma tante Dalanosa, que j'eusse à me cacher pendant ces deux années, et qu'elle se rendrait à Madrid, où elle s'occuperait de faire rentrer les revenus de la quinta, c'est-à-dire, de la ferme qui m'était assignée.

Je demandai à la Girona si elle pensait que je dusse passer ces deux années dans le souterrain où j'étais. Elle me répondit que ce serait le plus sûr, et que d'ailleurs sa sûreté, à elle, demandait des précautions.

Le lendemain, ce fut la duchesse qui vint, et j'en fus charmé, parce que je l'aimais mieux que son aitière nourrice. Je voulais aussi savoir la suite de son histoire. Je la lui demandai, et elle la reprit en ces termes :

Suite de l'histoire de la duchesse de Sidonia.

Je remerciai mon père de la confiance qu'il m'avait témoignée en me faisant part des événemens les plus remarquables de sa vie. Et le vendredi suivant je lui remis encore la lettre du duc de Sidonia ; il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis ; mais il me parlait souvent de son ami, et je voyais que nulle conversation ne pouvait autant l'intéresser.

Quelque temps après, j'eus la visite d'une dame, veuve d'un officier. Son père était né vassal du duc, et elle réclamait un fief relevant du duché de Sidonia. Il ne m'était jamais arrivé d'accorder ma protection ; je fus flattée de l'occasion qui s'en présentait. Je fis un mémoire où je déduisais les droits de la veuve avec beaucoup de précision et de clarté. Je le portai à mon père, qui en fut content et l'envoya au duc, comme je l'avais prévu. Le duc fit droit aux prétentions de la veuve, et m'écrivit une lettre toute remplie de complimens sur ma raison supérieure à mon âge. En effet, je ne négligeais rien pour cultiver mon esprit et ma raison. J'y étais aidée par les lumières de la Girona, qui en a infiniment. Deux années se passèrent ainsi.

J'avais seize ans, lorsqu'un jour, étant chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue et comme les acclamations d'une foule attroupée. Je courus à la fenêtre. Je vis beaucoup de peuple en tumulte, et conduisant en triomphe un carrosse doré sur lequel je reconnus les armes de Sidonia.

Une foule d'hidalgos et de pages se précipitèrent aux portières, et je vis sortir du carrosse un homme de la figure la plus avantageuse. Il était en habit castillan, que notre cour venait d'abandonner, c'est-à-dire, qu'il avait la fraise, le manteau court, le panache ; et ce qui relevait encore la beauté de ce costume, c'était la toison enrichie de diamans, qui brillait sur sa poitrine. " Ah ! c'est lui (s'écria mon père) ! je savais bien qu'il viendrait. " Je me retirai dans mon appartement, et je ne vis le duc que le lendemain. Mais ensuite je le vis tous les jours, car il ne quittait pas la maison de mon père.

Le duc avait été rappelé pour des affaires très-importantes. Il s'agissait de calmer une vive fermentation que de nouveaux impôts avaient produite dans l'Aragon. Ce royaume a des constitutions particulières, entre autres celles des *Riccos-Hombres*, qui répondaient autrefois à ce que la Castille appelait *Grands*. Les Sidonia étaient les plus anciens entre les *Riccos-Hombres* ; ce qui aurait suffi au duc pour avoir une grande considération ; mais il était chéri pour ses qualités personnelles. Le duc se rendit à Saragosse, et sut concilier les intérêts de la cour avec le vœu de la nation. On lui donna le choix d'une récompense ; il demanda la permission de respirer quelque temps l'air de sa patrie.

Le duc ayant beaucoup de franchise dans le caractère, ne cachait point le plaisir qu'il trouvait à s'entretenir avec moi ; et nous étions presque toujours ensemble, tandis que les autres amis de mon père décidaient des affaires de l'Etat. Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie, et quelquefois même à la violence. En général, il me parlait presque toujours de lui-même ou de moi. Et lorsque ce genre de conversation s'établit entre un homme et une femme, les rapports ne tardent pas à devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas une grande surprise lorsqu'un jour mon père m'appela dans son cabinet, et m'apprit que le duc me demandait en mariage. — Je lui répondis que je ne lui demandais point de temps pour réfléchir, parce que prévoyant que le duc pourrait porter un vif intérêt à la fille de son ami, j'avais à l'avance réfléchi sur son caractère et sur la différence de nos âges. " Mais (ajoutai-je) les grands en Espagne se marient entr'eux. De quel œil verront-ils notre union ? Ils pourraient aller jusqu'à refuser de tutoyer le duc ; ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est (me dit mon père) une objection que j'ai faite au duc. Il m'a répondu qu'il voulait seulement avoir votre consentement, et que le reste était son affaire. "

Sidonia n'était pas loin. Il parut avec un air timide qui contrastait avec sa fierté naturelle. J'en fus touchée ; et mon consentement ne se fit pas beaucoup attendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon père l'était au-delà de ce que je puis vous dire. La Girona était folle de joie.

Le lendemain, le duc fit inviter à dîner tous les grands qui se trouvaient à Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés, il les fit asseoir et leur tint ce discours :

" D'Albe, je m'adresse à toi, te regardant comme le premier d'entre nous ; non pas que ta maison soit plus illustre que la mienne, mais par respect pour le héros dont tu portes le nom.

Un préjugé qui nous honore, veut que nous choisissons nos épouses parmi les filles des grands ; et sûrement je mépriserais celui d'entre nous qui se mésallierait par amour pour les richesses ou bien

entraîné dans quelque penchant licencieux.

Le cas que je vous propose est bien différent. Vous savez que les Asturiens se disent *nobles comme le roi et un peu davantage*. Quelqu'exagérée que soit cette expression, leurs titres étant pour la plupart antérieurs aux Mores, ils ont le droit de se regarder comme les meilleurs gentilshommes de l'Europe.

Eh bien, le plus pur sang des Asturies coule dans les veines d'Éléonore de Val-Florida ! Elle y réunit les plus rares vertus. Je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis différent, qu'il relève ce gant que je jette au milieu de l'assemblée.

— Je le relève (dit le duc d'Albe), mais c'est pour te le rendre, et pour te faire mon compliment sur une union aussi belle. ” Ensuite il l'embrassa, et tous les grands en firent autant. Mon père, en me rendant compte de cette scène, me dit d'un air assez triste : “ Voilà mon ancien Sidonia avec sa chevalerie ; ma chère Éléonore, garde-toi de l'offenser. ”

Je vous ai avoué que j'avais dans le caractère quelque disposition à l'orgueil ; mais cet amour altier des grandeurs me quitta sitôt qu'il fut satisfait. Je devins Duchesse de Sidonia, et mon cœur se remplit des sentimens les plus doux. Le duc était, dans son intérieur, le plus aimable des mortels, parce qu'il en était le plus aimant. Il avait une bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les momens, et son âme angélique se peignait dans tous ses traits. Quelquefois seulement, s'ils étaient altérés par quelque mouvement sévère, ils prenaient un caractère effrayant et me faisaient frissonner. Mais peu de chose avait le pouvoir de fâcher Sidonia, et tout en moi pouvait le rendre heureux. Il aimait à me voir agir, à m'entendre parler. Il devinait mes moindres pensées. Je crus qu'il ne pouvait m'aimer davantage ; mais la naissance d'une fille accrut encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

Le jour que je fus relevée de couches, la Girona me dit : “ Ma chère Éléonore, vous êtes femme, mère heureuse ; vous n'avez plus besoin de moi, et mon devoir m'appelle en Amérique. ” Je voulus la retenir. “ Non (me dit-elle), ma présence y est nécessaire. ”

La Girona partit, et emporta avec elle tout ce que j'avais eu jusqu'alors de bonheur. Je vous ai dépeint cette courte époque de félicité céleste, qui ne pouvait durer, parce qu'apparemment tant de biens ne sont pas faits pour cette vie. Je n'ai pas aujourd'hui la force de vous raconter mes infortunes. Adieu, jeune ami, vous me reverrez demain.

Le récit de la jeune duchesse m'avait beaucoup intéressé ; je désirais en savoir la suite, et apprendre comment tant de félicité avait pu se changer en des malheurs affreux. Tout en y rêvant, je songeais aussi au propos de la Girona, qui pensait que je dusse rester deux ans dans le caveau ; ce n'était nullement mon compte, et je préparai des moyens d'évasion. La duchesse m'apporta mes provisions. Elle avait les yeux rouges, et paraissait avoir beaucoup pleuré. Elle me dit pourtant qu'elle se croyait assez de force pour me faire l'histoire de ses malheurs, et elle continua en ces termes :

Je vous ai dit que la Girona avait eu près de moi l'emploi de duegna-major : j'eus à sa place une certaine dona Menzia, femme de trente ans, encore assez belle, dont l'esprit n'était pas sans quelque culture ; ce qui lui mérita d'être quelquefois admise dans notre société. Dans ces momens-là, elle se conduisait comme si elle eût été amoureuse de mon mari. Je ne faisais qu'en rire, et lui n'y faisait aucune attention. D'ailleurs la Menzia cherchait à me plaire ; surtout à me connaître. Souvent elle mettait la conversation sur des sujets assez gais, ou bien elle m'entretenait des affaires de la ville, et plus d'une fois je fus obligée de lui imposer silence.

J'avais nourri ma fille, et j'eus le bonheur de la sevrer avant les événemens dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la mort de mon père. Attaqué d'une maladie aiguë et violente, il expira dans mes bras, me bénissant et prévoyant peu tout ce qui nous allait arriver. — Il y eut des révoltes en Biscaye. Le duc y fut envoyé, et je l'accompagnai jusqu'à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l'Espagne et des maisons dans presque toutes les villes ; mais les Sidonia n'avaient à Burgos qu'une maison de plaisance située à une lieue de la ville, et c'est celle où vous êtes aujourd'hui. Le duc m'y laissa avec toute sa suite, et partit pour sa destination. Un jour, en rentrant chez moi, je trouvai du bruit dans ma cour ; on me dit qu'on avait trouvé un voleur, qu'on l'avait assommé d'un coup de pierre à la tête, mais que c'était un jeune homme si beau, qu'il ne s'était jamais

rien vu de pareil. Quelques valets l'apportèrent à mes pieds, et je reconnus Hermosito.

“ Oh ciel (m'écriai-je) ! ce n'est point un voleur, c'est un jeune homme d'Astorgas, élevé chez mon grand-père. ” Puis me tournant du côté du majordome, je lui dis de le prendre chez lui, et d'en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit qu'il était fils de la Girona, mais je ne me le rappelle pas très-bien.

Le lendemain, dona Menzia me dit que le jeune homme avait la fièvre, et que dans le délire il parlait beaucoup de moi, en termes très-passionnés. — Je répondis à la Menzia que si elle continuait à me tenir de pareils propos, je la ferais chasser. “ Nous verrons (me répliqua-t-elle). ” Je lui ordonnai de ne plus paraître devant moi.

Le lendemain, elle fit demander sa grâce, vint se jeter à mes pieds, et je lui pardonnai. — Huit jours après, comme j'étais seule, je vis entrer la Menzia soutenant Hermosito, dont la faiblesse paraissait extrême. “ Vous m'avez ordonné de venir (me dit-il d'une voix éteinte). ”

Je regardai la Menzia d'un air surpris, mais je ne voulais pas faire de la peine au fils de la Girona, et je lui fis approcher une chaise à quelques pas de moi. “ Mon cher Hermosito (lui dis-je), votre mère, n'a jamais prononcé votre nom devant moi : je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre séparation. ” Hermosito avait de la peine à parler ; cependant il fit un effort, et s'exprima en ces termes :

“ Lorsque je vis notre navire à la voile, je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie, et je déplorai la sévérité que ma mère avait mise à me bannir, sans pouvoir en comprendre les motifs. On m'avait dit que j'étais votre serviteur, et je vous servais avec tout le zèle dont j'étais capable : je ne vous avais jamais désobéi. Pourquoi (me disais-je) me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves ? Plus j'y pensais, et moins je pouvais le comprendre.

Le cinquième jour de notre navigation, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadre de don Fernand-Arudez. On nous cria de passer à l'arrière du vaisseau amiral, sur un balcon doré et pavoisé de mille couleurs. Je vis don Fernand, richement décoré des chaînes de plusieurs ordres. Les officiers l'entouraient avec l'air du respect ; il avait un porte-voix à la main : il nous fit plusieurs questions sur nos rencontres en mer, et puis nous ordonna de faire route. Lorsque nous eûmes passé, le capitaine me dit : *Voilà un marquis, et pourtant il a commencé comme ce mousse qui balaye la cabane.* ”

Comme Hermosito en était à cet endroit de sa narration, il jeta plusieurs fois les yeux sur la Menzia avec un air d'embarras. Je crus comprendre qu'il craignait de s'expliquer devant elle et je dis à cette fille de sortir ; je ne consultais en cela que mon amitié pour la Girona ; et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Menzia fut sortie, Hermosito continua en ces termes :

“ Je crois, Madame, qu'en puisant ma première nourriture aux mêmes sources que vous, il s'est formé en moi une âme sympathique, qui ne peut penser qu'à vous et par vous, et qui vous rapporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit que don Fernand était devenu marquis, ayant commencé par être mousse. Je me rappelai que vous étiez marquise : il me parut que rien n'était plus beau que de devenir marquis, et je demandai comment s'y était pris don Fernand. Le capitaine m'expliqua qu'il avait monté de grade en grade, en se distinguant par des actions éclatantes. Dès ce moment je résolus de me faire matelot, et je m'exerçai à monter dans les manœuvres. Le capitaine qui s'était chargé de moi, s'y opposa tant qu'il put ; mais je lui résistai, et j'étais déjà assez bon marin, lorsque nous arrivâmes à la Véra-Cruz.

Mon père avait sa maison sur le bord de la mer. Nous y allâmes en chaloupe : mon père me reçut entouré d'une troupe de jeunes filles mulâtres, qu'il me fit embrasser les unes après les autres. Elles dansèrent, m'agacèrent de cent façons, et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain, le corrégidor de la Véra-Cruz fit dire à mon père, que lorsqu'on avait une maison montée comme la sienne, on ne gardait pas son fils chez soi, et qu'il eût à m'envoyer au collège des Théatins. Mon père obéit, quoiqu'à regret.

Je trouvai au collège un père recteur qui, pour nous encourager à l'étude, nous disait souvent que le marquis de Campo-Salez, alors second secrétaire d'état, avait aussi commencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devait sa fortune qu'à son application. Voyant qu'on pouvait aussi devenir marquis par cette voie, j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le corrégidor de la Véra-Cruz fut changé ; son successeur avait des principes moins rigides. Mon père, crut pouvoir hasarder de me reprendre chez lui. — Je me trouvai de nouveau exposé à la pétulance des jeunes mulâtres, que mon père encourageait de mille manières. Ces folies étaient loin de me plaire. Cependant elles m'avertirent de mille choses que j'avais ignorées jusqu'alors, et je compris, enfin, pourquoi l'on m'avait éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentimens nouveaux se développant en mon âme, y réveillèrent le souvenir des jeux de mon premier âge, l'idée de ce bonheur que j'avais perdu ; des jardins d'Astorgas où je courais avec vous, la mémoire confuse de mille témoignages de votre bonté ; trop d'ennemis à la fois, vinrent assiéger ma faible raison, elle n'y put résister, non plus que ma santé. Les médecins dirent que j'avais une fièvre lente. Quant à moi, je ne me croyais point malade ; mais le désordre de mes sens en vint au point, que souvent je croyais voir des objets qui n'étaient point devant mes yeux, et qui n'avaient aucune réalité. C'était vous, Madame, que mes visions présentaient le plus souvent à mon imagination égarée, non telle que vous êtes aujourd'hui, mais telle à peu près que je vous avais quittée. La nuit, m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre, et m'apparaître brillante et radieuse. Si je sortais, les bruits dans la campagne me semblaient répéter votre nom. — Quelquefois, il me paraissait que [vous] aviez traversé la plaine devant mes yeux. Et si je les levais vers le ciel, pour lui demander la fin de mon tourment, je voyais encore votre image empreinte dans les airs.

J'avais observé que je souffrais moins dans une église, et surtout que la prière me donnait du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asyles de la dévotion. Un religieux, blanchi dans les exercices de la pénitence, m'aborda un jour, et me dit : *O mon fils ! ton âme est pleine d'un immense amour qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma cellule, je te montrerai les chemins du paradis.* Je le suivis : je vis chez lui des cilices, des haïres, et d'autres instrumens de martyre qui ne m'effrayèrent pas beaucoup. Ce que je souffrais était bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre, et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles ; je vis en songe les cieux ouverts, et des anges qui, véritablement, vous ressemblaient tous un peu.

On sut alors, à la Véra-Cruz, votre mariage avec le duc de Sidonia. Depuis long-temps je nourrissais l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je mettais ma félicité à prier jour et nuit pour votre bonheur dans ce monde, et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit que le relâchement était grand dans les couvens de l'Amérique, et qu'il me conseillait de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'annonçai ma résolution à mon père. Il avait toujours vu ma dévotion avec déplaisir ; mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mère, qui devait arriver dans peu. Je lui dis que je n'avais plus de parens sur la terre, et que le ciel était ma famille. Il n'eut rien à me répondre. Ensuite, j'allai chez le corrégidor, qui loua mon dessein, et me fit embarquer sur le premier vaisseau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mère s'était embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obédience étaient pour Madrid ; j'en pris le chemin. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville. Je voulus vous voir encore une fois avant de quitter le monde. Il me semblait qu'après vous avoir vue, je prierais pour votre salut avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance. J'entraï dans la première cour, et je me proposai d'y chercher quelque ancien domestique, de ceux que vous aviez à Astorgas ; car je savais qu'ils vous avaient suivie. Je voulais me faire connaître au premier qui passerait, et le prier de me placer de manière à ce que je pusse vous voir, lorsque vous monteriez en carrosse ; car je voulais vous voir, et non pas me présenter à vous.

Il ne passa que des inconnus, et je commençai à me trouver embarrassé de ma personne. J'entraï dans une chambre absolument vide. Ensuite je crus voir passer quelqu'un de connaissance. Je sortis, et je fus renversé d'un coup de pierre... Mais je vois, Madame, que mon récit vous a fait une vive impression... ”

Je puis vous assurer, me dit la duchesse, que le pieux délire d'Hermosito ne m'avait inspiré que de la pitié. Mais lorsqu'il avait parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de mon enfance, le souvenir du

passé, l'idée de mon bonheur présent, une crainte subite de l'avenir, je ne sais quel sentiment doux et mélancolique avait oppressé mon cœur, et je me sentis baignée de mes larmes.

Hermosito se leva, et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe ; ses genoux ployèrent sous lui ; sa tête tomba sur les miens, et ses bras m'enlacèrent avec beaucoup de force. Dans cet instant je jetai les yeux sur une glace : j'y vis la Menzia avec le duc ; mais les traits de celui-ci avaient une expression de fureur tellement effrayante, qu'on avait de la peine à le reconnaître. — Mes sens furent glacés d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace, et je ne vis plus rien. Je me débarrassai des bras d'Hermosito ; j'appelai, la Menzia vint. Je lui ordonnai de prendre soin de ce jeune homme, et je passai dans un cabinet. La vision que j'avais eue me donnait beaucoup d'inquiétude ; mais on m'assura que le duc était absent.

Le lendemain je fis demander des nouvelles d'Hermosito ; on me dit qu'il n'était plus chez moi. — Trois jours après, comme j'étais prête à m'aller coucher, la Menzia me remit une lettre du duc. Elle ne contenait que ces mots :

“ Faites tout ce qui vous sera prescrit par dona Menzia : je vous l'ordonne, moi votre époux et votre juge. ”

Menzia attacha un mouchoir sur mes yeux. Je sentis qu'on me saisissait les bras, et je fus conduite dans ce souterrain. — J'entendis des bruits de chaînes. On ôta mon bandeau ; je vis Hermosito attaché, par le cou, au poteau où vous êtes appuyé. Ses yeux étaient éteints, et sa pâleur extrême.

“ Est-ce vous (me dit-il d'une voix mourante), j'ai peine à vous parler ; on ne me donne point d'eau ; ma langue est collée à mon palais ; mon martyr ne sera pas long : si je vais au ciel, j'y parlerai de vous. ” Comme Hermosito disait ces mots, un coup de feu, qui partit de la fente que vous voyez à ce mur, lui cassa le bras. Il s'écria : “ Mon Dieu ! pardonnez à mes bourreaux. ” Un second coup de feu partit du même endroit. Mais j'ignore quel en fut l'effet, car je perdis toute connaissance.

Lorsque je retrouvai l'usage de mes sens, j'étais au milieu de mes femmes, qui me parurent n'être instruites de rien ; seulement elles me dirent que la Menzia avait quitté la maison. Dans la matinée, un écuyer vint de la part de mon époux. Il me dit que le duc était parti pour la France, chargé d'une commission secrète, et ne serait de retour que dans quelques mois. Ainsi livrée à moi-même, je rappelai mon courage ; j'abandonnai ma cause au juge suprême, et je donnai tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois, je vis arriver la Girona : elle était revenue d'Amérique, et avait déjà été chercher son fils à Madrid, dans le couvent où il devait faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouvé, elle était allée à Bilbao, et avait suivi les traces d'Hermosito jusqu'à Burgos. Craignant de tristes éclats, je lui dis une partie de la vérité. Elle sut m'arracher le reste. — Vous savez que le caractère de cette femme est dur et violent. La fureur, la rage, et tous les sentimens affreux qui peuvent déchirer le cœur, s'emparèrent du sien. J'étais moi-même trop malheureuse pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Girona faisant quelques changemens dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie, et pénétra jusqu'au caveau. Elle y reconnut le poteau dont je lui avais parlé. Il était encore teint de sang. Elle vint chez moi dans un état voisin de l'égarement. Depuis lors elle se renfermait souvent dans sa chambre, ou plutôt je crois qu'elle descendait dans le funeste souterrain, et méditait ses vengeances.

Un mois après, l'on m'annonça l'arrivée du duc. Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille ; puis il me fit asseoir, et se plaça près de moi. “ Madame (me dit-il), j'ai beaucoup réfléchi à la conduite que j'ai à tenir avec vous. Je n'en changerai point. Vous serez, dans la maison, servie avec autant de respect, et vous recevrez, en apparence, de moi, les mêmes témoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où votre fille aura seize ans... ”

— Et quand ma fille aura seize ans, que m'arrivera-t-il (demandai-je au duc) ? ” En cet instant la Girona vint apporter du chocolat. J'eus l'idée qu'il était empoisonné. Mais le duc, reprenant aussitôt la parole, me dit : “ Le jour que votre fille aura seize ans, je lui dirai : Ma fille, vos traits me rappellent ceux d'une femme, dont je vais vous conter l'histoire. Elle était belle, et son âme paraissait plus belle encore ; mais ses vertus étaient feintes. A force d'en contrefaire les apparences, elle parvint à faire le plus grand mariage de l'Espagne. Un jour, son mari dut s'éloigner d'elle pour quelques semaines. Aussitôt elle fit venir de sa province un petit misérable. Ils se rappelèrent d'anciennes amours, et

tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ma fille, cette exécration hypocrite, la voilà, c'est votre mère. — Ensuite je vous bannirai de ma présence, et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mère qui ne valait pas mieux que vous. ” L'injustice avait tellement endurci mon âme, que cet affreux discours ne me fit pas une très-grande impression. Je pris ma fille dans mes bras, et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat. Le duc, ainsi que je l'ai su depuis, n'avait rien mangé de deux jours. La tasse était devant lui ; il la vida jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il passa dans son appartement. Au bout d'une demi-heure, il ordonna qu'on fit chercher le docteur Sangro-Moreno, et, qu'excepté lui, on ne fit entrer personne. — On alla chez le docteur ; il était parti pour une maison de campagne où il faisait ses dissections. On y courut : il n'y était plus. On le chercha chez toutes ses pratiques. Il ne vint qu'au bout de trois heures, et trouva le duc expiré.

Sangro-Moreno examina le corps avec beaucoup d'attention ; il regarda aux ongles, aux yeux, à la langue ; il fit apporter de chez lui plusieurs flacons, et en fit je ne sais quel usage. Ensuite il vint chez moi, et me dit : “ Madame, soyez sûre que le duc est mort par les effets d'un détestable et savant mélange de résine narcotique avec un métal corrosif. Je n'exerce point un ministère de sang, et je laisse au grand juge de là haut le soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le duc est mort d'apoplexie. ” D'autres médecins vinrent ensuite, et s'en tinrent à l'avis de Sangro-Moreno.

Je fis venir la Girona, et je lui rapportai le discours du docteur ; son trouble la trahit. “ Vous avez (lui dis-je) empoisonné mon mari ; comment une Chrétienne se rend-elle coupable d'un pareil crime ?

— Je suis Chrétienne (me dit-elle), mais je fus mère ; si l'on égorgeait votre enfant, vous deviendriez peut-être plus cruelle que la lionne en furie. ” Je n'eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant qu'elle aurait pu m'empoisonner au lieu du duc. “ Non (me répondit-elle), j'avais l'œil au trou de la serrure, et si vous aviez touché la tasse je serais entrée à l'instant. ”

Ensuite les Capucins vinrent demander le corps du duc, et comme ils exhibèrent un ordre de l'archevêque, on ne put le leur refuser. — La Girona, qui jusqu'alors avait montré beaucoup d'intrépidité, parut tout à coup inquiète et craintive ; elle eut peur qu'en embaumant le corps, on ne vînt à découvrir les traces du poison. Elle fut poursuivie par cette idée jusqu'à faire craindre qu'elle n'altérât sa raison. Ses instances me forcèrent à l'enlèvement qui nous a procuré l'honneur de vous posséder chez nous. Le discours emphatique que j'ai tenu dans le cimetière était fait à dessein de tromper mes gens. Lorsque nous avons vu que c'était vous qu'on avait apporté, il a fallu les tromper encore ; et c'est un autre corps qu'on a enterré dans la chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Girona n'est point tranquille ; elle parle de retourner en Amérique, et veut vous retenir jusqu'à ce qu'elle ait pris un parti. Pour moi, je suis sans crainte ; si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité. J'en ai prévenu la Girona. L'injustice du duc et sa cruauté lui avaient ôté ma tendresse, et je n'eusse jamais pu me résoudre à vivre avec lui. J'ai mis mon bonheur dans ma fille, et ne suis point inquiète de son sort : vingt grandesses sont accumulées sur sa tête ; c'est assez pour qu'elle soit bien reçue dans une famille. — Voilà, mon jeune ami, ce que vous avez voulu savoir. La Girona n'ignore point que je vous raconte toute notre histoire ; elle trouve qu'il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. — Mais l'air de ce caveau est étouffant ; je vais là haut respirer avec plus de liberté.

Fin de l'histoire de la duchesse de Médina-Sidonia.

La duchesse ayant fini le récit de sa lamentable histoire, sortit du caveau, disant, comme on l'a vu, qu'elle y étouffait. Lorsqu'elle fut partie, je jetai les yeux autour de moi, et je trouvai réellement que ce séjour avait quelque chose d'étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau où on l'avait attaché me parurent un ameublement assez triste. Je m'étais plu dans cette prison tant que j'avais craint la junte des Théatins ; mais mon affaire étant arrangée, je commençai à m'y déplaire. Je ris de la confiance de la Girona, qui prétendait m'y retenir deux ans. Les deux dames savaient très-peu leur métier de geolières. Elles laissaient ouverte la porte de leur caveau, croyant peut-être que la grille qui m'en séparait était un obstacle insurmontable. Cependant j'avais fait non-seulement le plan de mon

évasion, mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devait durer ma pénitence. Je vais expliquer les idées que j'avais là-dessus.

Pendant tout mon séjour au collège des Théatins, j'avais souvent réfléchi au bonheur dont me paraissaient jouir quelques petits mendiants qui se tenaient à la porte de notre église. Leur sort me semblait bien préférable au mien. En effet, tandis que je pâliissais sur des livres, et sans pouvoir jamais contenter entièrement mes maîtres, ces heureux enfans de la misère couraient les rues, jouaient aux cartes sur le marbre du perron, et payaient en châtaignes. Ils se battaient sans qu'on les séparât ; ils se salissaient sans qu'on les obligeât de se laver ; ils se déshabillaient dans la rue et lavaient leur chemise dans le ruisseau : pouvait-on passer le temps d'une manière plus agréable ? — Ces idées sur le bonheur dont jouissaient ces petits gueux me revinrent dans ma prison ; et, réfléchissant sur le meilleur parti que j'avais à prendre, il me parut que c'était d'embrasser l'état de mendiant pour tout le temps que devait durer ma pénitence. J'avais, il est vrai, reçu une éducation qui eût pu me trahir par un langage plus poli que celui de mes collègues ; mais j'espérais prendre aisément leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux miennes. Ce parti était singulier ; mais, au fond, le meilleur que je pusse prendre dans la situation où je me trouvais.

Ce point une fois résolu, je cassai la lame d'un couteau, et me mis à travailler après un des barreaux de la grille. Il me fallut cinq jours pour le dégager. Je recueillis soigneusement les débris de la pierre, et je les remettais près du barreau, en sorte qu'il n'y paraissait pas.

Le jour où mon ouvrage fut achevé, la Girona m'apporta ma corbeille. Je lui demandai si elle ne craignait pas qu'on vînt à savoir qu'elle nourrissait un jeune homme dans la cave de sa maison. “ Non (me répondit-elle), la trappe par où vous êtes descendu, donne dans un pavillon séparé ; celui dans lequel on vous a déposé. J'en ai fait murer la porte, sous prétexte qu'il rappelait à la duchesse de tristes souvenirs ; et le passage par lequel nous venons, aboutit à ma chambre à coucher : l'entrée en est couverte par une tapisserie.

— J'espère (lui dis-je), qu'il y a là quelque bonne porte de fer ?

— Non (me répondit-elle), la porte est assez légère, mais elle est bien cachée. D'ailleurs, je ferme toujours la porte de ma chambre. ” En disant cela, la Girona parut vouloir s'en aller, “ Pourquoi vous en aller déjà (lui demandai-je).

— C'est (me répondit-elle), parce que la duchesse va sortir. Elle a fini aujourd'hui les premières six semaines de son deuil, et veut s'aller promener. ”

J'avais appris tout ce qu'il m'importait de savoir, et je ne retins plus la Girona, qui s'en alla encore sans fermer la porte du caveau. J'écrivis en hâte à la duchesse une lettre d'excuse et de remerciemens, et je la posai sur la grille. Ensuite je dégageai le barreau, et j'entraï dans le caveau des deux dames ; puis dans un passage obscur, qui aboutissait à une porte que je trouvai fermée. J'entendis le bruit d'une voiture et de plusieurs chevaux ; j'en conclus que la duchesse était sortie, et que la nourrice n'était pas chez elle. — Je me mis en devoir de rompre la porte. Elle était à moitié pourrie, et céda à mes premiers efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice, et sachant qu'elle en fermait la porte avec soin, je crus pouvoir m'y arrêter avec sûreté.

Je vis ma figure dans une glace, et je trouvai que mon extérieur ne répondait pas assez à l'état que j'allais embrasser. Je pris un charbon dans une brasière, et je m'en servis à modérer l'éclat de mon teint, ensuite je déchirai un peu ma chemise et mon habit, puis je m'approchai de la fenêtre. Elle donnait dans un petit jardin, favorisé jadis par la présence de ses maîtres ; mais qui paraissait tout à fait abandonné. J'ouvris la fenêtre, et je n'en vis aucune qui donnât du même côté. Elle n'était pas non plus très-haute, et j'eusse pu sauter dans le jardin ; mais j'aimai mieux me servir des draps de la Girona. Ensuite la charpente d'une ancienne charmille me donna les moyens de grimper sur le mur, d'où je pris mon élan dans la campagne, ravi de respirer l'air des champs, et plus encore, d'être défait des Théatins, des inquisiteurs, des duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Burgos, mais je pris la route opposée. J'arrivai à un cabaret borgne. Je montrai à l'hôtesse une pièce de vingt réaux, que j'avais soigneusement enveloppée dans du papier, et je lui dis que je voulais dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire, et me donna du pain et des oignons pour le double de cette somme. J'avais quelque argent, mais je craignais de le montrer. J'allai

donc à l'écurie, et j'y dormis comme on dort à seize ans.

J'arrivai à Madrid, sans qu'il me survînt rien qui vaille la peine d'être raconté. J'y entrai à la chute du jour ; je sus retrouver la maison de ma tante, et je laisse à juger le plaisir qu'elle eut à me revoir. Mais je ne restai qu'un moment, dans la crainte de me trahir. Je traversai tout Madrid, je vins au Prado, je m'y couchai à terre et m'endormis.

Dès qu'il fut jour, je me mis à parcourir les rues et les places, pour choisir celles où je voulais principalement exercer ma profession. En passant par la rue de Tolède, je rencontrai une servante qui portait une bouteille d'encre. Je lui demandai si elle ne venait point de chez le seigneur Avadoro. " Non (me répondit-elle), je viens de chez don Phelippe Tintero largo. " Je vis donc que mon père était toujours connu par le même surnom, et qu'il s'occupait des mêmes choses.

Cependant il fallait songer à un établissement. Je vis sous le portail de Saint-Roch, quelques gueux de mon âge, dont la physionomie me prévint en leur faveur. J'allai à eux, et leur dis que j'étais un garçon de la province ; que j'étais venu à Madrid pour me recommander aux âmes charitables : que cependant il me restait encore une petite poignée de réaux ; et que, s'ils avaient une caisse commune, j'y déposerais volontiers ce trésor. — Ce début prévint en ma faveur. Ils me dirent qu'ils avaient véritablement une caisse commune, mise sous la garde d'une vendeuse de châtaignes, établie au bout de la rue. Ils m'y conduisirent, et puis nous revînmes au portail, où nous nous mîmes à jouer au tarocs [*sic*]. Tandis que nous étions occupés de ce jeu, qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner, regardant tantôt l'un de nous, tantôt l'autre. Ensuite paraissant se décider pour moi, il m'appela, et m'ordonna de le suivre. Il me conduisit dans une rue écartée, et me dit : " Mon enfant, je t'ai donné la préférence sur tes camarades, parce que ta figure annonce plus d'esprit, et qu'il en faut pour la commission dont je veux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes, qui seront toutes en jupe de velours noir et mantille noire garnie de dentelles qui leur cache si bien le visage, qu'il est impossible de les reconnaître. Mais heureusement, les dessins des velours et des dentelles n'étant point les mêmes, on a quelques moyens de suivre la trace de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance. J'ai résolu de m'en assurer. Voici deux échantillons de velours, et deux de dentelles. S'il passe deux femmes dont les habits y répondent, tu observeras si elles entrent dans cette église, ou bien dans la maison vis-à-vis, qui est celle du chevalier de Tolède. Et puis, tu viendras m'en rendre compte chez le marchand de *bévandes* au bout de la rue. Voici une pièce d'or, tu en recevras une seconde, si tu t'acquittes bien de ma commission. " Tandis que cet homme me parlait, je l'avais examiné avec beaucoup d'attention. Il me parut qu'il n'avait point l'air d'un amant ; mais bien plutôt d'un mari. Les fureurs du duc de Sidonia me revinrent à l'esprit ; je me fis un scrupule de sacrifier les intérêts de l'amour aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolus donc à ne faire que la moitié de ma commission, c'est-à-dire, que si les deux dames entraient dans l'église, je me proposais de l'aller dire au jaloux ; mais que si elles allaient ailleurs, j'irais au contraire les avertir du danger dont elles étaient menacées. Je retournai auprès de mes camarades, je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi ; puis je me couchai derrière eux, ayant sous les yeux les échantillons de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre de femmes arriva par couples, et enfin deux qui portaient réellement sur elles les étoffes dont j'avais les échantillons. Les deux femmes firent mine d'entrer dans l'église ; mais elles s'arrêtèrent sous le portail, regardèrent autour d'elles pour voir si on les suivait, et puis elles traversèrent la rue aussi vite qu'elles purent, et entrèrent dans la maison vis-à-vis. Je les atteignis comme elles étaient encore sur l'escalier ; je leur montrai les échantillons, et leur fis part de mes instructions. Puis je leur dis : " Mesdames, entrez réellement dans l'église ; j'irai chercher l'amant prétendu, qui, sans doute, est l'époux de l'une de vous deux. Lorsqu'il vous aura vues, probablement il s'en ira ; alors vous pourrez vous-mêmes aller où bon vous semblera. " Les deux dames goûtèrent ce conseil ; j'allai dans la boutique des *bévandes*, et je dis à mon homme que les deux dames étaient réellement entrées dans l'église. Nous y allâmes ensemble. Je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paraissait douter encore ; mais une des deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de négligence. Aussitôt une satisfaction conjugale se peignit dans les traits du jaloux ; bientôt il se mêla dans la foule, et sortit de l'église. Je le

joignis dans la rue ; il me remercia, et me donna encore une pièce d'or. J'eus quelque conscience de l'accepter ; mais je craignis de me trahir. — Je le suivis des yeux ; puis j'allai chercher les deux dames, et je les reconduisis jusqu'à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une pièce d'or. “ Non, Madame (lui dis-je), j'ai trahi votre amant prétendu, parce qu'en lui j'ai bien reconnu le mari, et ma conscience m'y obligeait ; mais je l'ai trop délicate pour me faire payer des deux côtés. ”

Je revins au portail de Saint-Roch, et j'y montrai les deux pièces d'or. Mes camarades en furent éblouis. Souvent ils s'étaient chargés de commissions pareilles ; mais on ne les avait jamais aussi généreusement payés. J'allai porter cet or à la caisse commune. Mes camarades me suivirent pour voir l'étonnement de la marchande, qui, réellement, fut émerveillée à la vue de cet or. Elle déclara que, non-seulement, elle nous donnerait des châtaignes tant que nous voudrions, mais qu'elle se fournirait de petites saucisses, et de tout ce qu'il fallait pour les griller. L'espoir d'une chair aussi délicieuse, répandit la joie dans notre troupe ; mais je n'y pris point de part, et je me proposai de chercher une meilleure cuisine. Cependant nous nous fournîmes de châtaignes ; nous retournâmes au portail de Saint-Roch. On soupa ; chacun s'enveloppa dans son manteau, et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain, l'une des dames de la veille vint m'aborder, et me remit un billet, me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai, et je remis le billet à son valet de chambre. Bientôt après je fus moi-même introduit.

L'extérieur du chevalier de Tolède me prévint fort en sa faveur ; et je compris aisément que les dames ne devaient pas le voir avec indifférence. C'était un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avait pas besoin de rire pour que la gaieté se peignît dans tous ses traits ; elle y était comme empreinte. Avec cela, je ne sais quelle grâce accompagnait tous ses mouvemens. Seulement on démêlait, dans ses manières, quelque chose de libertin et de léger, qui eût pu lui faire du tort auprès des femmes, si chacune d'elles ne se croyait faite pour fixer les plus volages.

“ Mon ami (me dit le chevalier), je connais déjà ton intelligence et ta délicatesse : veux-tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible (lui répondis-je) ; je suis né gentilhomme, et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant, parce que c'est un état qui ne déroge point.

— Bravo (répondit le chevalier) ! Voilà des sentimens dignes d'un Castillan. Mais, mon ami, que puis-je donc faire pour ton service ?

— Monsieur le chevalier (lui dis-je), j'aime ma profession, parce qu'elle est honorable, et parce qu'elle me fait vivre ; mais on y fait bien mauvaise chair : vous m'obligeriez donc en me permettant de venir manger avec vos gens, et de partager votre dessert.

— Très-volontiers (dit le chevalier) ; les jours où j'attends des femmes, je renvoie, d'ordinaire, mes gens ; et, si ta noblesse le permettait, j'aimerais assez que tu vinses me servir dans ces occasions-là.

— Monsieur (lui répondis-je), lorsque vous serez avec votre maîtresse, j'aurai l'honneur de venir vous servir ; car le plaisir que je trouverai à vous être utile, ennoblira cette action à mes propres yeux. ” Ensuite, je pris congé du chevalier, et j'allai dans la rue de Tolède. Je demandai la maison du seigneur Avadoro. Personne ne sut me répondre ; ensuite je demandai don Phelippe Tintero. — On me montra un balcon, où je vis un homme d'un extérieur très-grave, qui fumait une cigare, et semblait compter les tuiles du palais d'Albe. Il me parut extraordinaire que la nature eût donné tant de gravité au père, et si peu au fils. Il me semblait qu'elle eût mieux fait d'en donner un peu à chacun. Mais ensuite je fis réflexion qu'il fallait, comme on dit, louer Dieu de toute chose. Je retournai près de mes camarades. Nous allâmes essayer les saucisses de la marchande, et j'y pris tant de goût, que j'oubliai la dessert du chevalier.

Sur le soir, je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y restèrent assez long-temps. J'y allai pour voir si l'on aurait besoin de moi. Mais les dames en sortaient. Je fis, à la plus jolie, un compliment un peu équivoque dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue.

L'instant d'après, je fus abordé par un jeune homme d'un extérieur imposant, que relevait encore la croix de Malte, brodée sur son manteau ; le reste de son habillement annonçait un voyageur. Il me demanda où logeait le chevalier de Tolède. J'offris de le conduire. Nous ne trouvâmes personne dans l'antichambre ; j'ouvris la porte, et j'entraï avec lui. La surprise du chevalier de Tolède fut extrême.

“ Que vois-je (s’écria-t-il) ! Toi, mon cher Aguilar ? — A Madrid ? que je suis heureux ! — Que fait-on à Malte ? Que fait le grand-prieur, le grand-bailli, le maître des novices ? Que je t’embrasse donc. ” Le chevalier d’Aguilar répondait à toutes ces amitiés avec la même tendresse ; mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que les deux amis seraient bien aises de souper ensemble. Je trouvai dans l’antichambre de quoi couvrir la table, et j’allai chercher le souper. Lorsqu’il fut servi, le chevalier de Tolède m’ordonna de demander à son sommelier, des bouteilles de vin de France, mousseux. Je les apportai, et j’en fis sauter les bouchons.

Pendant ce temps là, les deux amis s’étaient dit bien des choses, rappelé bien des souvenirs. Tolède, en cet instant, prenait la parole, et dit : “ Je ne conçois pas, mon ami, comment, étant de caractères si opposés, nous pouvons nous aimer autant. Tu possèdes toutes les vertus ; eh bien, je t’aime comme si tu étais le plus mauvais sujet du monde : cela est si vrai, que je n’ai fait encore aucune liaison à Madrid, et tu es toujours mon seul ami. — Mais, à dire le vrai, je ne suis pas tout à fait aussi constant en amour.

— As-tu (dit Aguilar) toujours les mêmes principes à l’égard des femmes ?

— Les mêmes principes ? Non, pas tout à fait. Autrefois je faisais succéder mes maîtresses, les unes aux autres, aussi rapidement que je le pouvais ; mais j’ai trouvé que, de cette manière, on perdait beaucoup de temps. A présent, je commence une nouvelle liaison avant que l’autre soit finie, et j’en ai déjà une troisième en vue.

— Ainsi, tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non ; je crains plutôt que ce ne soit lui qui me quitte.

— Notre ordre est militaire ; mais il est aussi religieux : nous faisons des vœux comme les moines et les prêtres.

— Sans doute ; et comme les femmes, quand elles promettent d’être fidèles à leurs maris.

— Peut-être en seront-elles punies dans un autre monde.

— Mon ami, j’ai toute la foi qu’un chrétien doit avoir ; mais il y a nécessairement, dans tout cela, quelque mal entendu. Comment diable veux-tu que la femme de l’Oydor Uscarifz, qui vient de passer une heure chez moi, aille, pour cela, brûler pendant une éternité.

— La religion nous enseigne qu’il est des lieux d’expiation.

— Tu veux parler du purgatoire ? oh ! pour celui-là, j’y ai passé : c’est le temps que j’aimais cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante ; aussi j’ai renoncé aux femmes de théâtre. Mais, mon ami, tu ne manges ni ne bois... J’ai vidé ma bouteille et ton verre est toujours plein. A quoi penses-tu ? Mais à quoi penses-tu donc ?

— Je pensais que j’avais vu le soleil aujourd’hui.

— Ah ! pour cela, je le crois ; car moi, qui te parle, je l’ai vu tout de même.

— Je pensais aussi que je voudrais bien le voir demain.

— Mais tu le verras, à moins qu’il n’y ait du brouillard.

— Cela n’est pas bien sûr, car je pourrais mourir cette nuit.

— Il faut convenir que tu nous apportes de Malte des propos de table tout à fait réjouissants.

— Hélas ! on est sûr de mourir, mais l’heure en est incertaine.

— Ecoute donc, de qui tiens-tu toutes ces agréables nouveautés ? Ce doit être quelque mortel d’un commerce très-amusant ? L’invite-t-on souvent à souper ?

— Point du tout ; c’est mon confesseur qui m’a dit cela ce matin.

— Et quoi, tu arrives à Madrid, et tu te confesses le même jour ! Mais tu es donc venu pour te battre ?

— C’est cela même.

— A la bonne heure ; aussi bien y a-t-il long-temps que je n’ai féraillé ; je serai ton second.

— Voilà précisément ce qui ne peut être ; tu es le seul homme au monde que je ne puisse pas prendre pour second.

— Juste ciel ! tu as recommencé ta maudite querelle avec mon frère ?

— C’est cela même ; le duc de Lerme n’a point voulu consentir aux réparations que j’exigeais.

Nous nous battons cette nuit aux flambeaux, sur les bords du Mançanarez, au-dessous du grand pont.

— Bon Dieu, faudra-t-il, ce soir, perdre un frère ou un ami !

— Peut-être l'un et l'autre. Nous aurons un combat à outrance ; au lieu d'épées, de courtes dagues et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles. ”

Tolède dont l'âme sensible céda à toutes les impressions, passa dans un instant de la gaieté la plus vive au plus extrême désespoir. “ J'ai prévu ta douleur (lui dit Aguilar), et je ne voulais point te voir, mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi, et m'ordonne de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! mon ami, laisse là ma conversion !

— Je ne suis qu'un soldat ; je ne sais point prêcher, mais j'obéis à la voix du ciel. ”

En ce moment, nous entendîmes sonner onze heures. Aguilar embrassa son ami, et puis il lui dit : “ Tolède, écoute-moi ; un secret pressentiment m'avertit que je périrai, mais je veux que ma mort soit utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif. S'il est possible aux morts de se faire entendre des vivans, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde. Mais sois bien attentif à minuit, c'est l'heure des apparitions. ” Ensuite Aguilar embrassa son ami et partit. Tolède se jeta sur son lit et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, laissant cependant la porte ouverte, pour voir ce qui arriverait à minuit.

Tolède se levait, regardait à sa montre et puis il retournait à son lit et pleurait. La nuit était orageuse ; la lueur de quelques éclairs lointains brillait à travers les ais de nos volets. L'orage se rapprocha et ses terreurs ajoutèrent à la tristesse de notre situation. — Minuit sonna, et nous entendîmes frapper trois coups contre notre volet.

Tolède ouvrit le volet, et dit : “ Es-tu mort ?

— Je suis mort, répondit une voix sépulcrale.

— Y a-t-il un purgatoire, s'écria Tolède ?

— Il y a un purgatoire, et j'y suis déjà, répondit la même voix. ” Et puis nous entendîmes comme un gémissement douloureux.

Tolède tomba prosterné, le front dans la poussière. Ensuite il se leva, prit son manteau et sortit. Je le suivis. Nous enfilâmes le chemin du Mançanarez ; mais nous n'étions pas encore au grand pont, que nous vîmes une troupe de gens dont quelques-uns portaient des flambeaux. Tolède reconnut son frère. “ Ne vas pas plus loin (lui dit le duc de Lerme), tu rencontrerais le corps de ton ami... ” Tolède s'évanouit. Je le vis entouré des siens et je repris le chemin du portail. Lorsque j'y fus, je me mis à réfléchir sur ce que nous avions entendu. Le père Sanudo m'avait toujours dit qu'il y avait un purgatoire, je ne fus donc point surpris de me l'entendre dire encore ; toute cette scène ne me fit pas une grande impression, et je dormis aussi bien que de coutume sous le portail de Saint-Roch.

Le lendemain, le premier homme qui entra dans l'église fut le chevalier de Tolède, mais si pâle et si défait, qu'on avait de la peine à le reconnaître. Il fit sa prière et demanda un confesseur.

Le chevalier avait apparemment laissé beaucoup de péchés s'accumuler sur sa conscience, car il resta long-temps au confessionnal. Il le quitta baigné de larmes et donnant des marques de la plus parfaite contrition. Il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il était très-grand matin, les rues étaient encore désertes. Le chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrâmes, et nous sortîmes de la ville. Je lui représentai que ses gens concevraient de l'inquiétude d'une trop longue absence. “ Non, me répondit-il, ils sont prévenus et ne m'attendent pas.

— Monsieur le chevalier, lui dis-je alors, permettez-moi de vous faire une observation : la voix que nous avons entendue hier nous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvée dans votre catéchisme ; vous vous êtes confessé, et sans doute on ne vous a point refusé l'absolution ; mettez quelque réforme dans votre conduite, mais ne vous affectez pas comme vous le faites.

— Ah ! mon ami, me dit le chevalier, quand une fois l'on a entendu la voix des morts, on n'a pas long-temps à rester parmi les vivans. ” Je compris alors que mon jeune patron croyait bientôt mourir, et qu'il s'était affecté de cette idée ; j'en eus pitié, et je pris la résolution de ne le point quitter.

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté, qui traversait une contrée assez sauvage et nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un

moine parut. Le chevalier se fit connaître et demanda la permission de faire une retraite de quelques semaines.

On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin ; et l'on nous fit entendre par signes qu'une cloche annoncerait l'heure du réfectoire. Notre cellule était fournie de livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi, je trouvai un Camaldule qui pêchait à la ligne ; je me joignis à lui, et ce fut mon seul amusement.

Le silence, qui fait partie de la règle des Camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour ; mais, dès le troisième, il m'était devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier, sa mélancolie augmentait tous les jours.

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail Saint-Roch. Il nous avait vu monter sur nos mules de louage, puis, ayant rencontré le même muletier, il avait su de lui le lieu de notre retraite. Il m'apprit que le chagrin de m'avoir perdu avait en partie dispersé la petite troupe ; et que lui s'était mis au service d'un négociant de Cadix, malade à Madrid. Ce jeune homme ayant eu par accident les bras et les jambes cassés, avait besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvais plus me supporter chez les Camaldules, et je le priai de prendre ma place auprès du chevalier, seulement pour quelques jours.

Il me répondit qu'il le ferait volontiers, mais qu'il craignait de manquer au négociant de Cadix qui l'avait pris à son service. On l'avait engagé sous le portail de Saint-Roch, et s'il manquait à ses engagements, il pourrait faire du tort aux garçons qui s'y rassemblaient.

Je lui répliquai que je pouvais prendre sa place auprès du jeune malade. J'avais su prendre de l'autorité sur mes petits compagnons, et celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le chevalier, et le présentai comme devant me remplacer pendant quelques jours. Le chevalier, qui ne parlait point, me fit comprendre par signes, qu'il consentait à l'échange.

J'allai donc à Madrid, et je me rendis aussitôt à l'auberge que m'avait indiqué[e] mon camarade, mais je trouvai qu'on avait transféré le malade chez un médecin dans la rue d'Alcantara. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étais venu à la place de mon petit camarade Chiquito ; que je m'appelais Avarito ; enfin, que je rendrais les mêmes services, et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seraient acceptés, mais qu'il fallait tout de suite que j'allasse dormir, parce que j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, et le soir je me présentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade, que je trouvai dans une situation fort gênante, ayant tous les membres assujettis à cause des fractures ; il ne pouvait faire usage que de sa main gauche, et ressentait de grandes douleurs dans les autres membres, qu'il avait eu brisés. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances, en l'occupant et le distrayant. Je fis si bien, qu'il consentit à me raconter son histoire ; ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE DE LOPE-SOAREZ.

Je suis le fils unique de Gaspard-Soarez, le plus riche négociant de Cadix. Mon père, dont l'humeur est naturellement austère et rigide, exigeait que je ne fusse occupé que des affaires du comptoir, et ne permettait point que je prisse part aux amusemens auxquels se livrent les fils des premières maisons de Cadix. Désirant lui complaire en tout, je fréquentais peu le spectacle, et le dimanche je n'étais pas de ces brillantes parties de plaisir, qui plaisent tant dans les villes de commerce, et en rendent le séjour agréable.

Cependant, comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans la lecture de ces livres amusans, mais dangereux, connus sous le nom de romans. Le goût que j'y pris me donna beaucoup de disposition à la tendresse. Mais comme je sortais peu, et qu'il ne venait pas de femmes chez nous, je n'avais pas d'occasion de disposer de mon cœur. Mon père se trouva avoir des affaires en cour, et crut que ce serait une bonne occasion de me faire voir Madrid. Il m'annonça ses intentions ; je fus loin de m'y opposer. J'étais charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir, et de la

poussière des magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs de mon voyage, mon père me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours :

“ Vous allez dans un pays où les négocians ne jouent point, comme à Cadix, le premier rôle ; et ils ont besoin d'une conduite très-grave et très-décente, pour n'y point voir ravalier un état qui les honore, puisqu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie, ainsi qu'à la force réelle du monarque.

Voici donc trois préceptes que vous observerez fidèlement, sous peine d'encourir mon indignation.

Premièrement, je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles ; ils croient nous honorer, lorsqu'ils nous adressent la parole, et nous disent quelques mots. Il ne faut point les laisser dans cette erreur, puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire.

Secondement, je vous ordonne de vous faire appeler Soarez tout court, et non pas don Lope-Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant ; elle consiste toute entière dans l'étendue de ses relations, et la sagesse de ses entreprises.

Troisièmement, je vous défends de jamais tirer l'épée. L'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une. Mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements. Aussi, n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon d'escrime.

Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encoureriez par-là même mon indignation. Mais il en est un quatrième, dans lequel vous devez aussi m'obéir, sous peine d'encourir, non-seulement mon indignation, mais encore ma malédiction, celle de mon père, et celle de mon grand-père, qui est votre bisaïeul, et le premier auteur de notre fortune. Ce point est de n'avoir jamais de communication directe, ni indirecte, avec la maison des frères Moro, banquiers de la cour.

Les frères Moro jouissent, à juste titre, de la réputation des plus honnêtes gens du monde, et cette défense de ma part a droit de vous surprendre. Mais votre surprise cessera, lorsque vous saurez les griefs que notre maison a contre eux ; c'est pourquoi je veux, en peu de mots, vous faire notre histoire.

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soarez, qui, après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit ensuite une part considérable dans l'*apalte* des mines du Potosi, et fonda une maison de commerce à Cadix. En conséquence de quoi, il rechercha l'amitié des principaux négocians d'Espagne. Les Moro jouaient dès-lors un grand rôle. Mon aïeul les informa de l'intention où il était de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement, et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers, en tirant sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut pas son indignation, lorsque sa traite lui fut renvoyée avec un protêt. Par la poste suivante, il reçut, il est vrai, une lettre remplie d'excuses. Rodrigue Moro lui mandait s'être trouvé à Saint-Ildephonse auprès du ministre, et que la lettre d'avis ayant été retardée, son premier commis n'avait pas cru devoir s'écarter de la règle du comptoir. Que cependant, il n'y avait pas de réparations auxquelles il ne se prêtât. Mais l'offense était faite, Inigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux.

Ruyz Soarez, mon père, obéit long-temps au sien ; mais de grandes banqueroutes, qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forcèrent, pour ainsi dire, d'avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'*apalte* des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude de les employer à nos paiemens, qui, par-là, n'éprouvaient point les variations du change. A cet effet, nous avions des caisses en bois de cèdre, qui contenaient chacune cent livres d'argent, soit deux mille sept cent cinquante-sept piastres fortes et six réaux. Vous avez encore pu voir quelques-unes de ces caisses au magasin ; elles étaient garnies en fer, et munies de cachets de plomb à la marque de notre maison : chaque caisse avait son numéro. Elles allaien[t] aux Indes, revenaient en Europe, retournaient en Amérique, sans que personne songeât à les ouvrir, et chacun les recevait en paiement avec le plus grand plaisir. Elles sont fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant à faire un paiement à la maison Moro, y porta quatre de ces caisses, et le chef du comptoir, non-seulement les fit ouvrir, mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de [ce] procédé injurieux parvint à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. A la vérité, par la poste suivante, il reçut une

lettre d'Antoine Moro, fils de Rodrigue. La lettre était remplie d'excuses ; Rodrigue alléguait qu'il avait été mandé à Valladolid, où se tenait la cour, qu'à son retour il avait désapprouvé la conduite de son premier commis, qui, étant étranger, ne connaissait pas les usages de l'Espagne. Mon père ne se contenta point de ces excuses ; il rompit tout commerce avec les Moro ; et en mourant, il me recommanda de n'avoir jamais de relation avec eux.

Long-temps j'obéis à cet ordre, et je m'en trouvai bien. Enfin, des circonstances particulières me réunirent avec les Moro ; j'oubliai, ou plutôt je n'eus pas toujours assez présentes les dernières leçons de mon père, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligèrent d'aller à Madrid ; j'y fis connaissance avec un certain Livardez, négociant retiré, et vivant de ses capitaux, qui étaient considérables. Cet homme avait dans le caractère quelque chose qui convenait au mien. Notre liaison était déjà très-avancée, lorsque j'appris que Livardez était oncle de Sanche-Moro, alors chef de cette maison.

J'aurais dû rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis point ; tout au contraire, ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que, sachant avec quelle intelligence je faisais le commerce des Philippines, il voulait y mettre un million, à titre de commandite. Je lui représentai qu'étant oncle des Moro, il devait plutôt leur confier ses fonds. *Non, me répondit-il, je n'aime point avoir des affaires d'intérêt avec mes proches.* Enfin, il sut me persuader, et il eut d'autant moins de peine, que, véritablement, je n'entrais, par là, dans aucune relation avec les frères Moro. De retour à Cadix, j'ajoutai un navire aux deux autres, que j'envoyais tous les ans aux Philippines, et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante, le pauvre Livardez mourut ; et Sanche-Moro m'écrivit que son oncle ayant placé un million chez moi, il me pria de le lui renvoyer. Peut-être aurai[s]-je dû l'informer de nos conditions et de la commandite ; mais je ne voulais avoir aucune relation avec cette maison maudite, et je renvoyai simplement le million. Mes vaisseaux revinrent au bout de deux ans, et mon capital avait triplé. Il revenait donc encore deux millions au défunt Livardez. Il fallut bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avais deux millions à leur remettre. Ils me répondirent que le capital avait été encaissé deux ans auparavant, et que c'était une affaire dont ils ne voulaient plus entendre parler. Vous jugez bien, mon fils, que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant ; car c'était absolument vouloir me faire présent de deux millions. J'en parlai à quelques négocians de Cadix. Ils me dirent que les Moro avaient raison, et qu'on ne pouvait avoir part aux profits d'un capital encaissé. Moi, je m'offrais à prouver que le capital de Livardez était réellement sur les vaisseaux, et que s'ils eussent péri, j'avais droit à me faire rendre le million. Mais je vis bien que le nom Moro en imposait ; et que si j'avais demandé une junte de négocians, leur *pareré* m'eût été défavorable.

Je consultai un avocat. Il me dit que les Moro ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui était mort, et moi l'ayant employé selon l'intention dudit oncle, ledit capital était encore réellement chez moi, et que le million encaissé par les Moro était un million tout différent, qui ne pouvait avoir aucun rapport avec celui de Livardez. Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis. Je plaidai pendant six ans ; il m'en coûta six cent mille piastres. Malgré tout cela, je perdis mon procès, et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que le mérite n'en retombât en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant, quand je fais mon bilan général, je mets dans mon actif deux millions de moins. Vous voyez donc, mon fils, que j'ai des motifs suffisans pour vous défendre toute relation avec les Moro. ”

FIN DU SECOND VOLUME.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE D'AVADORO.

Suite de l'histoire de Lope-Soarez.

Je me promis bien de suivre exactement les préceptes de mon père ; puis j'allai chez les libraires de Cadix me fournir de romans, dont pendant mon voyage je me promettais un plaisir infini. Je m'embarquai sur un pinque, et quittai notre île aride, poussiéreuse et brûlée. J'abordai aux rivages fleuris du Guadalquivir, et je vins à Séville. Je ne restai dans cette ville que le temps nécessaire pour trouver des muletiers. Il s'en présenta un qui, au lieu d'une chaise ordinaire, avait un carrosse assez commode ; je lui donnai la préférence, et après avoir rempli ma voiture des romans que j'avais achetés à Cadix, je partis pour Madrid.

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordoue, les îles pittoresques de la Sierra-Morena, les mœurs pastorales des Manschegnes, tout ce que je voyais, ajoutait à l'effet de mes lectures favorites. J'attendrissais mon âme, je la nourrissais de sentiments exaltés et délicats ; enfin, je puis dire qu'en arrivant à Madrid j'étais éperdument amoureux, sans l'être d'aucun objet déterminé.

En arrivant à la capitale, je descendis à la Croix de Malte. Il était midi, et l'on ne tarda pas à dresser mon couvert. Je me mis à ranger mes effets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce temps-là, j'entendis quelque bruit à ma serrure ; j'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avais éprouvée me fit juger que j'avais heurté quelqu'un. En effet, je vis derrière ma porte un homme assez bien mis, s'essuyant le nez, qui était écorché. “ Seigneur don Lope, me dit l'inconnu, j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspar Soarez, et je venais vous rendre mes devoirs.

— Monsieur, si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait, en ouvrant la porte, quelque bosse au front ; mais comme vous avez le nez écorché, je pense que vous aviez peut-être l'œil au trou de la serrure.

— Bravo ! votre pénétration est admirable. Il est vrai que, désirant faire connaissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée de vos manières ; et j'ai été charmé de l'air noble avec lequel vous vous promeniez dans la chambre et rangiez vos petits effets. ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu entra chez moi sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours, il me dit : “ Seigneur don Lope, vous voyez en moi l'illustre rejeton des Busqueros de Castille-Vieille, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres Busqueros, originaires de Léon. Quant à moi, je suis connu sous le nom de don Roque Busqueros, mais, désormais, je ne veux plus être distingué que par mon dévouement à votre seigneurie. ”

Je me rappelai alors les ordres de mon père, et je dis à cet original : “ Seigneur don Roque, je crois devoir vous informer d'une circonstance de famille : lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soarez, mon père, il m'a recommandé de ne jamais souffrir qu'on me donnât le titre de don. Il m'a aussi défendu de jamais fréquenter aucun noble, par où votre seigneurie peut voir qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses intentions obligeantes. ”

Ici Busqueros prit un air fort sérieux, et me dit : “ Seigneur don Lope, et non pas Lope Soarez, le discours de votre seigneurie me met dans un grand embarras, car mon père, en mourant dans mes bras, m'a ordonné de toujours donner le don aux illustres négocians, et de rechercher leur société, par où votre seigneurie peut juger qu'elle ne peut obéir à son père sans que je ne contrevienne aux dernières volontés du mien, et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant j'en dois faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. ” Le raisonnement de Busqueros me confondit ; d'ailleurs, il avait pris un air fort sérieux, et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée, je devais faire mon

possible pour éviter les querelles.

Cependant don Roque avait trouvé sur ma table quelques pièces de huit (ainsi nommées parce qu'elles valent huit ducats de Hollande). “ Seigneur don Lope, me dit-il, je fais collection de ces pièces, et précisément il m'en manque au millésime de celles-ci. Vous savez ce que c'est que la manie des collections, et je crois vous faire plaisir en vous offrant une occasion de m'obliger ; ou plutôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pièces-là depuis l'an mille sept cent sept, où l'on commença à en frapper, et il fallait précisément que ces deux-là me manquassent. ” J'offris les deux pièces d'or à don Roque, et je crus qu'il s'en irait ensuite ; mais ce n'était pas là son intention. Il reprit tout d'un coup son air sérieux, et me dit : “ Seigneur don Lope, je crois qu'il serait tout à fait inconvenant que nous mangeassions tous les deux dans la même assiette, ou que nous fussions réduits à nous passer alternativement la cuillère ou la fourchette. Je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuite on servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive étaient assez amusants. Sans le chagrin de désobéir à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla dès qu'il eut dîné. Pour moi, je laissai passer la grande chaleur du jour, et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade ; mais j'étais impatient de voir le Buen-Retiro. Ce jardin solitaire est fameux dans nos romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y formerais une tendre liaison.

La vue du Buen-Retiro me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serais long-temps abandonné à mon admiration, mais j'en fus tiré par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai dans l'herbe. Je ramassai cet objet, et je vis que c'était un portrait attaché à une chaîne d'or. Le portrait était celui d'un très-beau jeune homme. De l'autre côté du médaillon, était une natte de cheveux traversée par une bande d'or, avec ces mots : *Tout à toi, ma chère Inez*. Je mis le joyau dans ma poche, et je poursuivis ma promenade.

Revenu au même endroit, j'aperçus deux femmes ; l'une d'elles, très-jeune et très-belle, cherchait à terre avec un air inquiet quelque objet perdu. Je n'eus pas de peine à deviner que c'était le portrait. Je l'abordai, et lui dis : “ Madame, je crois avoir trouvé ce que vous cherchez ; mais la prudence ne me permet pas de m'en dessaisir jusqu'à ce que vous daigniez en faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur, me répondit la belle inconnue, je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne dont voici le reste.

— N'y aurait-il pas, lui dis-je, quelque inscription à ce portrait ?

— Il y en a une (dit l'inconnue en rougissant) ; elle vous aura appris que je m'appelle Inez, et que l'original de ce portrait est tout à moi. Eh bien ! qu'est-ce qui vous empêche encore de me le rendre ?

— Madame, vous ne m'apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur, j'ai cru devoir satisfaire vos scrupules, et non pas contenter votre curiosité ; et vous n'avez réellement pas le droit de me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité eût avec plus de justice, été appelée de l'intérêt. Quant à mon droit, voici ce que je vous prie d'observer ; ceux qui trouvent un effet perdu, ont droit à une récompense honnête. Ce que je vous demande, est de me dire ce qui me rendra peut-être le plus malheureux des hommes. ”

La belle inconnue prit un air sérieux, et me dit : “ Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue : ce n'est pas toujours un sûr moyen d'en avoir une seconde. Mais je veux bien vous satisfaire sur ce point ; l'original de ce portrait est... ”

Dans cet instant, Busqueros sortit inopinément d'une allée voisine, et nous abordant d'un air cavalier : “ Je vous fais mon compliment, Madame, dit-il, vous avez fait connaissance avec le fils du plus riche négociant de Cadix. ”

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l'inconnue. “ Je ne croyais pas être faite pour qu'on m'adressât la parole sans me connaître. ” Ensuite se tournant de mon côté, elle me dit : “ Monsieur, veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé. ” Après cela, elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux. Busqueros avait aussi disparu, ou plutôt il était déjà au bout de l'allée, n'ayant pas jugé à propos d'attendre les reproches que je pouvais lui faire.

Le lendemain, comme c'était dimanche, je pensai qu'à force de courir les églises, je pourrais rencontrer la belle Inez. Je fus dans trois églises fort inutilement ; mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie elle sortit de l'église, passa à côté de moi, et s'approchant à dessein, elle me dit à demi-voix : " Le portrait était celui de mon frère. " Elle avait déjà passé, que j'étais cloué à ma place, enchanté du peu de mots, que j'avais entendus. En effet, le soin qu'elle prenait de me tranquilliser, semblait prouver un intérêt naissant.

De retour à mon auberge, je me fis porter à dîner ; j'espérais ne point voir mon Busqueros, mais il parut avec la soupe, et me dit : " Seigneur don Lope, j'ai refusé vingt invitations, mais je vous l'ai déclaré, je suis entièrement dévoué au service de votre seigneurie. " J'avais fort envie de faire au seigneur don Roque quelque compliment désobligeant ; mais, je me rappelai que mon père m'avait défendu de tirer l'épée, je devais donc éviter les querelles.

Le Busqueros se fit donner un couvert, prit place, et puis s'adressant à moi d'un air très-satisfait, et content de lui-même, il me dit : " Convenez, seigneur don Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service ; sans en rien faire paraître, j'ai averti la dame que vous étiez le fils d'un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux ; mais c'était pour vous persuader qu'elle était insensible à l'attrait des richesses. Ne le croyez point, seigneur don Lope, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit, une belle figure ; mais quand on vous aimera, l'or y entrera pour quelque chose. Pour moi, par exemple, cela n'est point à craindre ; quand on m'aime, c'est moi qu'on aime, et je n'ai jamais inspiré de passion basée sur l'intérêt. " Busqueros tint je ne sais combien de propos pareils, et quand il eut diné, il s'en alla.

Le soir je me rendis au Buen-Retiro, quoiqu'avec un secret pressentiment que je n'y verrais pas la belle Inez. En effet, elle n'y vint pas ; mais Busqueros vint, et ne me quitta point de la soirée. — Mon importun vint encore dîner le lendemain ; en s'en allant, il m'annonça qu'il viendrait me rejoindre au Buen-Retiro. Je lui dis que je n'irais pas à la promenade, mais j'étais bien persuadé qu'il ne me croirait pas sur parole. Le soir étant venu, j'allai me cacher dans une boutique sur le chemin du Buen-Retiro. Je n'y fus pas long-temps, sans voir passer Busqueros. Il alla au Buen-Retiro, et ne m'y trouvant pas, il revint sur ses pas, pour me chercher au Prado.

Alors, je me mis en route pour le Buen-Retiro ; j'y fis quelques tours, et je vis entrer la belle Inez. Je l'abordai avec un air de respect, qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais si je devais la remercier de ce qu'elle m'avait dit à l'église. Elle-même me tira d'embarras, en me disant d'un air riant : " Vous prétendez qu'on a droit à une récompense honnête lorsqu'on trouve un effet perdu, et pour avoir trouvé ce portrait vous avez voulu connaître mes relations avec l'original. Vous les connaissez maintenant, ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartienne ; car alors, vous aurez droit, sans doute, à de nouvelles récompenses. Cependant, il ne convient pas qu'on nous voye souvent ensemble. Adieu, je ne vous défends pas de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire. " Inez me fit ensuite un salut gracieux, auquel je répondis par une profonde révérence. Puis, je portai mes pas dans une allée parallèle, non sans laisser errer mes regards dans celle que je venais de quitter. Inez fit encore quelques tours, et montant en voiture, elle me jeta un dernier regard où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin, toujours occupé du même sentiment, et réfléchissant sur ses progrès, il me parut que le moment n'était peut-être pas éloigné, où la belle Inez, me donnerait le droit de lui écrire. Je n'avais jamais écrit de lettre d'amour. Je crus convenable de m'y exercer, pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue :

*Lope Soarez, à Inez****

" Ma main tremblante, d'accord avec un sentiment timide, se refuse à tracer ces caractères ; en effet que pourraient-ils exprimer ? Quel mortel pourrait écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre.

Je voudrais rassembler ma pensée sur ce papier. Elle m'échappe, elle s'égare dans les bosquets du Buen-Retiro ; elle s'arrête sur le sable où vos pas sont imprimés ; elle ne peut s'en détacher.

Ce jardin de nos rois, est-il réellement aussi beau qu'il me le paraît ? Non, sans doute, le charme est dans mes yeux ; ces lieux seraient-ils abandonnés, si d'autres y voyaient les beautés que j'y

découvre.

Dans ce jardin, le gazon a plus de fraîcheur, le jasmin s'épuise exhalant ses parfums, et le bocage où vous avez passé, jaloux de son ombre amoureuse, s'oppose avec plus de force aux rayons brûlans du jour. Vous n'avez fait qu'y passer, que ferez-vous donc dans ce cœur, où vous êtes à demeure. ”

Ayant achevé cette épître, je la relus, et je vis qu'elle était remplie d'extravagances ; aussi n'avais-je point envie de la remettre ni de l'envoyer. Cependant, comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai, et j'écrivis dessus : *A la belle Inez*. Puis je jetai la lettre dans un tiroir. Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, et passant devant l'auberge du Lion blanc, je pensai qu'il serait agréable d'y dîner, et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dînai en effet, puis je revins à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avais mis la lettre amoureuse, et je ne la trouvai point. J'en demandai des nouvelles à mes gens, ils me répondirent que personne n'était venu, à l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eût prise, et je fus fort inquiet de ce qu'il en ferait.

Le soir, je n'allai pas droit au Buen-Retiro ; je me mis en embuscade dans la boutique où j'avais été la veille. Bientôt je vis paraître le carrosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenait à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arrêta la voiture, et il eut l'avantage de remettre la lettre en mains propres. — Ensuite le carrosse continua sa route du côté du Buen-Retiro, et Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savais trop quelle serait la fin de cette scène, et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise, avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'approcher, me dit de m'asseoir, et me parla en ces termes : “ Il est nécessaire, Monsieur, que j'aie une explication avec vous. D'abord, je vous prie de me dire pourquoi vous avez écrit toutes ces folies ; et puis, pourquoi vous en avez chargé cet homme, dont la hardiesse m'a beaucoup déplu, comme vous l'avez pu voir ?

— Madame, lui répondis-je, il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre ; mais mon intention n'était pas qu'elle vous fût remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, et puis je l'ai jetée dans un tiroir, dont elle a été tirée par ce détestable Busqueros, qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid. ”

Inez se prit à rire, et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit : “ Votre nom est donc Lope-Soarez. Etes-vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadix ? ” Je répondis que j'étais son fils unique. — Inez, ensuite, parla de choses indifférentes, et reprit le chemin de son carrosse. Avant d'y monter, elle me dit : “ Il ne convient pas que je garde ces folies ; je vous les rends : mais ne les perdez pas, peut-être vous les redemanderai-je un jour. ” En me rendant la lettre, Inez me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avait serré la main. J'en avais vu des exemples dans les romans ; mais je n'avais pu, par la lecture, me faire une juste idée du plaisir qui en résultait. Je trouvai cette manière d'exprimer le sentiment, tout à fait ravissante, et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

Le lendemain, Busqueros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. “ Eh bien, me dit-il, la lettre est-elle arrivée à son adresse ? Je vois, à votre air, qu'elle a fait un bon effet. ” Je fus obligé de convenir que je lui avais quelques obligations.

Sur le soir, j'allai au Buen-Retiro ; tout en entrant, je vis Inez qui me devançait de quelques cinquante pas. Elle était sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis elle continua d'avancer, et laissa tomber son éventail. Je le rapportai ; elle le reçut d'un air gracieux, et me dit : “ Je vous ai promis une récompense honnête, toutes les fois que vous me rapporteriez un effet perdu. Allons nous mettre sur ce banc, pour y traiter cette grande affaire. ”

Elle me conduisit au même banc où nous avions été la veille, et me dit : “ Eh bien ! quand vous avez rapporté ce portrait, vous avez appris que c'était celui de mon frère ; que voulez vous savoir à présent ?

— Ah ! Madame, lui répondis-je, je veux savoir qui vous êtes, comment vous vous appelez, et de qui vous dépendez.

— Ecoutez, me dit Inez, vous pourriez croire que vos richesses ont pu m'éblouir ; mais vous perdrez cette idée, lorsque vous saurez que je suis fille d'un homme aussi riche que votre père, du banquier Moro, enfin.

— Juste ciel ! m'écriai-je ; l'ai-je bien entendu ! Ah ! Madame ! je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous sans encourir la malédiction de mon père, de mon grand-père, et de mon bisaïeul Inigo-Soarez, qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines du Potosi, et fondé une maison de commerce à Cadix. ”

Dans cet instant, la tête de don Busqueros perça la charmille où notre banc était adossé, se plaçant entre Inez et moi, et nous apostropha en ces termes : “ N'en croyez rien, Madame, c'est là sa ressource ordinaire, quand il veut se débarrasser de quelqu'un. Comme il ne se souciait pas de lier connaissance avec moi, il a allégué que son père lui avait défendu de fréquenter les nobles. A présent, il a peur de fâcher son bisaïeul Inigo-Soarez, qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines du Potosi. Ne vous découragez pas, Mademoiselle : ces petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon ; mais il faudra bien qu'il y passe. ” Inez se leva avec l'air de la plus vive indignation, et reprit le chemin de sa voiture.

Le jeune négociant, couché sur son grabat, et n'ayant que l'usage de sa langue, s'indignait encore en songeant à l'insoutenable importunité de Busqueros. “ Croiriez-vous, dit-il, que ce fâcheux maudit eut encore l'audace de reparaître le lendemain chez moi, au moment où l'on apportait la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier appétit, il me dit : “ Seigneur don Lope, je conçois qu'à votre âge vous n'avez pas envie de vous marier : c'est une sottise que l'on fait toujours assez tôt. Mais d'alléguer, à une fille, le courroux de votre bisaïeul Inigo-Soarez, qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte des mines du Potosi, voilà véritablement une idée fort bizarre. Vous êtes bien heureux que j'aie un peu raccommoqué la chose.

— Seigneur don Roque, lui répondis-je, daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez déjà rendus : c'est de ne point aller ce soir au Buen-Retiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas, et que, si elle y vient, elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur, et gémir à mon aise. ”

Don Roque prit un air fort sérieux, et me dit : “ Seigneur don Lope, le propos que votre seigneurie vient de m'adresser, a quelque chose de très-offensant, et pourrait faire croire que mon dévouement n'aurait pas le bonheur de vous agréer. Je pourrais, à la vérité, sans inconvénient, vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes ; mais la belle Inez pourrait venir ; et, si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences ? Non, non, seigneur don Lope, je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci. ”

Don Roque se retira tout de suite après le dîner. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen-Retiro ; mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Bientôt je vis passer Busqueros ; il allait au Buen-Retiro ; et, ne m'y trouvant pas, il revint sur ses pas, et prit, à ce qu'il me parut, le chemin du Prado. Alors je quittai mon embuscade, et j'allai dans les mêmes lieux où j'avais déjà eu tant de plaisir et de chagrin. Je m'assis sur le banc où j'avais été la veille, et j'y répandis bien des larmes.

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule ; je crus que c'était Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colère, mais je vis Inez qui me souriait avec une grâce divine. Elle prit place à côté de moi, ordonna à sa suivante de s'éloigner un peu, et me tint ce discours : “ Mon cher Soarez, j'étais hier fort irritée contre vous, parce que je ne comprenais pas pourquoi vous me parliez de votre grand-père et de votre bisaïeul. Mais j'ai été aux informations ; j'ai su que depuis un siècle votre maison ne veut point avoir de relations avec la nôtre, et cela sur je ne sais quels griefs, qui, dit-on, sont en eux-mêmes de très-peu de conséquence. Mais s'il y a des difficultés de votre côté, il y en a aussi du mien. Mon père a depuis long-temps disposé de moi : il craint que je ne prenne des idées d'établissement différentes des siennes ; il veut que je sorte rarement, et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. L'absolue nécessité de prendre l'air quelquefois, me vaut la permission de venir ici avec ma duègne. Cette promenade est peu fréquentée, et mon père croit que j'y puis paraître sans danger. Mon futur époux est un seigneur napolitain, appelé le duc de Santa-

Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune et pour réparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce parti, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connais. Mon père est d'un caractère très-entier ; cependant madame d'Avoloz, sa sœur cadette, a beaucoup de pouvoir sur son esprit : cette chère tante a infiniment d'amitié pour moi, et elle est fort contraire au duc napolitain. Je lui ai parlé de vous ; elle désire beaucoup vous connaître. Venez avec moi jusqu'à mon carrosse ; vous trouverez à la porte du jardin un des gens de madame d'Avoloz, qui vous conduira chez elle. ” Le discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joie. Je la suivis jusqu'à sa voiture, puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agrèer à madame d'Avoloz. J'y retournai les jours suivants à la même heure, et toujours j'y trouvai la nièce. — Mon bonheur dura six jours ; le septième, je fus informé de l'arrivée du duc de Santa-Maura. Madame d'Avoloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me remit une lettre ainsi conçue :

Inez Moro, à Lope Soares.

“ L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid : ses gens remplissent notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis dont une fenêtre donne dans la ruelle des Augustins. La fenêtre n'est pas très-haute, et nous pourrons nous entretenir quelques instans. J'ai à vous confier des projets d'une grande importance. Trouvez-vous au Buen-Retiro à l'instant où le soleil se couchera, et sur le banc où nous étions la dernière fois. L'homme qui vous a conduit chez ma tante viendra vous prendre. ”

Lorsque je reçus cette lettre, il était sept heures du soir, et le soleil se couchant à huit, je n'avais pas de temps à perdre ; j'allai donc au Buen-Retiro, où je m'abandonnai à de douces rêveries, mêlées pourtant de quelques remords causés par ma désobéissance aux ordres de mon père. Mais l'amour nous remplit d'espérances flatteuses. Je me livrais à leur charme lorsque je vis entrer Busqueros. — Mon premier mouvement fut de grimper sur un chêne nouveau que je voyais près de moi ; mais je n'étais pas assez adroit pour réussir. Je redescendis à terre et m'allai mettre sur un banc où j'attendis l'ennemi de pied ferme.

Busqueros m'abordant avec son aisance accoutumée, me dit : “ Eh bien, seigneur don Lope, je crois que la belle Moro finira par attendrir votre bisaïeul Inigo Soares, qui, après avoir couru les mers, a pris une part dans l'apalte du Potosi... Vous ne me répondez pas, seigneur don Lope... Vous ne voulez pas me répondre ? A la bonne heure, puisque vous ne voulez pas parler, je vais prendre place sur ce banc, et je vous raconterai mon histoire. Vous y trouverez des traits qui pourront servir à votre instruction. ” J'étais résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueros, qui commença en ces termes :

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS.

Je suis le fils unique de don Blas Busqueros, lequel était fils cadet du frère cadet d'un autre Busqueros, qui, lui-même, était cadet d'une branche cadette. Mon père eut l'honneur de servir le roi pendant trente-cinq ans, en qualité d'alfier, c'est-à-dire, d'enseigne, dans un régiment d'infanterie. Voyant que sa persévérance ne pouvait le faire monter au grade de sous-lieutenant, il quitta le service et s'établit dans la bourgade d'Alazzuelos, où il épousa une demoiselle noble à qui un oncle chanoine avait fait une rente de six cents piastres. Je fus le seul fruit de cette union, qui ne dura guère, mon père étant mort que je n'avais pas encore huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mère, qui n'en prenait pas beaucoup. Elle me laissait courir les rues du matin au soir, sans s'embarrasser de ce que je faisais. Les autres enfans de mon âge n'avaient pas la liberté de sortir quand ils le voulaient, c'était donc moi qui les allais voir. Leurs parens s'étaient accoutumés à mes visites, et n'y faisaient plus d'attention. Je trouvai par-là le moyen de m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade.

Un esprit naturellement porté à l'observation, me faisait remarquer ce qui se passait dans l'intérieur de tous les ménages, et je le rapportais fidèlement à ma mère, qui prenait un grand plaisir à mes récits. Il faut même que je l'avoue, c'est à ses sages directions que je dois cet heureux talent de me mêler des

affaires des autres pour leur avantage plutôt que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferais quelque plaisir à ma mère d'instruire tout le voisinage de ce qui se passait chez nous ; elle ne recevait pas une visite, et n'avait point d'entretien, quelque particulier qu'il fût, que toute la bourgade n'en fût aussitôt informée. Mais cette publicité n'eut pas le don de lui plaire. Un châtement assez rude m'avertit qu'il fallait importer les nouvelles du dehors sans ébruiter celles du dedans.

Bientôt je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachait de moi : j'en fus piqué. Les obstacles qu'on opposait à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusque dans l'intérieur des chambres ; et la bâtisse légère usitée dans la bourgade, favorisait mes manœuvres. Les plafonds n'y sont que de planches assemblées. Je m'introduisais la nuit dans les greniers, je perçais les planches avec une vrille, et j'étais bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mère, qui les révélait à tous les habitants d'Alazzuelos, ou plutôt à chacun en particulier. On se doutait bien que ma mère me devait ces informations, et l'on me haïssait tous les jours davantage. Les maisons m'étaient fermées, mais les lucarnes m'étaient ouvertes. Tapis dans les greniers, j'étais au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent, et ils m'hébergeaient sans le vouloir ; j'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats ; j'avais aussi de commun avec ces animaux, l'habitude de m'introduire dans les gardes-manger, quand je le pouvais, et d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix-huit ans, ma mère me dit qu'il était temps que je choisisse un état ; mais mon choix était fait depuis long-temps, c'était de n'en n'avoir aucun, de ne rien faire du tout, et de m'attacher, si je le pouvais, à la maison de quelque grand seigneur, où je pusse me livrer à la fainéantise et au plaisir d'exercer quelques malices. Mais il fallait, pour la forme, passer une couple d'années à l'université ; je partis donc pour Salamanque, et me fis inscrire parmi les étudiants en droit.

Quelle différence, entre une grande ville, et la bourgade où j'avais vu le jour ! Mais aussi que de nouveaux obstacles ! Les maisons avaient plusieurs étages : elles étaient exactement fermées pendant la nuit, et, comme pour me piquer davantage, les habitants des seconds et troisièmes étages, laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes pour respirer le frais. — Je vis au premier coup-d'œil, que seul je ne pouvais rien faire, et qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit, et cependant j'étudiai le caractère de mes camarades, afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin, j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à rôder les nuits avec eux, faisant seulement un peu de tapage dans les rues. Lorsque je les crus assez préparés, je leur dis : “ Mes amis, n'admirez-vous pas l'audace des bourgeois de Salamanque, qui laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Eh quoi ! parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au-dessus de nos têtes, se croient-ils le droit de braver les étudiants. Leur sommeil nous est injurieux ; leur tranquillité m'inquiette : j'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passait chez eux, et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire. ” Ce discours fut applaudi ; mais on ne savait pas encore où j'en voulais venir. Je m'expliquai plus clairement. “ Mes chers amis, leur dis-je, d'abord il faut avoir une échelle très-légère, longue de quinze pieds seulement. Trois de vous, enveloppés de leurs manteaux, la porteront facilement, et auront seulement l'air de marcher à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé ; il est entendu qu'ils poseront l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons en faire usage, nous l'appuierons contre une fenêtre, et tandis que l'un de nous s'élèvera à la hauteur de l'appartement qu'il voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance, pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se passe au-dessus des rez-de-chaussée, nous verrons ce qu'il y aura à faire. ” Le projet fut agréé, et je fis construire une échelle légère et pourtant solide. Dès qu'elle fut achevée, on songea à l'employer. Je choisis une maison d'assez bonne apparence, dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle, et je m'élevai de manière, à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein : néanmoins, dans le premier instant, je n'y pus rien distinguer ; mais ensuite, je vis un homme dans son lit, qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir ôté l'usage de la parole. Cependant, il le retrouva, et me dit : “ Tête effroyable et sanglante,

cesse de me poursuivre et de me reprocher un crime involontaire... ”

Comme don Roque en était à cet endroit de sa narration, il me parut que le soleil baissait beaucoup ; je n'avais pas pris ma montre, je m'adressai donc au narrateur, et lui demandai l'heure qu'il pouvait être. — Cette question assez simple parut l'offenser. “ Seigneur don Lope Soarez, me dit-il avec un peu d'humeur, lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant, pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre, qu'il est, ce qu'en espagnol on appelle *pesado*, c'est-à-dire ennuyeux. Je ne pense pas qu'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction, je reprends la suite de mon histoire. ”

Voyant qu'on me prenait pour une tête effroyable et sanglante, je donnai à mes traits une expression propre à inspirer l'épouvante, ou pour m'exprimer en termes plus vulgaires, je fis une affreuse grimace. Mon homme n'y put tenir ; il sauta de son lit, et s'élança hors de la chambre. Mais il n'était pas seul dans ce lit. Une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très-ronds, et les étendit par-dessus sa tête, comme l'on fait lorsqu'on sort d'un profond sommeil. La jeune femme m'aperçut, et ne parut pas surprise de cette apparition. Elle se leva, et ferma aux verroux la porte par laquelle son mari était sorti ; puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle était un peu courte : je m'aidai de quelque ornement d'architecture ; j'y posai un pied et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de près, parut s'apercevoir de quelque erreur, et je compris que je n'étais pas l'homme qu'elle attendait. Cependant elle me fit asseoir, et alla passer un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit : “ Monsieur, j'attendais un parent qui vient quelquefois m'entretenir d'affaires de famille ; et vous jugez bien que s'il entre par la fenêtre, il a pour cela des motifs suffisants. Quant à vous, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne sais pourquoi vous venez chez moi à une heure qui n'est point celle des visites. ”

Je lui répondis : “ Madame, mon intention n'était point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre, pour savoir ce qui s'y passe. ” Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame, de mes goûts, des occupations de ma jeunesse, et de la liaison que j'avais formée avec quatre jeunes gens qui devaient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit : “ Monsieur, ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison ; rien au monde n'est plus agréable, que de savoir ce qui se passe chez les autres, et j'ai pensé là-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus long-temps ; mais nous nous reverrons.

— Madame, avant que vous fussiez éveillée, votre époux avait fait à mon visage l'honneur de le prendre pour une tête effroyable et sanglante qui venait lui reprocher un crime involontaire ; veuillez bien m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve votre curiosité ; rendez-vous demain au jardin public ; pour ce soir, adieu. ” La dame me reconduisit jusqu'à sa fenêtre avec beaucoup de politesse. Je descendis l'échelle, j'allai joindre mes compagnons, et leur racontai ce qui s'était passé. Le lendemain j'étais au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en était à cet endroit de sa narration, je jetai les yeux sur le soleil, et je vis que l'extrémité de son disque touchait presque à l'horizon. Je m'adressai donc au narrateur du ton le plus humble, et lui dis : “ Seigneur, je puis vous assurer qu'une affaire très-importante exige que je vous quitte : il vous sera très-facile de reprendre la suite de votre histoire la première fois que vous me ferez l'honneur de dîner chez moi. ”

Busqueros prit l'air le plus sérieux, et me dit : “ Seigneur don Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'offenser. Si cela est, vous ferez mieux de me dire que vous me regardez comme un impudent bavard et un ennuyeux. Mais non, seigneur don Lope, je ne puis me persuader que ce soit là votre façon de penser à mon égard ; et je reprends la suite de mon récit... ”

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite, à peu près du même âge qu'elle. Nous prîmes place sur un banc, et la dame voulant que je fisse avec elle une connaissance plus particulière, commença en ces termes, l'histoire de sa vie :

Je suis la fille cadette d'un brave officier, qui, par ses services, avait mérité qu'à sa mort, toute sa paie fût conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère, qui était née à Salamanque, s'y retira avec ma sœur aînée, appelée Ursule, et moi, qu'on appelait Frasqueta. Ma mère possédait une maison dans un...

Comme Busqueros en était là de sa narration, je m'aperçus que le disque du soleil touchait réellement à l'horizon ; et cette histoire de Frasqueta, qui commençait à sa naissance, m'avait déjà donné une impatience extrême. J'interrompis donc le narrateur, et je le conjurai de renvoyer son histoire au lendemain. — Busqueros me répondit avec son insolence accoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colère, et je lui dis : “ Détestable Busqueros, arrache-moi donc des jours que tu remplis d'amertume, ou bien défends les tiens. ” En même temps je tirai mon épée, et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon père n'avait jamais permis que je touchasse un fleuret, je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espèce de moulinet, qui parut étonner mon adversaire ; mais ensuite, il fit je ne sais quelle feinte, et me perça le bras. Sa pointe me fit même une blessure à l'épaule ; je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avait de plus désespérant, c'est que je manquais à mon rendez-vous ; et qu'il me devenait impossible de savoir les choses dont Inez voulait que je fusse informé.

Busqueros m'ayant percé le bras, me dit qu'il était charmé de trouver une nouvelle occasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un manteau, et me conduisit chez un chirurgien. Celui-ci mit le premier appareil sur mes blessures, puis je fis venir ma voiture, et j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon antichambre ; j'aurais voulu m'y opposer, mais j'étais totalement découragé. — Le lendemain, j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés : Busqueros fut toujours officieux ; il ne me quitta point non plus que les jours suivants. Le quatrième jour, je quittai mon lit, et portai le bras en écharpe.

Le cinquième jour, je vis arriver l'homme qui m'avait conduit chez Madame d'Avoloz. Il m'apporta une lettre, dont Busqueros s'empara aussitôt. Il y lut ce qui suit.

Inez Moro, à Lope Soares.

“ J'ai su que vous vous étiez battu, et que vous étiez blessé au bras : l'homme qui devait vous conduire sous ma fenêtre vous a vu de loin. — Depuis, il s'est tous les jours informé de vous, et j'apprends que vous êtes rétabli. Il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts. — Je veux que mon père vous trouve chez moi. — L'entreprise est hasardeuse ; mais ma tante d'Avoloz nous protège, et me conduit. — Demain, il ne serait plus temps. — Confiez-vous à l'homme qui vous remettra cette lettre. ”

“ Seigneur don Lope, dit alors l'odieux Busqueros, ici, vous ne pouvez plus vous passer de moi, ou du moins vous conviendrez que, s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami ; mais, c'est en des occasions pareilles qu'on doit vous en féliciter. Ah ! par Saint Roch, mon patron, si vous m'eussiez laissé raconter l'histoire de Frasqueta Salero, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour elle et son amant ; mais vous m'avez interrompu d'une rude manière. Au surplus, je ne m'en plains point, puisque le coup d'épée que je vous ai donné, m'a fourni de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement.

A présent, seigneur don Lope, je ne vous demande plus qu'une seule grâce, comme une récompense de ce que j'ai fait pour vous jusqu'à présent. Ce que je vous demande, seigneur don Lope, c'est de ne vous mêler de rien ; pas la plus petite question ; pas le plus petit mot. Laissez-vous faire, seigneur don Lope, laissez-vous faire. ”

Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de mademoiselle Moro. Ils furent long-temps à conférer ; après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main une espèce de plan qui figurait la ruelle des Augustins. “ Voici, me dit-il, le bout de la rue qui va aux Dominicains. Là, se tiendra l'homme qui sort d'ici, avec deux autres dont il répond ; moi, je me

tiendrai au bout opposé, avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les vôtres, seigneur don Lope. — Non, non, je me trompe, il y en aura ici une couple ; mais l'élite se tiendra vers cette porte de derrière, pour tenir en échec le Santa-Maura et ses Napolitains. ”

Je crus que toutes ces explications me donnaient aussi le droit de dire quelques mots, et de m'informer de ce que je ferais, moi, pendant ce temps-là ; mais Busqueros m'interrompit d'un air impérieux, et me dit : “ Pas une question, seigneur don Lope ; pas le plus petit mot : c'est notre condition ; si vous l'avez oubliée, je me la rappelle, moi. ”

Tout le reste du jour, Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la même chose. Tantôt la maison voisine était trop éclairée, ou bien il y avait dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avaient point encore été aperçus. Quelquefois Busqueros venait lui-même ; d'autrefois il m'envoyait ses rapports par quelques-uns de ses affidés. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre. Vous jugez bien que le cœur me battait : il était troublé par l'idée de désobéir à mon père ; mais l'amour l'emportait sur tous les autres sentiments.

Busqueros, en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite, et il leur donna le mot du guet. “ S'il passait quelqu'un, me dit-il, mes amis auraient l'air de prendre querelle entr'eux, et le passant prendrait bien vite une autre rue. — A présent, continua-t-il, nous y voici, et voilà l'échelle qu'il vous faudra monter : vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à bâtir. Je vais jouer de la guitare sous cette voûte ; lorsque j'apercevrai le signal, je ferai frion avec le dos de la main ; alors vous monterez, et quand vous serez à la hauteur du volet, vous frapperez trois coups. ” Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busqueros se fût trompé de fenêtres, et même de maison. C'est là cependant ce qui était arrivé, et vous en verrez les suites.

J'avais le bras droit en écharpe ; cependant, au signal de la guitare, je montai très-bien l'échelle, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut, voulant frapper contre le volet, il fallut bien ne plus m'appuyer que sur les pieds. — Ce fut ainsi que je frappai. — Un homme ouvrit avec violence, poussant le volet contre moi. Je perdis l'équilibre, et tombai, du haut de l'échelle, sur les pierres à bâtir. Je me cassai, en deux endroits, le bras que j'avais déjà blessé ; une jambe, engagée dans les échelons, fut aussi cassée ; l'autre, démise, et je m'écorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. — L'homme qui avait ouvert le volet, et qui, sans doute, voulait me faire périr, me cria : “ Es-tu mort ? ” Je craignis qu'il ne vînt m'achever, et je répondis : “ Oui, je suis mort ! ”

Ensuite le même homme me cria : “ Y a-t-il un purgatoire ? ” Comme je souffrais des maux affreux, je répondis : “ Sans doute, il y a un purgatoire, et j'y suis déjà. ” Ensuite, je crois que je m'évanouis.

Ici j'interrompis Soarez, et je lui demandai s'il y avait de l'orage ce soir-là ? “ Sans doute, me répondit-il, des tonnerres et des éclairs ; c'est là, peut-être, ce qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah ! m'écriai-je, pauvre seigneur don Lope ! il n'en faut pas douter, la maison où vous êtes monté, était celle du chevalier de Tolède. Nous y attendions l'âme du chevalier d'Aguilar, qui venait d'être tué en duel. Quand vous avez frappé contre le volet, nous vous avons pris pour un habitant de l'autre monde ; et voilà pourquoi nous vous avons demandé des nouvelles du purgatoire. ” Lope Soarez n'entendit point les paroles que je lui adressais. Fatigué du long récit qu'il m'avait fait, il s'était endormi d'un profond sommeil. Le jour commençait à poindre, j'éveillai le domestique du malade, et je courus chercher des mules de louage. J'en arrêtai deux, et me rendis, en hâte, au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Tolède prosterné devant une image. Je me prosternai à côté du chevalier ; je m'approchai de son oreille, et je lui fis, en peu de mots, l'histoire de Soarez. Mon récit parut d'abord ne produire aucun effet ; mais bientôt je revis, sur le visage du chevalier, l'expression de gaieté qui lui était ordinaire. Il s'approcha de mon oreille, et me dit : “ Mon cher Avarito, crois-tu que la femme de l'Oydor Uscariz me soit restée fidèle ?

— Bravo, m'écriai-je, mais ne scandalisons pas ces bons Hermites ; faites votre prière comme de coutume ; moi, je vais annoncer que nous avons fini le temps de notre retraite. ” Le supérieur ayant su que le dessein du chevalier était de rentrer dans le monde, n'en loua pas moins sa piété, et nous donna sa bénédiction.

Dès que nous fûmes hors du couvent, le chevalier reprit toute sa gaieté. Je lui parlai de Busqueros ; il me dit qu'il le connaissait ; que c'était un gentilhomme attaché au duc d'Arcos, et qu'il passait, dans tout Madrid, pour un homme insupportable.

Le chevalier de Tolède, entièrement rassuré sur le compte de son revenant, ne songeait plus qu'à revoir madame Uscariz. Nous reprîmes donc, en hâte, le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avais pris la place auprès de Soarez, revint avec nous, et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade. Je reconduisis le chevalier jusque chez lui, et je le remis entre les mains de ses gens, qui furent charmés de le revoir : ensuite, je me rendis au portail de Saint-Roch, où je rassemblai ma petite troupe ; une députation se transporta auprès de la marchande, notre pourvoyeuse ordinaire ; elle en rapporta des saucisses et des châtaignes, que nous mangeâmes gaîment, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions achevé ce léger repas, lorsqu'un homme s'arrêta devant nous, avec l'air de nous considérer attentivement, et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'était pas inconnue ; je l'avais vue passer et repasser, presque tous les jours, d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvait être Busqueros. J'allai à lui, et lui demandai s'il n'était pas cet ami sage et prudent, dont les avis avaient été si utiles à Lope Soarez.

— C'est moi-même, répondit l'original, et j'eusse fait réussir son mariage, sans la nuit et les éclairs qui m'ont fait prendre la maison du chevalier de Tolède pour celle du banquier Moro. Mais patience, le duc de Santa-Maura n'est pas encore l'époux de la belle Inez, et ne le sera jamais, ou je ne m'appelle pas don Roque. A ça, mon petit, je m'étais arrêté devant ce portique pour choisir, parmi vous autres, un garçon intelligent, qui fit mes commissions ; et, puisque tu es au fait de cette affaire, c'est toi que je prends à mon service. Rends grâce au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencemens, celle que tu vas faire ne te paraîtra pas brillante ; car je ne te donnerai pas de gages, ni ne t'habillerai ; et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupais le moins du monde, je croirais faire une injure à la Providence, qui donne la pâture aux petits du corbeau, aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas-là, seigneur Busqueros, lui répondis-je, je ne vois pas clairement l'avantage que j'aurai d'être à votre service, et de faire vos commissions.

— Les avantages, reprit l'original, consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerai tous les jours, et qui t'introduiront dans l'antichambre de gens considérables, qui pourront un jour être tes protecteurs. Au reste, je ne te défends pas de mendier dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi, rends grâce au ciel de ta bonne fortune, et suis-moi jusqu'à la boutique du barbier, où je me reposerai un instant en causant avec toi. ” Lorsque nous fûmes chez le barbier, Busqueros commença, en ces termes, la longue suite des ordres qu'il avait à me donner : “ Mon ami, j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu mettais dans ta poche quelques demi-réaux. Prends deux de ces pièces, et vas acheter une bouteille d'une pinte. Tu la porteras chez don Phelippe Tintero, dans la rue de Tolède. Tu lui diras que don Busqueros lui demande de l'encre pour un poète de ses amis. — Lorsqu'il aura rempli ta bouteille, tu iras à la place de la Cevada, chez l'épicier du coin. Tu monteras au grenier, où tu trouveras don Ranuce Agudéz, que tu pourras reconnaître, parce qu'il aura un bas noir et un blanc, une pantoufle rouge et une verte, peut-être même sa culotte sur sa tête, en place de bonnet. Tu lui donneras la bouteille d'encre, et tu lui recommanderas, de ma part, la satire contre les grands qui se mésallient : elle doit être en espagnol et en italien. De là tu retourneras à la rue de Tolède ; tu entreras dans la maison à côté de celle de Tintero, qui n'en est séparée que par la ruelle. Tu verras si les locataires y sont encore, et s'ils ne font point mine de déménager ; car j'ai loué cette maison, et j'y place une parente qui, peut-être, tirera don Tintero de son éternel encrier. Ensuite, tu passeras chez le banquier Moro. Tu monteras au *quarto principal*, c'est-à-dire, au grand appartement. Là, tu demanderas le valet de chambre du duc de Santa-Maura ; tu lui remettras ce papier, qui contient un nœud de ruban. Ensuite, tu iras à la Croix de Malte ; tu verras si l'on y prépare des chambres pour Gaspard Soarez, négociant de Cadix. De là, tu te rendras au plus vite chez...

— Miséricorde ! m'écriai-je ; Seigneur Busqueros, songez donc que vous m'avez donné des commissions pour toute une semaine ; ne mettez pas, tout de suite, mon zèle et mes jambes à de si rudes épreuves.

— A la bonne heure, dit Busqueros ; j'avais bien encore quelques ordres à te donner, ce sera pour demain. A propos, si l'on te demande chez le duc de Santa-Maura, qui tu es, tu répondras que tu fais les commissions à l'hôtel d'Avila.

— Mais, seigneur Busqueros, lui dis-je, n'y aurait-il pas quelque inconvénient à se prévaloir de noms illustres, sans y être autorisé ?

— Sans doute, répondit mon nouveau patron ; sans doute tu risques d'être ébrillé ; mais il n'y a pas de bénéfices sans charges, et les avantages que je t'offre, peuvent compenser quelques inconvénients.

— Allons, allons, mon ami, ne perds pas le temps à raisonner, et marche. ”

Peut-être aurais-je refusé l'honneur de servir don Busqueros, si ma curiosité n'avait été fortement excitée par ce qu'il avait dit au sujet de mon père et de sa parente, qui devait le tirer de son encrier. Je désirais aussi savoir comment il s'y prendrait pour empêcher Santa-Maura d'épouser la belle Inez. J'allai donc acheter une bouteille, et je dirigeai mes pas vers la rue de Tolède. Lorsque je fus devant la maison de mon père, il me prit un tremblement dans tous les membres, et je ne pus prendre sur moi d'avancer. Mon père parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'entrer. J'entrai donc ; mais à mesure que je montais l'escalier, le cœur me battait toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte, et je me trouvai vis-à-vis de mon père. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empêcha sans doute ; car déjà mon air ému excitait sa défiance, et semblait alarmer sa tranquillité. Il prit la bouteille, la remplit d'encre, sans demander même pour qui c'était, et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissait de ne pas m'arrêter plus long-temps. Je jetai encore un coup-d'œil sur l'armoire d'où je m'étais précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'était servi pour briser le vase, et sauver mes jours. Mon émotion était au comble ; je pris la main de mon père, et la baisai. Il en fut fort effrayé ; me poussa hors de la porte, et la ferma sur moi.

Busqueros m'avait ordonné de porter la bouteille chez le poète Agudèz, et puis de revenir, à la rue de Tolède, voir ce que faisaient les voisins de mon père. Je crus qu'il m'était permis d'intervertir l'ordre de ses commissions. J'allai d'abord chez les voisins ; je vis qu'ils déménageaient, et je me promis bien de surveiller la conduite des futurs locataires. — Ensuite, j'allai à la place de la Cévada, où je trouvai bientôt la maison de l'épicier ; mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poète. Je m'égarai au milieu des tuiles, des ardoises et des gouttières. Enfin, je me trouvai vis-à-vis d'une lucarne, où je vis une figure plus grotesque encore que Busqueros ne me l'avait dépeinte. Agudèz paraissait rempli de quelque inspiration divine ; et dès qu'il m'eut aperçu, il m'adressa ces vers :

*Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée
Le carmin de la tuile et l'ardoise azurée,
Sur ces faîtes aigus, près d'un ciel de saphirs,
Arrives-tu porté sur l'aile des zéphirs ?*

Parle, que me veux-tu ?

Je lui répondis :

Je suis un pauvre cancre

Qui vous cherche, Agudèz, et vous porte de l'encre.

Le poète reprit :

Donne cette liqueur

Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur,

Et la galle mêlée à l'onde d'Hippocrène,

Epanchera ma verve en longs ruisseaux d'ébène.

— Monsieur Agudèz, lui dis-je alors, voilà une description de l'encre qui ferait grand plaisir au seigneur Tintero, fabricant de celle que je vous apporte. Mais dites-moi, s'il ne vous serait pas possible de parler en prose, qui est un langage auquel je me suis accoutumé.

— Et moi, mon ami, dit le poète, je ne m'y accoutumerai jamais. J'évite même le commerce des humains, à cause de leur langage plat et rampant. Si je veux faire de bons vers, il faut que long-temps à l'avance, je n'entretienne mon âme que de pensers poétiques, et que je ne m'adresse à moi-même que des paroles harmonieuses. Si elles ne le sont pas assez par elles-mêmes, elles le deviennent par la manière dont je les réunis, pour en faire comme la musique de l'esprit. C'est par cet artifice que je suis

parvenu à créer un genre de poésie tout nouveau. Jusqu'à présent, le langage de la poésie était borné à un certain nombre d'expressions qu'on appelait poétiques. Mais moi, j'y fais entrer tous les mots de la langue. Dans les vers que je viens de faire, j'ai employé tuile, ardoise, noix de galle.

— Je conçois, que vous employiez tous les mots que vous voulez sans qu'on puisse vous en empêcher, mais je voudrais savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Mes vers sont aussi bons que des vers puissent l'être, et ils sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poésie comme un instrument universel, surtout de la poésie descriptive, que j'ai pour ainsi dire créée, et qui me sert à décrire des choses, qui, d'ailleurs, n'en valent guère la peine.

— Décrivez, Monsieur Agudèz, décrivez tout à votre aise ; mais dites-moi si vous avez achevé certaine satire, promise à don Busqueros.

— Je ne fais point de satire par le beau temps. Quand tu auras vu quelques journées d'orages, de pluie, de temps couvert et mélancolique, alors, viens chercher la satire.

*Le deuil de la nature accablant mes esprits,
S'empare de mon âme et passe en mes écrits ;
Moi-même je me hais et vois en mon semblable
De travers odieux l'ensemble méprisable.
Lors chargeant mon pinceau d'une sombre couleur,
Je peins les traits du vice en toute sa laideur.
Mais si le blond Phébus, du haut de sa carrière,
Verse sur notre éther des torrens de lumière,
Du rythme ma pensée a reconnu le Dieu ;
Elle quitte la terre et vole vers les cieux.*

La dernière rime, ajouta le poète, n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure que je n'y ai trouvé aucun inconvénient. Au surplus, je suis instruit ; je dirai à don Busqueros que vous ne faites des satires que par la pluie. Mais lorsque je viendrai chercher la vôtre, par où dois-je passer pour entrer chez vous ; car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison ?

— Mon ami, il y a au fond de la cour une échelle qui sert à monter dans un grenier, où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge : c'est par-là qu'on arrive chez-moi ; lors du moins que le grenier n'est pas trop plein ; car ces jours-là, on n'entre pas du tout, et l'on apporte mon dîner, par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez vous trouver bien malheureux dans un pareil logement.

— Moi, malheureux ? je pourrais être malheureux, lorsque mes vers font les délices de la cour et de la ville, et qu'on n'y parle pas d'autre chose ?

— Je crois pourtant que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire ; mais outre que mes poésies forment le fond de toutes les conversations, on y revient sans cesse, en citant quelques-uns de mes vers, qui deviennent proverbes en naissant. Tu vois d'ici la boutique du libraire Moréno : le monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse, mais je pense que les jours où vous faites des satires, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un côté, je passe de l'autre, et souvent je ne m'en aperçois seulement pas. Mais, laisse-moi, car la prose m'importune. ”

Je quittai le poète, et je me rendis chez le banquier Moro. Je montai au grand appartement, et demandai le valet de chambre du duc de Santa-Maura. Je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espèce, qui servait les serviteurs des serviteurs. Il me fit parler à un laquais, qui me fit parler à un valet de pied, qui me fit parler au valet de chambre, et bientôt après, je fus, à ma grande surprise, introduit chez le duc, qui était à sa toilette. Je l'aperçus à travers un nuage de poudre ; il se regardait au miroir, et avait devant lui des nœuds de ruban de différentes couleurs. Il m'adressa la parole d'un ton de voix assez rude, et me dit : “ Petit garçon, tu vas avoir le fouet, ou tu me diras d'où tu viens, et qui t'a donné le papier que tu as apporté. ” Je me fis un peu presser. Enfin, j'avouai que je faisais les commissions à l'hôtel d'Avila, et que j'y mangeais avec les marmitons. Le duc jeta à son valet de

chambre un coup-d'œil significatif, et puis il me renvoya en me donnant quelque monnaie.

Il ne me restait plus qu'à passer à la Croix de Malte. Soares, le père, était arrivé, et demandait des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il s'était battu avec un gentilhomme avec lequel il avait dîné tous les jours ; qu'ensuite, ce gentilhomme était venu demeurer chez lui, lui avait fait faire la connaissance de femmes suspectes, et que l'une d'elles l'avait fait jeter par les fenêtres de sa maison. — Ces nouvelles, moitié vraies et moitié fausses, furent autant de coups de poignard pour Soares, qui s'enferma chez lui, et ordonna qu'on ne laissât entrer qui que ce fût. Les chefs des maisons qui correspondaient avec lui, vinrent offrir leurs services, mais on ne les reçut point.

J'allai trouver Busqueros, qui m'avait donné rendez-vous dans une boutique de *bébandes*, vis-à-vis du barbier. Je lui rendis compte des commissions. Il me demanda comment j'avais été instruit des aventures de Soares ? Je lui dis qu'il me les avait contées lui-même ; je l'informai de tout ce qui concernait la famille de Soares, et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savait tout cela que confusément ; il m'écouta avec attention, et me dit : “ Il faut faire un nouveau plan, qui soit partagé en deux actions bien distinctes. D'abord, il faudra brouiller Santa-Maura avec les Moro, puis réconcilier ceux-ci avec les Soares.

Quant à la première partie de mon plan, l'exécution en est déjà fort avancée. Mais avant de l'expliquer, je dois t'instruire de quelques circonstances relatives à la maison d'Avila.

Le duc actuel a été, dans sa jeunesse, l'homme le plus brillant de la cour, honoré de la faveur de son maître, et même de sa familiarité. Il est rare que la jeunesse ne s'enorgueillisse des avantages qu'elle peut avoir, et le duc n'était point une exception à la règle commune. Il semblait se croire fort au-dessus des grands, ses égaux, et forma le projet de s'allier à la maison de son maître. ”

Ici, Busqueros s'interrompit lui-même, et me dit : “ Petit misérable, comment se fait-il, que je daigne te parler de choses qui doivent être éternellement ignorées dans la classe abjecte où tu es né, et qui, jusqu'à présent, ne sont connues que d'un très-petit nombre de gentilshommes.

— Mon cher maître, lui dis-je, j'ignorais qu'il fallût faire des preuves pour être admis à l'honneur de votre confiance ; mais sans recourir à mon arbre généalogique, je vous prouverai aisément que j'ai reçu l'éducation qu'on donne aux jeunes gens les mieux nés. Vous en pouvez conclure, que si je suis réduit à mendier, on en peut accuser la fortune plutôt que ma naissance.

— A la bonne heure, dit Busqueros ; aussi bien ton langage n'est pas celui du peuple. Mais dis-moi donc qui tu es ? allons dis-le moi tout de suite. ”

Je pris un air sérieux, même affligé, et je lui dis : “ Vous êtes mon maître, et vous pouvez, si vous le voulez, me forcer à parler ; mais il est un tribunal aussi sévère, qu'il est saint et sacré...

— Je ne veux plus rien savoir, dit Busqueros, ni rien avoir à démêler avec le tribunal dont tu parles. Allons, je vais te confier tout ce que je sais sur la maison d'Avila ; ayant des secrets pour ton compte, tu sauras garder les miens.

L'heureux Avila, fier de sa fortune et de sa faveur, aspira donc à s'allier à son maître. L'infante Béatrice se distinguait alors entre ses sœurs par des manières affables, et par un doux regard, qui annonçait une grande disposition à la tendresse. D'Avila eut le crédit de placer auprès d'elle une parente dont il disposait absolument. Le projet téméraire du jeune courtisan était, certainement, de faire un mariage secret, et d'attendre un moment de haute faveur pour le faire reconnaître : on ignore jusqu'à quel point d'Avila réussit. Pendant deux ans, son secret fut parfaitement gardé, et il employa ce temps à tâcher de renverser Olivarès. Il n'y put parvenir : ce fut, au contraire, le ministre qui pénétra, en partie du moins, les mystères de sa conduite. D'Avila fut arrêté, mis au château de Ségovie, et bientôt après, exilé. On lui offrit sa grâce, s'il voulait faire un mariage quelconque ; il s'y refusa : on en conclut qu'il était marié avec l'infante ; on songeait à arrêter la grande gouvernante, parente de d'Avila : mais on craignit de faire un éclat qui ternirait jusqu'à un certain point, l'honneur de la maison royale.

L'infante mourut d'une maladie de langueur. On revint à de nouvelles propositions. D'Avila, pour finir son exil, se décida à épouser la jeune de Scar, nièce du duc d'Olivarès. Il en eut une fille, qu'il osa appeler Béatrice, ce qui rappelait un peu trop son aventure avec l'infante ; mais cette audace flattait son ambition. Quelquefois même, il semblait craindre que cette aventure ne fût oubliée. Don

Louis de Haro, successeur du duc d'Olivarès, en vint à croire qu'il y avait eu un mariage secret, et même des fruits de cette union. On fit des démarches pour le découvrir ; elles furent inutiles.

La duchesse d'Avila mourut ; le duc mit sa fille dans un couvent de Bruxelles, où elle fut confiée aux soins de sa tante, la duchesse de Beaufort. Son éducation fut très-particulière, et faite pour notre sexe, plutôt que pour le sien.

Béatrice est de retour depuis six mois. Elle est parfaitement belle, mais fière, et paraît avoir beaucoup d'éloignement pour le mariage. Elle soutient qu'une héritière n'est point obligée de se donner un maître, et qu'elle a le droit de vivre indépendante. Son père la confirme dans ces sentiments. Les vieux courtisans, qui se rappellent d'anciennes histoires, reviennent à croire que le duc a été marié avec l'infante, qu'il en a eu un fils, et qu'il espère le faire reconnaître. Chacun, cependant, garde, sur ce sujet, un silence prudent ; si j'en suis informé, c'est que j'ai certaines relations avec l'intérieur de cette famille.

La duchesse Béatrice d'Avila ne se mariera point. D'ailleurs, elle est d'une fierté dont on n'eut jamais d'exemple, et je crois que personne en Espagne, n'oserait prétendre à sa main. Cependant, je compte sur l'amour-propre excessif de Santa-Maura, et j'espère lui persuader, que la d'Avila est amoureuse de lui⁽¹⁾.

Voici quelle a été ma première manœuvre. Vous savez que la mode régnante, pour les femmes, consiste en gros nœuds de rubans, qu'elles portent sur la tête, les bras, et le long de la jupe. Nos grandes dames les font venir directement de Paris, de Naples ou de Florence, et sont très-jalouses de ne voir à aucune autre femme des rubans du même dessin.

Le duc de Santa-Maura devait être présenté à la cour dimanche dernier, et il le fut effectivement. Le soir, il y eut bal à la cour. La figure du duc est belle, il danse avec grâce, il est étranger ; et surtout à ce titre, il fixa l'attention des plus belles dames. Chacune semblait lui demander un hommage. Le duc adressa d'abord les siens à la superbe Béatrice, qui n'y répondit que par le plus froid dédain. Le duc s'en plaignit à quelques seigneurs de la cour, et se permit de plaisanter sur la fierté des dames espagnoles.

Dans la soirée, un page, faisant mine de lui offrir de la limonade, lui glissa un billet, qui ne contenait que ces mots : *Ne vous découragez pas*. Ce billet n'était point signé, mais il renfermait un bout de ruban verd et lilas, qui était ce jour-là, le ruban de Béatrice. Cependant, on dit à cette dame que le seigneur napolitain, s'était plaint de son accueil dédaigneux. Elle eut peur d'être allée jusqu'à la maussaderie, et lui fit quelques prévenances. Dès-lors, Santa-Maura ne douta plus que le ruban ne fût la signature du billet. Il retourna chez lui très-content de sa personne ; et celle de sa future, perdit à ses yeux de son prix, bien qu'elle lui eût paru très-belle, le jour de son arrivée.

Le lendemain, Santa-Maura déjeunant avec son futur beau-père, lui fit des questions sur la duchesse d'Avila. Moro lui dit que cette dame ayant été élevée en Flandres, avait pris quelque éloignement pour l'Espagne et les Espagnols. C'est ainsi, du moins, qu'il expliquait sa fierté sans exemple, et la résolution qu'elle annonçait de ne point se marier. Moro pensait que la duchesse Béatrice pourrait se déterminer en faveur de quelque seigneur étranger. L'honnête banquier, en s'exprimant ainsi, travaillait, sans le savoir, à rompre un mariage qu'il avait cependant fort à cœur. En effet, Santa-Maura croyait avoir des motifs suffisants de penser que Béatrice préférerait les étrangers aux Espagnols.

Dans la même matinée Santa-Maura reçut un papier plié comme un billet, mais qui ne renfermait qu'un bout de ruban orange et violet. Il alla à l'opéra, et vit la duchesse parée de rubans pareils à son échantillon.

Je suppose, monsieur le polisson, ajouta don Busqueros, que vous avez assez d'esprit pour avoir deviné le nœud de l'intrigue. Vous jugez bien que j'ai à ma dévotion la première camériste de la duchesse, et qu'elle me donne tous les matins l'échantillon du ruban que sa maîtresse doit porter dans

⁽¹⁾ *Note aut.* : Le peuple, en Espagne, a l'habitude de désigner les grandes dames simplement par leur nom ; on dit : *la de Alba, la Santa-Cruz*.

la journée. Le billet que vous avez porté aujourd'hui contenait un ruban et l'indication d'un rendez-vous à la Tertullia de l'ambassadeur de France ; on y fera quelque attention au duc, car il est beaucoup question de lui dans une lettre que Béatrice a reçue ce matin de la duchesse d'Ossuna, fille du vice-roi de Naples. Il est impossible qu'il ne s'établisse quelque conversation entr'eux, et leur[s] discours ne m'échapperont point : l'ambassadeur de France m'a donné le droit de venir à ses assemblées.

A la vérité je n'y figure pas en première ligne ; mais, grâce au ciel, j'ai l'oreille conformée de manière à entendre même ce qu'on dit à l'autre bout de la chambre. En voilà assez pour aujourd'hui ; tu dois avoir gagné de l'appétit ; je ne t'empêche pas d'aller chercher un dîner. ”

J'allai en effet chez le chevalier de Tolède ; il comptait dîner avec sa chère Uscariz ; il renvoya ses gens et je le servis. Quand les dames furent parties, je lui racontai l'intrigue ourdie par Busqueros, pour brouiller Santa-Maura avec les Moro. Il prit beaucoup de plaisir à m'entendre et promit de nous aider ; un pareil allié nous assurait le succès.

Le chevalier de Tolède fut des premiers chez l'ambassadeur de France, et lia conversation avec la superbe Béatrice. D'abord elle le traita avec sa hauteur accoutumée ; mais le chevalier avait une amabilité irrésistible : il fallut bien rire avec lui. Alors il lui parla de Santa-Maura. Béatrice voulut connaître l'homme dont son amie lui avait fait le portrait : elle s'anima un peu plus que de coutume, assez même pour qu'on en fit l'observation. Deux seigneurs, qui avaient le mot, firent compliment à Santa-Maura, sur une conquête aussi difficile : ce fut le dernier coup ; sa tête n'y tint plus : il se crut l'époux de Béatrice. En rentrant chez lui il calculait de combien l'héritage entier des d'Avila surpassait la dot d'Inez Moro, et, depuis lors, il traita toute cette famille avec le mépris le plus marqué.

Le lendemain, le chevalier de Tolède fit venir chez lui Busqueros, qui tint à grand honneur de lui être présenté. On résolut d'écrire une lettre au nom de Béatrice, et comme elle ne devait être signée que d'un bout de ruban, on ne se fit aucun scrupule de cette espèce de faux. La lettre était très-énigmatique ; on ne s'expliquait qu'à moitié, on faisait prévoir des difficultés ; enfin, on donnait un rendez-vous à la Tertullia du duc d'Icaz. La réponse de Santa-Maura ne manquait pas d'un certain esprit, et il fut, comme on peut croire, exact au rendez-vous. Pour le coup, Béatrice avait repris toute sa fierté, et aurait pu déconcerter nos projets ; mais le chevalier tira Santa-Maura à l'écart et lui confia que Béatrice avait eu, avec son père, une violente altercation, parce qu'il voulait, à toute force, lui faire épouser un Espagnol. Depuis ce moment, Santa-Maura se crut adoré, et on lui remarqua un fond de joie dans l'âme, que rien ne pouvait altérer.

Nous continuâmes notre correspondance avec le crédule Napolitain : les lettres prétendues de Béatrice devenaient tous les jours plus significatives, et bientôt elles firent entrevoir une décision prochaine ; mais on s'étonnait de voir Santa-Maura logé dans la maison Moro : lui-même désirait rompre et ne savait comment s'y prendre.

Un jour, au lieu de la lettre accoutumée, Santa-Maura reçut une longue pièce de vers intitulée : *Satire contre les grands qui se mésallient*. Elle commençait ainsi :

*Insectes qu'a produit la fange du Pactole,
Votre essaim s'élevant dans la sphère d'Eole,
Croit-il atteindre aussi la région des cieux
Et mêler son sang vil au plus pur sang des Dieux ?
Oubliez-vous le sort de ce roi téméraire,
Qui fit retentir l'air du bruit d'un faux tonnerre ;
Salmonée imitant les feux de Jupiter
De son charriot d'airain s'est vu précipiter.*

La satire, comme on le voit, s'adressait moins aux grands qui se mésallaient, qu'aux riches qui voulaient s'élever par de telles alliances. Cette production n'était ni bonne, ni mauvaise, comme toutes celles d'Agudez. Ici, elle fit l'effet qu'on en attendait.

Santa-Maura trouva plaisant de lire cette satire chez les Moro au dessert. Toute la société s'étant levée de table, passa dans une autre chambre, et le duc, sans perdre de temps en explications, fit mettre ses chevaux, et s'en alla loger, dès le même jour, en hôtel garni. Le lendemain, toute la ville sut ce qui s'était passé. La prétendue Béatrice écrivit une lettre bien plus tendre que les précédentes, et autorisa

Santa-Maura à faire une demande en forme. Il la fit, et fut refusé par le père, qui n'en parla même pas à sa fille. Ainsi, le Napolitain n'en eut pas la honte, et ne fut pas trop fâché d'avoir refusé Inez.

Il ne restait donc plus qu'à raccommoier les Soaresz avec les Moro ; et voici comment la chose eut lieu. Gaspar Soaresz, irrité contre son fils, s'était long-temps renfermé dans son auberge ; il se décida enfin à sortir. Pour se distraire, il allait dans une boutique de bévandes, proche de la porte du Soleil. Lorsqu'il voyait à quelque table un groupe de causeurs, il s'asseyait auprès, et s'amusait à les écouter sans se mêler à leur entretien, ce qui, d'ailleurs, eût été déplacé, vu qu'il n'avait pas de connaissances à Madrid. Un jour Soaresz s'assit près de deux hommes, dont l'un disait à l'autre : " Je vous soutiens, Monsieur, que nulle maison de commerce, en Espagne, ne peut être comparée à celle des Moro ; et c'est une chose que je sais bien, ayant eu sous les yeux leurs livres de doit et avoir, depuis l'an 1580, avec les sommaires de toutes les affaires qu'ils ont faites depuis cent ans.

— Monsieur, répondit l'autre interlocuteur, vous voudrez bien convenir que Cadix est une place plus importante que Madrid ; et que le commerce des Deux-Mondes, constitue un ordre d'affaires très-supérieures à quelques mouvemens d'argent qui se font dans la capitale : or donc, la maison Soaresz, qui est la première de Cadix, est plus respectable que la maison Moro, qui est la première de Madrid. "

Comme ceci avait été dit très-haut, plusieurs oisifs vinrent se placer à la table des deux causeurs ; et Soaresz, charmé de savoir ce qu'on allait dire de lui, se colla contre le mur pour mieux entendre et se trouver moins en regard.

Alors le premier interlocuteur dit, en élevant encore la voix : " Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous dire que j'avais vu les livres des Moro depuis l'an 1580, et je connais aussi l'histoire des Soaresz. Inigo, qui, après avoir couru les mers, fonda une maison à Cadix, eut, en l'année 1602, le front de faire présenter aux Moro une lettre de change dont il n'avait pas fait les fonds ; une telle irrégularité pouvait perdre cette maison naissante ; mais les Moro eurent la générosité d'assoupir toute l'affaire. "

Ici Soaresz était prêt d'éclater ; mais le parleur continua en ces termes :

" Les Soaresz, vers l'an 1612, et dans les années suivantes, avaient mis en circulation des lingots d'une valeur très-inégale, quoiqu'ils fussent tous censés au même titre. Les Moro en firent faire publiquement l'essai, et ils auraient encore pu perdre la maison Soaresz ; mais ils eurent la générosité d'assoupir cette affaire. "

Soarez avait peine à se contraindre ; cependant le parleur continua en ces termes :

" Enfin, Gaspar Soaresz, qui faisait le commerce des Philippines, sans fonds suffisants, trouva le moyen d'y intéresser un oncle des Moro, qui lui prêta un million. Et pour retirer ce malheureux million, les Moro ont dû faire un procès, qui, peut-être, dure encore. "

Gaspar Soaresz n'en pouvait plus de colère, et sans doute il allait éclater, lorsqu'un homme, qu'il ne connaissait pas du tout, s'avança vers le défenseur des Moro, et lui dit :

" Monsieur, je déclare que, dans tout ce que vous venez de dire, il n'y a pas un mot de vérité. Inigo Soaresz, en tirant sur les frères Moro, avait réellement fait les fonds à Anvers. Les Moro n'avaient point le droit de laisser protester, et leur lettre d'excuse subsiste dans les bureaux des Soaresz, où se trouve aussi une seconde lettre d'excuses, qui a rapport à l'affaire des lingots ; enfin, le procès dont vous venez de faire mention, sans en avoir la moindre information, n'a eu d'autre motif que de forcer les Moro à reprendre, non pas le million prêté, mais deux millions de gain net fait dans la dernière expédition aux Philippines. Monsieur a donc eu raison de vous dire que les Soaresz étaient les premiers négocians de l'Espagne ; et il est également incontestable que vous êtes, Monsieur, du nombre des hâbleurs qui parlent sans savoir ce qu'ils disent. "

Le champion des Moro donna des marques d'une lâche confusion, et quitta la boutique. Gaspar Soaresz crut qu'il était de son devoir de témoigner à son défenseur quelque reconnaissance ; il l'aborda avec l'air de l'empressement, et lui proposa une promenade au Prado ; ce qui fut accepté ; ils s'assirent sur un banc, et Soaresz dit à son nouvel ami : " Monsieur, le discours que vous avez tenu, m'a infiniment obligé, et vous en serez facilement persuadé, lorsque vous saurez que je suis Gaspar Soaresz, chef unique de la maison que vous avez si généreusement défendue contre un lâche calomniateur. J'ai pu juger que vous aviez une grande connaissance du commerce de Cadix, et du mien en particulier. Vous êtes, je le vois, un négociant consommé ; voudriez-vous bien me dire votre

nom. ”

L’homme à qui parlait Soares, n’était autre que Busqueros, qui crut devoir taire son nom, et dit qu’il s’appelait Roque Moraredo.

“ M. Moraredo, reprit Soares, votre nom ne me paraît pas, si j’ose le dire, très-connu dans le commerce, et, probablement, vous n’avez pas été dans le cas de tenter des spéculations proportionnées à vos talens et à votre mérite. Je vous offre de vous associer à quelques-unes des miennes, et pour vous convaincre de la sincérité de mes sentimens, je vais vous faire confidence de la situation actuelle de mon âme ainsi que de mes projets. J’ai un fils unique en qui j’avais mis toute mon espérance. Je l’ai envoyé à Madrid, et en même temps je lui ai recommandé trois choses : de ne pas s’appeler don Soares, mais Soares tout court ; de ne point fréquenter les nobles, et de ne point tirer l’épée. Eh bien, le croirez-vous, dans l’auberge, mon fils n’est appelé que don Lope Soares. Un gentilhomme appelé Busqueros a été sa seule liaison à Madrid. Ensuite il s’est battu avec ce Busqueros, et, ce qu’il y a de pis, c’est qu’il a été jeté par les fenêtres, chose qui n’était jamais arrivée à un Soares. Pour punir ce fils ingrat et désobéissant, je veux me marier, c’est un point résolu, plutôt aujourd’hui que demain. J’ai à peine quarante ans, on ne peut donc me blâmer de songer au mariage. Tout ce que je demande à ma future est d’être fille d’un négociant honnête et sans tache : vous connaissez Madrid, puis-je espérer que vous me guiderez dans cette recherche ?

— Monsieur, répondit Busqueros, je connais une fille de négociant très-honnête, elle vient de refuser la main d’un grand seigneur, parce qu’elle est décidée à ne pas sortir de son état. Son père, très-irrité contre elle, veut qu’elle choisisse un époux dans la semaine, et qu’elle sorte immédiatement de sa maison. Vous dites que vous avez quarante ans, mais vous en paraissez à peine trente. Allez au théâtre de la Cruz, voir les deux premiers actes du *Sitio de Granada* ; au troisième, je viendrai vous chercher. ”

Gaspar Soares alla donc voir le *Sitio de Granada*, et le second acte n’était pas encore achevé qu’il vit arriver son nouvel ami. Celui-ci l’emmena du théâtre, et le fit passer par plusieurs rues et ruelles, comme s’il voulait le dépayser. Soares lui demanda le nom de la demoiselle, mais son conducteur lui fit entendre que cette question était indiscrete, et que la demoiselle était très-intéressée, dans le cas où le mariage ne pourrait avoir lieu, à ce que toute l’aventure demeurât ignorée. Soares en convint. Ils arrivèrent derrière une très-grande maison, traversèrent une écurie, montèrent un escalier obscur, et entrèrent dans une chambre, sans meubles, éclairée par quelques lampes. Bientôt vinrent deux dames voilées, l’une d’elles dit : “ Seigneur Soares, n’attribuez point la démarche que je fais à une hardiesse qui n’est point dans mon caractère : j’y suis forcée par la vaine ambition de mon père ; il veut me marier à un grand seigneur : sans doute les grandes dames reçoivent une éducation convenable au monde où elles doivent vivre ; mais moi qu’y ferai-je ? Son éclat éblouirait probablement les faibles lumières de ma raison : je n’y pourrais trouver le bonheur dans ce monde, et risquerais mon salut dans l’autre. Je veux épouser un négociant ; je respecte le nom de Soares, et j’ai désiré d’être connue de vous. ” En disant ces mots, la dame ôta son voile ; Soares, ébloui de sa beauté, mit un genou en terre, tira de son doigt une bague d’un grand prix, et la lui présenta sans proférer une seule parole.

En cet instant une porte latérale s’ouvrit avec fracas. Un jeune homme se présenta l’épée à la main, et suivi de valets qui portaient des flambeaux. “ M. Soares, dit-il, est-ce ainsi qu’on s’y prend pour épouser une fille de la maison Moro !

— Moro ! s’écria Soares, mais je ne veux point épouser une Moro.

— Sortez ma sœur, dit alors le jeune homme, et vous M. Soares, qui vous adressez aux demoiselles de la maison Moro, sans vouloir les épouser, je pourrais, en toute justice, vous faire jeter par la fenêtre ; mais je respecte ma propre maison. Je vais faire sortir mes gens, et puis je vous ferai connaître ma façon de penser. ”

Les gens du jeune Moro sortirent, et celui-ci dit à Soares : “ Monsieur, nous voici trois ; et M. Busqueros étant venu avec vous, vous ne pouvez le refuser pour témoin.

— Qu’appellez-vous Busqueros, dit Soares ; Monsieur s’appelle Mararedo.

— N’importe, dit le jeune Moro, tirez votre épée, vous êtes à la vérité plus âgé que moi ; mais étant assez jeune pour vous mettre aux genoux de ma sœur, vous devez l’être assez pour vous battre ; tirez

l'épée ou sautez par la fenêtre. ”

Soarez, comme on peut le croire, aima mieux dégainer ; mais comme il ne s'entendait pas plus à l'escrime que son fils, il eut bientôt le bras percé. Dès que le jeune Moro vit couler le sang, il se retira, et Busqueros banda le bras du blessé avec un mouchoir. Ensuite, il sortit avec M. Soarez, alla chez un chirurgien, le fit panser, puis il le ramena à son auberge.

Soarez y trouva son fils qu'on avait apporté sur un brancard. Cet aspect le toucha jusqu'au fond de l'âme ; craignant de se trahir, il prit le parti de lui faire des reproches. “ Lope, lui dit-il, je t'avais défendu de fréquenter les nobles.

— Ah ! Mon père, répondit celui-ci, je n'en ai fréquenté qu'un seul, et c'est celui que je vois avec vous, encore puis-je vous assurer que ma liaison avec lui était forcée.

— Au moins, dit le père Soarez, ne fallait-il pas se battre contre lui, je t'avais défendu de tirer l'épée.

— Monsieur, dit Busqueros, rappelez-vous que vous avez le bras percé.

— Je t'aurais tout pardonné, ajouta le père Soarez, mais se mettre dans le cas d'être jeté par la fenêtre.

— Monsieur, reprit Busqueros, le même inconvénient eût pu vous arriver il y a un quart d'heure. ”

La confusion du père était extrême ; en cet instant on lui remit une lettre ainsi conçue :

“ Seigneur Gaspar Soarez,

Je vous adresse la présente pour vous demander d'humbles excuses au nom de mon fils Estevas Moro, qui, vous trouvant avec sa sœur Inez, dans la chambre de nos valets d'écurie, a cru devoir vous en marquer son ressentiment.

Déjà votre fils, Lope Soarez, avait tenté de s'introduire chez elle par la fenêtre, il s'est trompé de maison, il est tombé du haut de l'échelle, et s'est cassé les jambes.

De pareilles tentatives peuvent faire supposer que le dessein de votre maison est de déshonorer la nôtre ; et je pouvais vous poursuivre en justice, mais j'aime mieux vous proposer l'accommodement suivant :

Nous sommes en procès pour deux millions de piastres que vous voulez me faire accepter. Je les accepte, en effet, à condition d'en ajouter deux autres, et d'offrir le tout à votre fils, avec la main de ma fille Inez.

Votre fils m'a rendu un service imminent [*sic*] en détournant ma fille d'épouser un grand seigneur à qui je la sacrifiais par une coupable vanité.

Seigneur Gaspar Soarez, nous sommes toujours punis par où nous avons péché ; votre fils ne pouvait que nous honorer infiniment par sa recherche, et s'il a voulu s'introduire chez elle par la fenêtre, son procédé était sans doute la suite de cette haine que vous nous avez vouée depuis un demi-siècle, qui n'est pourtant fondée que sur des erreurs de commis, que nous avons réparées autant qu'il était en nous.

Renoncez, seigneur Gaspar, à des sentimens qui offensent la charité chrétienne, ils ne peuvent être que nuisibles dans ce monde et dans l'autre.

Agréez, pour le beau-père de votre fils, celui qui a l'honneur d'être votre humble serviteur.

MORO. ”

Soarez ayant fait tout haut la lecture de cette lettre, se laissa aller sur un fauteuil, et s'abandonna aux sentimens opposés qui semblaient se combattre dans son cœur.

Le fils, qui démêla l'état de son âme, fit un douloureux effort, se jeta à bas de son brancard, et vint embrasser les genoux de son père.

“ Lope, s'écria celui-ci, fallait-il aimer une Moro !

— Rappelez-vous, dit Busqueros, que vous avez été à ses genoux.

— Je te pardonne, dit Gaspar. ”

Le reste de l'histoire n'est pas difficile à deviner. Lope Soarez fut, dès le même soir, transporté chez son futur beau père, et les soins d'Inez ne contribuèrent pas peu à sa guérison. Gaspar Soarez ne put se guérir entièrement de sa prévention contre les Moro, et retourna à Cadix, aussitôt après le mariage de son fils.

Lope Soarez était depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Moro, et se préparait à la conduire à Cadix, où Gaspar Soarez les attendait avec impatience.

Busqueros ayant mis fin à cette grande entreprise, s'occupait déjà d'une autre qui lui tenait beaucoup plus à cœur, c'était de faire épouser à mon père sa parente Getta-Salez, et déjà la belle occupait la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposais, moi, de faire manquer ce mariage.

D'abord j'en parlai à mon oncle le respectable père Théatin Fra-Héronimo Sansèz ; mais ce religieux refusa absolument de se mêler d'une affaire qui tenait de trop près à l'intrigue mondaine, et dit qu'il n'était jamais entré dans une affaire de famille que pour opérer quelque réconciliation ou empêcher quelque scandale ; que dans tout autre cas, les intérêts de ce genre n'étaient pas de son ministère.

Réduit à mes propres moyens, j'aurais voulu intéresser en ma faveur l'aimable Tolède ; mais il eut fallu dire qui j'étais, et cela ne m'était point permis. Je me contentai donc, pour l'instant, de rapprocher Busqueros du chevalier, en lui recommandant d'être en garde contre son penchant à l'importunité. Mais don Roque, quelquefois, ne manquait pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avait permis de venir lui faire sa cour, et il sentait que, pour conserver ce droit, il ne fallait pas en abuser.

Un jour le chevalier demanda à Busqueros ce que c'était qu'une intrigue de femme dont le duc d'Arcos s'était occupé pendant tant d'années, et si cette femme était assez séduisante pour avoir pu le fixer si long-temps.

Busqueros prit un air très-sérieux, et dit au chevalier : “ Votre excellence, en me demandant les secrets de mon patron, montre par-là qu'elle connaît tout mon dévouement pour elle. D'un autre côté, j'ai l'avantage de connaître assez votre excellence pour savoir qu'une certaine légèreté qu'on voit dans ses manières n'a jamais eu d'inconvénients que pour les femmes, qui, d'ailleurs, le lui ont pardonné, et que votre excellence est incapable de compromettre son fidèle serviteur.

— Monsieur Busqueros, dit le chevalier, ce n'est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais, dit Busqueros, mais les éloges de votre grandeur se trouvent tout naturellement sur les lèvres de ceux qui ont l'honneur de la connaître. L'histoire que votre excellence me demande, j'avais commencé à la raconter, sous des noms supposés, au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inez...

— Je la sais jusque-là, dit le chevalier ; Lope Soarez l'avait contée au petit Avarito, qui m'en a fait part. Vous êtes monté la nuit à un premier, où vous avez vu un homme, qui, effrayé de votre apparition, s'est écrié : *Tête effroyable et sanglante, pourquoi viens-tu me reprocher un crime involontaire ?* La femme de ce bon homme vous a donné un rendez-vous au jardin public, et vous allait conter son histoire.

— C'est cela même, répliqua Busqueros ; la dame était venue au jardin public, accompagnée d'une de ses amies, jeune femme grande et bien faite, et me fit, en ces termes, le récit qui intéresse votre curiosité. ”

HISTOIRE DE FRASCHETA SALERO ET DE SON MARI CABRONÈZ.

Je suis fille d'un brave officier, qui, par ses services, avait mérité que toute sa paie fût, à sa mort, conservée à sa veuve, à titre de pension. Ma mère, qui était née à Salamanque, s'y retira avec ma sœur, qui s'appelait Dorothée, et avec moi, qu'on appelait Frascheta. Elle possédait une maison dans un quartier très-solitaire : elle la fit réparer. Nous nous y établîmes, et nous y vivions avec une économie qui répondait fort bien aux modestes dehors de notre habitation. Ma mère ne nous laissait aller ni au spectacle, ni aux combats de taureaux. Elle ne faisait ni ne recevait de visites. N'ayant donc point d'autre amusement, je me tenais presque tout le jour à la fenêtre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passait dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivais des yeux et le regardais de manière à le persuader qu'il avait fait sur moi une impression favorable. Les passans n'étaient point insensibles aux égards que j'avais pour eux :

quelques-uns me saluaient, d'autres repassaient plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle de me revoir. Quand ma mère s'apercevait de mon manège, elle ne manquait pas de me dire : " Frascheta, Frasceta, qu'est-ce que vous faites-là ? soyez modeste et sérieuse comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari. " Ma mère se trompait, car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d'un an.

Notre rue était fort déserte, et j'avais rarement le plaisir d'y voir passer des hommes dont l'extérieur méritât mes prévenances. Cependant une circonstance me favorisait. Il y avait fort près de nos fenêtres un grand arbre avec un banc de pierre ; et ceux qui voulaient me voir à leur aise, pouvaient s'y asseoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour, un jeune homme, mis avec beaucoup d'élégance, vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire ; mais, dès qu'il m'eut aperçue, la lecture ne l'occupait guère, et ses yeux ne quittèrent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivans. Une fois, il s'approcha de ma fenêtre avec l'air de chercher quelque chose, puis il me dit : " Mademoiselle, n'avez-vous rien laissé tomber ? " Je lui dis que non.

" Tant pis, me répondit-il, car, par exemple, si vous aviez laissé tomber la petite croix que vous avez au cou, je l'aurais ramassée. Possédant ainsi quelque chose qui vous aurait appartenu, je me ferais l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'asseoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut-être... " Comme ma mère entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme ; mais je défis adroitement ma croix et la jetai dans la rue.

Le soir, je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc et ôtèrent leurs mantilles ; ensuite l'une d'elles sortit de sa poche un morceau de papier, le déploya, et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jeta un regard moqueur. Persuadée que le jeune homme avait fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable, et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain, mon perfide s'assit encore sur le banc, et je fus très-surprise de le voir tirer de sa poche un morceau de papier, le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir, je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille ; ils apportèrent une table et la couvrirent ; puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits, et d'autres objets pareils. Ensuite, parurent les deux dames de la veille ; elles s'assirent sur le banc et se mirent à manger ce qu'on avait apporté.

Ma mère et ma sœur, qui ne se mettaient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, et nous allâmes joindre la dame qui nous avait prévenues avec tant d'obligeance. En l'abordant, je m'aperçus qu'elle avait beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme ; je supposai qu'elle était sa sœur, et j'en conclus qu'il lui avait parlé de moi, lui avait donné ma croix, et que, la veille, elle s'était mise à cette place, seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquait des cuillers, et ma sœur, en alla chercher ; ensuite, on s'aperçut qu'il manquait des serviettes ; ma mère me dit d'aller en prendre ; mais la dame me fit signe, et je répondis que je ne saurais jamais les trouver : ma mère y alla donc ; dès qu'elle fut partie, je dis à la dame : " Il me paraît, Madame, que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup.

— Non, Mademoiselle, me répondit-on, ce frère dont vous parlez, c'est moi-même. J'ai un autre frère qui s'appelle le duc de San Lugar ; moi-même, je dois être bientôt duc d'Arcos, parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse ; mais si je me refusais à ce mariage, il en résulterait des scènes lugubres qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler de choses contraires à l'honneur ; mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus : le hasard pourra nous réunir ; à son défaut, je saurai bien moi-même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir, voici une bague

enrichie d'un solitaire de grand prix ; je l'ai choisi d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance ; je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au vôtre. ” J'étais élevée par une mère de la plus grande austérité, et je savais assez que la décence me prescrivait de refuser ce présent ; mais quelques réflexions que je fis alors et que je ne me rappelle pas dans ce moment, me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes, et ma sœur avec des cuillers. La dame inconnue fut très-aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très-contens les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres, et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant, je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence, me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère : elle me dit que c'était sans doute un morceau de verre, qu'on avait enchâssé avec ce soin ; mais que je devais toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeait dans le voisinage : on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable serait sans doute d'en faire une offrande à saint Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en vendant la bague, il y aurait de quoi faire deux jolies dots pour ma sœur et pour moi. “ Pardonnez-moi, maman, lui répondis-je, il me semble que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague, sans spécifier la valeur ; si le véritable propriétaire se présente, nous la lui rendrons ; s'il ne se présente pas, ma sœur n'y a aucun droit, non plus que saint Antoine de Padoue ; c'est à moi, qui ai trouvé la bague, qu'elle appartiendra incontestablement. ” Ma mère n'eut rien à répondre ; on publia dans Salamanque, qu'il y avait une bague trouvée, mais on garda le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien, personne ne se présenta pour la réclamer.

Le jeune homme à qui je devais un présent d'une valeur aussi considérable, avait fait une vive impression sur mon cœur, et pendant huit jours, on ne me vit plus à la fenêtre ; mais le naturel l'emporta : je me remis à la fenêtre comme auparavant, et j'y passais tout mon temps.

Le banc de pierre où le jeune duc se plaçait pour me voir, étoit alors occupé par un gros monsieur, dont l'humeur paraissait parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre, et ma présence semblait lui être désagréable ; il me tourna le dos, mais je l'incommodais, lors même qu'il ne me voyait pas, car il se tournait de temps à autre avec un air d'inquiétude. Bientôt il s'en alla, témoignant, par ses regards, ressentir quelque indignation ; mais il revint le lendemain, et répéta la même scène. Enfin, il se tourna et se retourna tant, qu'au bout de deux mois, il me demanda en mariage.

Ma mère me dit qu'on ne trouvait pas tous les jours des partis comme celui-là, et m'ordonna de l'accepter. Je changeai mon nom de Frascheta Salero, en celui de dona Francisca Cabronèz, et je vins habiter la maison où vous m'avez vue hier.

Devenue la femme de don Cabronèz, je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur. J'y réussis trop bien, et au bout de trois mois, je lui trouvai l'air plus heureux que je ne le voulais, et qui pis est, il croyait me rendre parfaitement heureuse. Cet air de satisfaction allait très-mal à sa physionomie, et de plus il me déplaisait et m'impatientait. Heureusement cet état de béatitude ne dura pas long-temps.

Un jour don Cabronèz, sortant le matin de chez lui, vit un petit garçon qui tenait un papier à la main, et semblait embarrassé. Il voulut le tirer de peine, et vit que le billet étoit adressé à *l'adorable Frascheta*. — Cabronèz fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite, il emporta chez lui ce précieux document, et y lut ce qui suit :

“ Se peut-il que mes richesses, ma valeur, mon nom, ne puissent me faire connaître de vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'étoient offert à me servir, m'ont sans doute trompé, car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais je suis audacieux, et rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit de vous faire connaître une passion qui, dès sa naissance, ne connaît plus ni frein ni mesure.

LE COMTE DE PENNA-FLOR. ”

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la félicité dont jouissait Cabronèz. Il devint inquiet, soupçonneux, et ne me permit plus de sortir, si ce n'est avec une voisine, qu'il connaissait peu, mais qu'il avait prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronèz n'osait cependant pas me parler de ses peines, car il ne savait où j'en étois avec le comte

de Penna-Flor, ni même, si j'étais instruite de son amour. Cependant, mille circonstances venaient accroître son inquiétude. Une fois, il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin ; une autre fois, un inconnu parut s'être caché dans la maison : d'ailleurs, de fréquentes sérénades se faisaient entendre ; et cette musique est détestée des jaloux. Enfin, le comte de Penna-Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour, j'allai au Prado avec ma dévote voisine ; nous restâmes assez tard et presque seules au bout de la grande allée. Le comte nous aborda, et me déclara formellement sa passion ; il me dit qu'il était résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur ; cet audacieux me prit la main de force, et je ne sais ce qu'il eût entrepris, sans les cris que nous fîmes.

Nous revînmes au logis dans un désordre affreux. La dévote voisine déclara à mon époux qu'elle ne voulait plus sortir avec moi, et qu'il était bien fâcheux que je n'eusse point un frère qui sût en imposer au comte, puisque j'avais un mari qui savait si peu me faire respecter. " La religion, ajouta-t-elle, proscrit la vengeance, mais l'honneur d'une femme tendre et fidèle, mérite cependant qu'on s'en occupe un peu davantage, et sûrement, le comte de Penna-Flor n'agit avec autant d'audace, que parce qu'il est informé de l'humeur débonnaire de M. Cabronèz. "

Mon époux, revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivait assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tirait de grandes bottes contre le mur, avec une épée d'une longueur extraordinaire, et l'autre homme lui disait : " Bravo, seigneur don Ramire ; si vous y allez ainsi avec l'illustre comte de Penna-Flor, il ne sera pas long-temps la terreur des frères et des époux.

— Mon cher ami, dit l'homme à la grande épée, je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du comte de Penna-Flor ; je ne veux point le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce qu'il n'y revienne plus. Ce n'est pas pour rien, que Ramire Caramanza passe pour le premier bréteur de l'Espagne ; mais ce qui m'embarrasse, ce sont les suites de mon duel. Si j'avais seulement cent doublons, j'irais passer quelque temps dans les îles. "

Les deux amis allaient se retirer, lorsque mon mari, qui s'était caché sous une porte, les aborda et leur dit : " Messieurs, je suis un des époux dont le comte de Penna-Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eût été de le tuer, je ne me serais point mêlé de votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons qui vous sont nécessaires pour passer dans les îles. Restez ici ; je vais chercher cet argent. " Il alla chez lui, et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante, nous entendîmes frapper à la porte avec le ton de l'autorité, et nous vîmes paraître un alcade avec deux alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : " Nous sommes venus de nuit, par ménagement pour vous, afin que notre apparition ne nuisît en rien à votre réputation. Il s'agit du comte de Penna-Flor, qui a été assassiné hier. Une lettre, qu'on dit être tombée de la poche d'un des assassins, peut faire supposer que vous leur avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime, et favoriser leur évasion. " Mon mari, répondit avec assez de présence d'esprit : " Je n'ai jamais vu le comte de Penna-Flor. Deux hommes que je ne connais pas, m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j'avais faite l'année passée à Madrid, et j'en ai payé le montant. Si vous voulez, j'irai chercher la lettre de change. "

L'homme de justice tira un papier de sa poche, et dit : " Il y a ici : *Nous partons pour les îles, avec les cent doublons du bon Cabronèz.*

— Et bien, dit mon époux, ce sont les cent doublons de la lettre de change ; elle était à vue, et je n'avais pas le droit d'en différer le paiement.

— J'appartiens à la justice criminelle, répliqua l'alcade, et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu, M. Cabronèz ; excusez l'embarras que nous vous avons donné. "

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée, je demandai à mon cher Cabronèz, si réellement il avait fait assassiner le comte de Penna-Flor. Il ne voulut d'abord convenir de rien ; mais enfin il avoua qu'il avait donné cent doublons au spadassin Caramanza, non pas pour tuer le comte, mais pour le corriger de sa pétulance. " Ma chère Frascheta, ajouta-t-il, bien que ce meurtre soit de ma part tout à fait involontaire, il pèse sur ma conscience ; il m'épouvante, et si je m'en croyais, j'irais de ce pas à saint Jacques de Compostelle, et peut-être plus loin, chercher et gagner des indulgences. "

Cet aveu de mon mari, devint le signal des événemens les plus extraordinaires ; chaque nuit fut marquée par quelque apparition effrayante ; elles achevèrent de porter le trouble dans une conscience déjà bourrelée. Presque toujours il s'agissait des cent doubloons. Quelquefois, au milieu des ténèbres, on entendait une voix qui disait : *Je vais te rendre les cent doubloons*. D'autres fois, on entendait compter la monnaie.

Un soir, une servante vit, dans un coin de la chambre, un bassin rempli de doubloons ; elle voulut y mettre la main, et ne trouva que des feuilles sèches, qu'elle apporta avec le bassin. Le lendemain, don Cabronèz fut fort précoc[jupé, rêveur et soucieux ; le soir, passant par une chambre qui n'était que faiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir une tête d'homme dans un bassin. Il vint tout épouvanté me dire ce qui avait causé son effroi : j'allai à l'endroit indiqué et je vis sa tête à perruque, que par hasard on avait mise dans son plat à barbe. Je n'aimais point à contredire mon époux : il m'importait même d'entretenir ses terreurs ; je fis donc des cris affreux, et j'assurai avoir vu une tête ensanglantée et menaçante. Depuis lors, la même tête apparut à presque tous les gens de la maison ; Cabronèz s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant, et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces apparitions n'avaient rien de réel. Le comte de Penna-Flor lui-même était, comme on dit, un être de raison, imaginé seulement pour inquiéter mon époux et lui faire perdre son air satisfait : les hommes de justice et les spadassins étaient des gens du duc d'Arcos ; et cet aimable duc était venu à Salamanque tout de suite après son mariage.

Cette nuit, je comptais faire quelque grande peur à mon mari ; je voulais qu'il sortît de la chambre et qu'il allât se renfermer dans son cabinet, où il a de l'eau bénite et quelques images privilégiées ; je me proposais ensuite de fermer la porte aux verroux, et le duc devait entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignais point que mon mari le vît monter, ou qu'il trouvât l'échelle, car la maison est exactement fermée toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup, votre tête a paru à la fenêtre ; mon mari l'a prise pour celle de Penna-Flor, qui venait lui reprocher les cent doubloons.

A présent, il ne me reste qu'à vous parler de cette voisine si dévote, si exemplaire, en qui mon époux avait tant de confiance. Hélas ! cette voisine, c'était le duc lui-même, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme, qui, véritablement, lui vont à merveille. Je suis encore fidèle à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos, car je ne suis point sûre de rester toujours vertueuse, et si je venais à prendre un parti à cet égard, je voudrais avoir Arcos sous la main.

Frascheta termina ici sa narration, et le duc, prenant la parole, me dit : “ Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans notre confiance ; il s'agit de hâter le voyage du bon Cabronèz : nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire pénitence dans quelque retraite pieuse. Pour cet effet, nous avons besoin de vous et de votre génie inventif. ”

Le chevalier Tolède prenait grand plaisir au récit de Busqueros, et nous dit qu'il enviait au duc d'Arcos une maîtresse comme Frascheta : qu'il avait toujours aimé les impertinentes, et que celle-ci les surpassait toutes.

“ Peut-être, dit Busqueros, la connaissez-vous ; mais il faut, pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connaître son mari, et que je vous dise comment il fit connaissance avec le terrible pèlerin Hervas. ”

Cet époux, dont le nom en espagnol pourrait tenir lieu d'armes parlantes, était fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avait long-temps exercé un emploi assez obscur dans la magistrature ; il y réunissait un petit commerce en gros, et fournissait quelques détaillans ; ensuite, ayant fait un héritage considérable, il prit, comme beaucoup d'Espagnols, le parti de ne rien faire du tout, si ce n'est de fréquenter les églises, les lieux publics, et de fumer des cigares.

Vous me direz que Cabronèz, n'ayant d'autre goût que celui de la plus parfaite tranquillité, n'aurait pas dû épouser la première espiègle qui lui ferait des mines par la fenêtre. Mais c'est là la grande énigme du cœur humain, que personne ne fait ce qu'il doit faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt célibataire. Tel autre, qui jure de n'avoir jamais de femme, se marie et se remarie. Cabronèz s'était donc marié ; il s'en félicita d'abord, et puis s'en repentit. Lorsqu'il se vit sur les bras, non-seulement un comte de Penna-Flor, mais encore son ombre échappée aux enfers pour le tourmenter, il devint soucieux ; se renferma en lui-même : bientôt il fit

mettre son lit dans le cabinet où était le prie-dieu et le bénitier. Le jour, il voyait peu sa femme, et restait à l'église plus long-temps que de coutume.

Un jour, il s'y trouva à côté d'un pèlerin, qui attacha sur lui ses regards d'une manière si inquiétante, qu'il se vit forcé de quitter l'église. Le soir, il le trouva encore à la promenade, et puis il le retrouva partout où il allait, et partout le regard du pèlerin, fixe et pénétrant, lui causait une angoisse inexprimable. Enfin Cabronèz, surmontant sa timidité naturelle, lui dit : " Monsieur, j'irai me plaindre à l'alcade, si vous continuez à m'obséder.

— Obséder, obséder, dit le pèlerin d'une voix creuse et sépulcrale ; oui, vous êtes obsédé, fortement obsédé : cent doublons, une tête, un homme assassiné, mort sans communion. Eh bien, ai-je deviné ?

— Qui êtes-vous, dit Cabronèz, rempli de frayeur ?

— Je suis un réprouvé ; mais j'espère en la miséricorde divine. Avez-vous entendu parler du savant Hervas ?

— Je connais en gros son histoire. Il eut le malheur d'être athée, et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même ; je suis son fils, et j'ai été marqué en naissant du sceau de la réprobation ; mais il m'a été accordé d'en reconnaître le signe sur le front des pécheurs, et de les ramener dans la voie du salut. Viens, jouet infortuné de Satan, je me ferai connaître de toi plus particulièrement. "

Le pèlerin conduisit Cabronèz au jardin des pères Célestins dans une des allées les plus solitaires de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc et lui parla en ces termes :

Je m'appelle Blaz Hervas : mon père, Diègue Hervas, envoyé fort jeune à l'université de Salamanque, ne tarda pas à s'y distinguer par l'application la plus extraordinaire. Bientôt il n'eut plus d'émules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors, renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maîtres en chaque science, il conçut l'espérance flatteuse d'atteindre à la même gloire, et de voir un jour son nom inscrit parmi les leurs. A cette ambition, qui n'était pas médiocre, Diègue en joignit une autre : il voulait publier des ouvrages anonymes ; et lorsque leur mérite serait reconnu, se nommer, et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet, il jugea que Salamanque n'était pas un horizon sur lequel l'astre glorieux de ses destinées, pût apparaître assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. Là, sans doute, les hommes distingués par leur génie, jouissaient du respect qu'on leur doit, des hommages du public, de la confiance des ministres, même de la faveur du Roi. Diègue imagina donc que la capitale pouvait seule rendre à ses talents la justice qui leur était due. Notre jeune savant avait sous les yeux la Géométrie de Descartes, l'Analyse de Harriot, les Ouvrages de Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies, ouvrant le chemin de la science, y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avaient pas encore été tentées, et proposa des amendemens pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son Livre. Les ouvrages de géométrie étaient alors toujours écrits en latin ; Hervas écrivit le sien en Espagnol, afin de lui donner plus de cours ; et pour le faire paraître sous un titre qui piquât la curiosité, il l'appela : *Secrets de l'Analyse dévoilés, avec la connaissance des infinis de toutes dimensions.*

Lorsque le manuscrit fut prêt, mon père sortait précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses tuteurs ; ils lui apprenaient en même temps que son bien, qui d'abord paraissait devoir être de huit mille pistoles, se trouvait, par divers accidens, réduit à huit cents, et qu'on lui remettrait cette somme dès qu'il aurait juridiquement acquitté les tuteurs. Hervas réfléchit que huit cents pistoles étaient précisément ce qu'il fallait pour faire imprimer son ouvrage, et le porter à Madrid. Il se hâta donc de signer la décharge de tutelle, reçut les huit cents pistoles, et présenta son manuscrit à la censure.

Les censeurs de la partie théologique firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits semblait ramener aux atomes d'Epicure, dont la doctrine était improuvée par l'Eglise. On leur représenta qu'il s'agissait de quantités abstraites, et non pas de particules matérielles, et ils retirèrent leur opposition.

De la censure, l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'était un assez gros in-quarto, pour lequel il fallut fondre des caractères algébriques qui manquaient, et même faire de nouveaux poinçons : en sorte, qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à sept cents pistoles. Hervas les accorda

d'autant plus aisément, qu'il comptait vendre chaque exemplaire trois pistoles, ce qui faisait un profit tout clair de deux mille trois cents pistoles. Hervas n'était rien moins qu'intéressé ; mais l'assurance de posséder ce petit capital, ne laissait pas de lui faire plaisir.

L'impression dura plus de six mois. Hervas corrigeait lui-même les épreuves, et ce travail fastidieux lui coûta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin, la plus grosse charrette qu'on pût trouver dans Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots sur lesquels se fondaient sa gloire présente et son immortalité future.

Dès le lendemain, Hervas, ivre de joie, enivré d'espérances, mit son édition sur huit mulets, se mit lui-même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrivé dans la capitale, il descendit tout droit chez le libraire Moréno, et lui dit : “ Monsieur, ces huit mules ont apporté neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires d'un ouvrage dont voici le millième. Cent exemplaires vendus à votre profit, vous rendront trois cents pistoles, et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entière s'écoulera en peu de semaines, et que je pourrai en faire une nouvelle, où j'ajouterai quelques éclaircissemens dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimait. ” Moréno eut l'air de douter de cette vente si prompte ; mais comme il voyait le privilège des censeurs de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin, et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans une auberge ; et, sans perdre de temps, il se mit à travailler aux notes et supplémens qui devaient accompagner la seconde édition de son ouvrage.

Trois semaines se passèrent ainsi, et notre géomètre pensa qu'il était temps d'aller chez Moréno, et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devait faire au moins un millier de pistoles. Il y alla, et fut très-mortifié d'apprendre qu'il ne s'était pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eut un sujet de mortification encore plus sensible ; car, en rentrant à son auberge, il y trouva un alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée, et le conduisit à la tour de Ségovie. Il est surprenant qu'un géomètre fût traité en prisonnier d'état ; mais voici ce qui était arrivé : les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moréno, se trouvèrent bientôt entre les mains des curieux qui fréquentaient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre : *Secrets de l'Analyse dévoilés*, dit que ce pourrait bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre, considérant attentivement le même titre, dit, avec un souris malin, que la satire devait porter sur le ministre des finances, don Pèdre Alanyès ; car analyse était l'anagramme d'Alanyès ; et la seconde partie, *infini de toute dimension*, se rapportait également à ce ministre, qui était, au physique, infiniment petit et infiniment gros, et, au moral, infiniment haut et infiniment bas. Il est aisé de juger, par cette plaisanterie, que les habitués de Moréno avaient la permission de tout dire, et que le gouvernement tolérait cette petite junta satirique.

Ceux qui connaissent Madrid, savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées ; qu'il s'occupe des mêmes événemens, qu'il partage les mêmes opinions, et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues ; aussi les plaisanteries des habitués de Moréno, étaient-elles bientôt répétées dans les boutiques des barbiers ; enfin, dans tous les carrefours.

Bientôt aussi le ministre Alanyès ne fut appelé que le seigneur Analyse, infini de toutes dimensions. Ce financier était assez accoutumé à l'animadversion du peuple, et n'y prenait pas garde ; mais le même sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui-ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venait d'un livre de géométrie qu'on vendait chez Moréno. Le ministre, sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arrêter l'auteur, ensuite confisquer l'édition.

Hervas, ignorant toutes ces choses, renfermé dans la tour de Ségovie, privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finirait sa détention, s'avisa, pour charmer son ennui, de faire un appel mental de toutes ses connaissances, c'est-à-dire, de se rappeler ce qu'il savait en chaque science. Alors il s'aperçut, à sa grande satisfaction, qu'il avait réellement embrassé tout l'ensemble des connaissances humaines, et qu'il eût pu, comme Pic de la Mirandole, soutenir des thèses, *de omni scibili*.

Hervas, ambitieux de se faire un nom dans les sciences, forma le plan d'un ouvrage en cent volumes, qui devait renfermer tout ce que les hommes savaient de son temps. Il voulait le faire paraître sans nom d'auteur : le public ne manquerait pas de prendre le change, et croirait que l'ouvrage

ne pouvait être fait que par une société de savans ; alors Hervas devait se nommer, et obtenir tout d'un coup la réputation et le titre d'homme universel. Hervas avait un esprit dont les forces n'étaient point au-dessous d'une aussi vaste entreprise ; il en avait le sentiment, et se livra tout entier à un projet qui flattait les deux passions de son âme, l'amour des sciences et l'amour-propre.

Six semaines passèrent très-vite pour Hervas. Au bout de ce temps, il fut appelé chez le gouverneur du château ; il y trouva le premier commis des finances. Cet homme, après l'avoir salué avec une sorte de respect, lui dit : “ Don Diègue Hervas, vous avez voulu paraître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extrême ; car, lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous défendre. On vous impute d'avoir eu en vue le ministre des finances, dans votre Analyse des infinis. Don Pèdre de Alanyès, justement irrité, a fait livrer aux flammes toute l'édition de votre ouvrage ; mais, content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner, et vous offre, dans ses bureaux, une place de contador. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarrasse quelquefois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir. ”

Hervas fut d'abord très-affligé qu'on eût brûlé, à la fois, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires d'un ouvrage qui lui avait coûté tant de soins : mais comme il avait fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite, et alla prendre possession de sa place dans les bureaux. Là, on lui présenta des registres d'annuités ; des escomptes avec rabais d'espèces, et autres calculs, dont il se tira avec une facilité qui lui mérita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de son traitement, et on lui assigna une maison dépendante du ministre.

Il était donc rendu à lui-même ; sa subsistance était assurée. Le travail qu'on lui demandait ne pouvait l'occuper que pendant quelques heures de la matinée, et il avait devant lui un immense projet, propre à employer toutes les forces de son génie, et à lui donner toutes les jouissances du savoir. Notre ambitieux Polygraphe se résolut à écrire un volume in-octavo sur chaque science. Observant que la parole était comme l'attribut distinctif de l'homme, il consacra le premier volume à la Grammaire universelle ; il y exposa l'artifice grammatical infiniment varié, au moyen duquel on exprime, dans chaque langue, les différentes parties du discours, et l'on donne les formes diverses aux premiers élémens de la pensée.

Ensuite, passant de la pensée intérieure de l'homme, aux idées qui lui viennent par les objets environnans, Hervas consacra le second volume à l'Histoire naturelle, en général ; le troisième, à la Zoologie, qui est la connaissance des animaux ; le quatrième volume, à l'Ornithologie qui est la connaissance des oiseaux ; le cinquième, à l'Ichtyologie, qui est la connaissance des poissons ; le sixième, à l'Entomologie, qui est la connaissance des insectes ; le septième, à la Scoleologie, qui est la connaissance des vers ; le huitième, à la Conchyliologie, qui est la connaissance des Coquilles ; le neuvième, à la Botanique ; le dixième, à la Géologie, ou connaissance de la structure de la terre ; le onzième, à la Lithologie, ou connaissance des pierres ; le douzième, à l'Orytologie, ou connaissance des fossiles ; le treizième, à la Métallurgie, art d'extraire et travailler les métaux ; le quatorzième, à la Docimastique, art de les essayer.

Le quinzième volume, ramenant l'homme sur lui-même, traitait de la Physiologie, ou connaissance du corps humain. Le volume seizième traitait de l'Anatomie ; le dix-septième était consacré à la Miologie, ou connaissance des muscles ; le dix-huitième, à l'Ostéologie ; le dix-neuvième, à la Névrologie ; le vingtième, à la Phlébologie, ou connaissance du système veineux.

Le volume vingt-unième était consacré à la Médecine, divisée, dans le vingt-deuxième volume, en Nosologie, ou connaissance des maladies ; dans le vingt-troisième, en Ætiologie, connaissance de leurs causes ; dans le vingt-quatrième, en Pathologie, connaissance des maux qu'elles occasionnent ; dans le vingt-cinquième, en Séméiotique, connaissance des symptômes ; dans le vingt-sixième, en Clinique, connaissance des procédés à observer au lit du malade ; dans le vingt-septième, en Thérapeutique, art de guérir (le plus difficile de tous). Le vingt-huitième traitait de la Diététique, ou connaissance du régime ; le vingt-neuvième, de l'Hygiène, qui est l'art de conserver la santé ; le trentième, de la Chirurgie ; le trente-unième, de la Pharmacie ; le trente-deuxième de la Médecine vétérinaire.

Ensuite venait, dans le trente-troisième volume, la Physique générale ; dans le trente-quatrième, la

Physique particulière ; dans le trente-cinquième, la Physique expérimentale ; dans le trente-sixième, la Météorologie ; dans le trente-septième, la Chimie ; et les fausses Sciences qui en dépendent, telles que l'Alchimie, dans le trente-huitième volume ; et la Philosophie hermétique, dans le trente-neuvième.

Après ces sciences naturelles, venaient celles qui dérivent de l'état de guerre, qu'on croit aussi être très-naturel à l'homme. Ainsi, le quarantième volume traitait de la Stratégie, ou art de la guerre ; le quarante-unième, de la Castramétation, qui est l'art de placer les camps ; le quarante-deuxième, de la Fortification ; le quarante-troisième, de la Guerre souterraine, qui est l'art du mineur ; le quarante-quatrième, de la Pyrotechnie, qui est l'art de l'artificier ; le quarante-cinquième, de la Balistique, art de lancer les corps graves : l'artillerie l'avait perdu, mais Hervas l'avait, pour ainsi dire, ressuscitée par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

De là, revenant aux arts de la paix, Hervas avait consacré le quarante-sixième volume à l'Architecture civile ; le quarante-septième, à l'Architecture navale ; le quarante-huitième, à la Construction des vaisseaux ; le quarante-neuvième, à la Navigation.

Ensuite Hervas, considérant encore l'homme en société, consacrait le cinquantième volume, à la législation ; le cinquante-unième, au Droit civil ; le cinquante-deuxième, au Droit criminel ; le cinquante-troisième, au Droit politique ; le cinquante-quatrième, à l'Histoire ; le cinquante-cinquième, à la Mythologie ; le cinquante-sixième, à la Chronologie ; le cinquante-septième, à la Biographie ; le cinquante-huitième, à l'Archéologie, ou connaissance de l'antiquité ; le cinquante-neuvième, à la Numismatique ; le soixantième, au Blason ; le soixante-unième, à la Diplomatie, qui est la connaissance des chartes et documens ; le soixante-deuxième, à la Diplomatie, qui est la science des ambassades, ou l'art de négocier ; le soixante-troisième, à l'Idiomatologie, qui est la connaissance générale de toutes les langues ; le soixante-quatrième, à la Bibliographie, qui est la connaissance des livres et des éditions.

Ensuite Hervas, revenant aux arts de la pensée, traitait, dans le soixante-cinquième volume, de la Logique ; dans le soixante-sixième, de la Réthorique ; dans le soixante-septième, de l'Ethique, qui est la morale ; dans le soixante-huitième, de l'Esthétique, qui est l'analyse des impressions que nous recevons par nos sens.

Puis venait le soixante-neuvième volume, contenant la Théosophie, qui est l'étude de la sagesse, mise en rapport avec le culte ; le soixante-dixième contenant la Théologie, divisée en Dogmatique, dans le soixante-onzième volume ; en Polémique, dans le soixante-douzième ; en Ascétique, dans le soixante-treizième. Cette dernière enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venait, dans le soixante-quatorzième, l'Exégèse, qui est l'exposition des saintes Ecritures ; dans le soixante-quinzième, l'Hermeneutique, qui est leur interprétation.

De la Théologie, par une transition où il paraissait trop de hardiesse, Hervas passait, dans son soixante-seizième volume, à l'Oneïro-critique, qui est l'explication des songes : ce volume n'était pas le moins intéressant. Hervas y montrait comment des erreurs mensongères et frivoles avaient eu le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles ; car nous voyons, dans l'histoire, que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Egypte, dont les possessions territoriales devinrent, à cette époque, domaines royaux. Cinq cents ans plus tard, nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assemblés. Enfin, six siècles après la guerre de Troie, les Chaldéens de Babylone, et l'oracle de Delphes, expliquaient les songes.

Le soixante-dix-septième volume traitait de l'Ornithomantie, ou science des augures, qui est la divination par les oiseaux, pratiquée sur tout par les Aruspices toscans : Sénèque nous en a conservé les rites.

Le soixante-dix-huitième volume traitait de la Généthliologie, ou science des horoscopes, astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont, pour ainsi dire, propagées jusqu'à nos jours.

Le soixante-dix-neuvième volume, plus savant que les autres, remontait à l'origine de la magie, au temps de Zoroastre et d'Ostanes. On y trouvait l'histoire de cette science déplorable, qui, à la honte de notre siècle, en a infecté le commencement, et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le quatre-vingtième volume était consacré à la cabale, ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rabdomancie, ou divination par les baguettes ; l'Hydromancie, Géomancie, etc.

De tous ces mensonges, Hervas passait tout à coup aux plus incontestables vérités. Ainsi le quatre-vingt-unième volume était consacré à la Géométrie ; le quatre-vingt-deuxième à l'Arithmétique ; le quatre-vingt-troisième à l'Algèbre ; le quatre-vingt-quatrième à la Trigonométrie ; le quatre-vingt-cinquième à la Stéréotomie, qui est la considération des solides, appliquée à la coupe des pierres ; le quatre-vingt-sixième à l'Altimétrie, art de mesurer les hauteurs dont on ne peut approcher ; le quatre-vingt-septième à la Planimétrie ; le quatre-vingt-huitième à la Mécanique ; le quatre-vingt-neuvième à la Dynamique, science des forces vives ; le quatre-vingt-dixième à la Statique, science des forces en équilibre ; le quatre-vingt-onzième à l'Hydraulique ; le quatre-vingt-douzième à l'Hydrostatique ; le quatre-vingt-treizième à l'Hydrodynamique ; le quatre-vingt-quatorzième à l'Optique et à la perspective ; le quatre-vingt-quinzième à la Dioptrique ; le quatre-vingt-seizième à la Catoptrique ; le quatre-vingt-dix-septième à la Gnomonique, science des cadrans ; le quatre-vingt-dix-huitième à la Trigonométrie sphérique ; le quatre-vingt-dix-neuvième à l'Astronomie. Enfin, le centième volume était consacré à l'Analyse, qui, selon Hervas, était la science des sciences, et la dernière borne de l'esprit humain⁽¹⁾.

Une connaissance approfondie de cent sciences différentes, paraîtra, à quelques personnes, devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine : il est certain, cependant, que Hervas écrivit, sur chacune, un volume, qui commençait par l'histoire de la science, et finissait par des vues, pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter, et, pour ainsi dire, de reculer dans tous les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisait à tout au moyen de l'économie du temps, et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levait avant le soleil, et se préparait au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devait effectuer. Il se rendait chez le ministre une demi-heure avant tout le monde, et attendait que l'heure du bureau sonnât, ayant la plume en main, et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage. Au moment où l'heure sonnait, il commençait ses calculs, et les expédiait avec une célérité surprenante. Après cela, il passait chez le libraire Moréno, dont il avait su gagner la confiance, prenait les livres qui lui étaient nécessaires, et les portaient [*sic*] chez lui. Il ressortait encore pour prendre un léger repas, rentrait avant une heure, et travaillait jusqu'à huit heures du soir. Après quoi, il jouait à la *pelotta* avec des petits garçons du voisinage, rentrait, prenait une tasse de chocolat, et s'allait coucher. Les dimanches, il passait toute la journée hors de chez lui, et méditait le travail de la semaine suivante. Hervas pouvait ainsi consacrer environ trois mille heures par an à la confection de son œuvre universel, ce qui ayant fait, au bout de quinze ans, quarante-cinq mille heures, cette surprenante composition se trouva réellement achevée, sans que personne, à Madrid, s'en doutât ; car Hervas n'était nullement communicatif, et ne parlait à personne de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de science. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini comme lui-même finissait sa trente-neuvième année, et il se félicitait d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation toute prête d'éclorre. Mais, en même temps, il avait dans l'âme une sorte de tristesse ; car l'habitude du travail, soutenu par l'espérance, avait été, pour lui, comme une société agréable qui remplissait tous les momens de sa journée. Il avait perdu cette société ; et l'ennui, qu'il n'avait jamais connu, commençait à se faire sentir. Cet état, si nouveau pour Hervas, le sortit tout à fait de son caractère. Bien loin qu'il recherchât la solitude, on le voyait dans tous les lieux publics. Là, il avait l'air d'accoster tout le monde ; mais ne connaissant personne, et n'ayant point l'habitude de la conversation, il passait sans mot dire ; cependant il songeait, en lui-même, que bientôt tout Madrid le connaîtrait, le rechercherait, et que son nom serait sur les lèvres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction, Hervas eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure, qu'il espérait illustrer. Depuis quinze ans, il ne s'était permis d'autre amusement que de jouer à la *pelotta* avec les garçons du voisinage, et il se promettait un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'était passée sa première enfance.

⁽¹⁾ *Note aut.* : Un ex-Jésuite espagnol, appelé Hervas, a fait imprimer à Rome, en 1780 et suiv., vingt *in-quarto*, qui étaient autant de Traités complets de différentes sciences : Il était de la famille de notre Hervas.

Hervas voulut, avant de partir, jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablette. Il remit ses manuscrits à un relieur, en lui recommandant bien que le dos de chaque volume portât, dans sa longueur, le nom de la science, et le numéro du tome, depuis le premier, qui était la Grammaire universelle, jusqu'à l'Analyse, qui était le centième. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablette qui devait le recevoir, était déjà préparée. Hervas y plaça cette imposante série, et fit un feu de joie de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma, à double tour, la porte de sa chambre, y apposa son cachet, et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance, donna réellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettait. Mille souvenirs, innocens et doux, lui arrachaient des larmes de joie, dont vingt ans des plus arides conceptions, avaient, pour ainsi dire, tari les sources. Notre polygraphe eût volontiers passé le reste de ses jours dans sa bourgade native ; mais les cent volumes le rappelaient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale : il arrive chez lui ; trouve bien entier le cachet apposé sur la porte. Il ouvre !... et voit les cent volumes mis en pièces, dépouillés de reliure ; toutes les feuilles éparées, et confondues sur le parquet ! — Cet aspect affreux trouble ses sens ; il tombe au milieu des débris de ses livres, et perd jusqu'au sentiment de son existence.

Hélas ! voici quelle était la cause de ce désastre. Hervas ne mangeait jamais chez lui. Les rats, si nombreux dans toutes les maisons de Madrid, se gardaient bien de fréquenter la sienne ; ils n'y auraient trouvé à ronger que quelques plumes ; mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes, chargés de colle toute fraîche, furent apportés dans la chambre, et que cette chambre fut, dès le même jour, abandonnée par son maître. Les rats, attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude, se rassemblèrent en foule, culbutèrent, rongèrent, dévorèrent... Hervas, reprenant ses sens, vit un de ces monstres, tirant, dans un trou, les derniers feuillets de son Analyse. La colère n'était, peut-être, jamais entrée dans l'âme de Hervas : il en ressentit le premier accès ; se précipita sur le ravisseur de sa géométrie transcendante : sa tête porta contre le mur, et il retomba évanoui.

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvraient le parquet de sa chambre, et les jeta dans un coffre, et se livra aux plus tristes pensées. Bientôt après, il fut saisi d'un frisson, qui, dès le lendemain, dégénéra en une fièvre bilieuse, comateuse et maligne.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TOME QUATRIÈME.

HISTOIRE D'AVADORO.

Hervas, privé de sa gloire par les rats, abandonné des médecins, ne fut pas délaissé par sa garde-malade. Elle lui continua ses soins, et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde était une fille de trente ans, appelée Marica ; elle était venue le soigner par amitié, parce qu'il causait quelquefois les soirs avec son père, qui était un cordonnier du voisinage. Hervas convalescent, sentit tout ce qu'il devait à cette bonne fille. " Marica, lui dit-il, vous avez sauvé mes jours, et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur, lui répondit cette fille, vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites, et soyez sûre que si la chose est en mon pouvoir, je la ferai.

— Mais, si je vous demandais de m'épouser ?

— Je le veux bien, et de grand cœur. Vous me nourrirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serai malade, et vous me défendrez des rats quand je serai absent. Oui, Marica, je vous épouserai du moment où vous le voudrez, et le plus tôt sera le mieux. "

Hervas n'étant pas encore bien guéri, ouvrit le coffre qui renfermait les débris de sa poly-mathesis. Il essaya d'en rassembler les feuillets, et eut une récédive qui lui laissa beaucoup de faiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir, il alla chez le ministre des finances, représenta qu'il avait travaillé quinze ans, et formé des élèves en état de le remplacer ; que sa santé était détruite, et il demanda sa retraite, avec une pension équivalente à la moitié de son traitement. En Espagne, ces sortes de grâces ne sont pas très-difficiles à obtenir ; on accorda à Hervas ce qu'il demandait, et il épousa Marica.

Alors notre savant changea sa manière de vivre. Il prit un logement dans un quartier solitaire, et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eût rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avaient rongé tout le papier qui tenaient [*sic*] au dos des livres, et n'avaient laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuillet, encore ces moitiés étaient-elles déchirées. Cependant, elles servirent à Hervas, pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même temps, il en produisit un d'un genre tout différent ; Marica me mit au monde, moi, pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute, le jour de ma naissance fut une fête aux enfers ; les feux éternels de cet affreux séjour brillèrent d'un nouvel éclat, et les démons ajoutèrent aux supplices des damnés, pour mieux jouir de leurs hurlemens.

Le pèlerin, en prononçant ces mots, parut livré au désespoir. Il versa beaucoup de larmes, puis se tournant vers Cabronèz, il lui dit : " Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit : rendez-vous ici demain à la même heure, et gardez-vous d'y manquer, il y va de votre vie éternelle. "

Cabronèz retourna chez lui, l'âme remplie de terreurs nouvelles. La nuit, il fut réveillé par le défunt Penna-Flor, qui compta les cent doublons à ses oreilles, sans qu'il y manquât une seule pièce. — Le lendemain, il se rendit au jardin des Célestins. Il y trouva le pèlerin, qui reprit en ces termes la suite de son récit :

Je vins au monde, et ma mère ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avait jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentimens, qu'il avait placée dans son soixante-septième volume. La perte de son épouse, lui prouva qu'il avait été fait pour sentir l'amitié et l'amour ; elle l'accabla plus que la perte de ses cent tomes in-octavo dévorés par les rats. La maison de Hervas était petite, et retentissait toute entière à chaque cri que je faisais : il était impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon grand-père le cordonnier Maragnon, qui parut très-flatté d'avoir dans sa maison son petit-fils, fils d'un contador et gentilhomme.

Mon grand-père, dans son humble état, jouissait de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles

dès que je fus en état de les fréquenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance, et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyait bien payé de ses frais, lorsqu'il pouvait dire : *My nieto el hijo del contador*, mon petit-fils, le fils du contador. Mais venons à mon père et à sa triste destinée, qui n'est que trop connue : puisse-t-elle servir de leçon et d'épouvante aux impies !

Diègue Hervas passa huit ans à réparer le dommage que lui avaient fait les rats. Son ouvrage était presque refait, lorsque des journaux étrangers, qui tombèrent entre ses mains, lui prouvèrent que les sciences avaient fait à son insçu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peine ; cependant, ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avait faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entières qu'il passa sans sortir de chez lui, et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sédentaire acheva de détruire sa santé. Il eut une sciatique obstinée ; des maux de reins, du sable dans la vessie, et tous les symptômes avant-coureurs de la goutte. Mais enfin, la poly-mathésis en cent volumes était achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moréno, fils de celui qui avait mis en vente sa malheureuse analyse. “ Monsieur, lui dit-il, voici cent volumes qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette poly-mathésis fera honneur à vos presses, et, j'ose le dire, à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer, et que ma peine mémorable ne soit pas entièrement perdue. ”

Moréno ouvrit tous les volumes, les examina avec soin, et lui dit : “ Monsieur, je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le réduire à vingt-cinq volumes.

— Laissez-moi, lui répondit Hervas, avec l'indignation la plus profonde, laissez-moi ; retournez à votre magasin imprimer les fatras romanesques ou pédantesques, qui font la honte de l'Espagne. Laissez-moi, Monsieur, avec ma gravelle et mon génie, qui, s'il eût été mieux connu, m'eût mérité l'estime générale. Mais, je n'ai plus rien à demander aux hommes, et moins encore aux libraires ; laissez-moi. ”

Moréno se retira, et Hervas tomba dans la plus noire mélancolie ; il avait sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfans de son génie, conçus avec délices, enfantés avec une peine qui avait aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oubli. Il voyait sa vie entière perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi, son esprit, exercé à pénétrer tous les mystères de la nature, se tourna malheureusement vers l'abîme des misères humaines. A force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal partout, il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur : “ Auteur du mal, qui êtes-vous ? ”

Lui-même eut horreur de cette idée, et voulut examiner si le mal, pour être, devait nécessairement avoir été créé. Ensuite, il examina la même question sous un point de vue plus étendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matière une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer, sans avoir recours à la création.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux, selon lui, ils devaient l'existence à un acide générateur, lequel faisant fermenter la matière, lui donnait des formes constantes, à-peu-près comme les acides cristallisent les bases alcalines et terreuses en polyédres toujours semblables. Il regardait les substances fongueuses, que produit le bois humide, comme le chaînon qui lie, la cristallisation des fossiles à la reproduction des végétaux et des animaux, et qui en indique, sinon l'identité, au moins l'analogie.

Savant, comme l'était Hervas, il n'eut pas de peine à étayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvait, par exemple, que les mulets, qui tiennent de deux espèces, pouvaient être comparés aux sels à base mêlée, dont la cristallisation est confuse. L'effervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des végétaux muqueux, et celle-ci lui parut être un commencement de vie, qui n'avait pu se développer faute de circonstances favorables.

Hervas avait observé que les cristaux, en se formant, s'amassaient dans les parties les plus éclairées du vase, et se formaient difficilement dans l'obscurité ; et comme la lumière est également favorable à la végétation, il considéra le fluide lumineux comme un des élémens dont se composait l'acide

universel qui animait la nature ; d'ailleurs il avait vu la lumière rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'était aussi un motif de la regarder comme un acide⁽¹⁾.

Hervas savait que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pôle, le sang, faute d'une chaleur suffisante, était exposé à une alcalinescence qui ne pouvait être arrêtée que par l'usage intérieur des acides. Il en conclut que la chaleur pouvant, en quelques occasions, être suppléée par un acide, devait être elle-même une espèce d'acide, ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savait qu'on avait vu le tonnerre aigrir et faire fermenter les vins. Il avait lu dans Sanchoniaton, qu'au commencement du monde, les êtres destinés à vivre avaient été comme réveillés à la vie par de violents coups de tonnerre, et notre infortuné savant n'avait pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie payenne pour affirmer que la matière de la foudre avait pu donner un premier développement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création, devait en rapporter la gloire au créateur ; et plût au ciel qu'il l'eût fait ! Mais son bon ange l'avait abandonné, et son esprit, égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Hélas ! tandis que Hervas élevait ses coupables pensées au-dessus des sphères de l'intelligence humaine, sa dépouille mortelle était menacée d'une prochaine dissolution. Pour l'accabler, plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques. Sa sciatique devenue douloureuse, lui ôta l'usage de la jambe droite ; le sable de ses reins, devenu graveleux, déchirait sa vessie ; l'humeur arthritique avait courbé les doigts de sa main gauche, et menaçait les jointures de la droite ; enfin, la plus sombre hypocondrie détruisait les forces de son âme, en même temps que celles de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abatement, et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composait tout son domestique, et mettait, à le servir, tout ce qui lui restait de forces. Mais lui-même tomba malade, et mon père fut alors forcé de me souffrir près de lui. Mais mon grand-père Moragnon [*sic*] fut bientôt après attaqué de la fièvre chaude. Il ne fut malade que cinq jours. Sentant sa fin approcher, il me fit venir et me dit : “ Blaz, mon cher Blaz, reçois ma dernière bénédiction. Tu es né d'un père savant, et plût au ciel qu'il le fût moins ! heureusement pour toi, ton grand-père est un ignorant simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité : ne te laisses point entraîner par ton père. Depuis quelques années, il a fait peu d'actes de religion, et ses opinions sont telles, que des hérétiques en auraient honte. Blaz, défie-toi de la sagesse humaine. Dans quelques instans, j'en saurai plus que tous les philosophes. Blaz, Blaz, je te bénis, j'expire. ” Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs, et je retournai chez mon père, où je n'avais pas été depuis quatre jours. Pendant ce temps, le vieux invalide était aussi mort, et les confrères de la charité s'étaient chargés de l'ensevelir. Je savais que mon père était seul, et je voulais me consacrer à le servir, mais en entrant chez lui, un spectacle extraordinaire frappa mes regards, et je restai dans la première chambre, frappé d'horreur.

Mon père avait ôté ses habits et s'était revêtu d'un drap de lit en forme de linceuil. Il était assis et regardait le soleil couchant. Après une assez longue contemplation, il éleva la voix, et dit : “ Astre dont les derniers rayons ont frappé mes yeux pour la dernière fois, pourquoi avez-vous éclairé le jour de ma naissance ? Avais-je demandé à naître ? Et pourquoi suis-je né ? Les hommes m'ont dit que j'avais une âme, et je m'en suis occupé aux dépens même de mon corps. J'ai cultivé mon esprit, mais les rats l'ont dévoré ; les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restera de moi ; je meurs tout entier, aussi obscur que si je n'étais pas né. Néant, reçois donc ta proie. ” Hervas resta quelques instans livré à de sombres réflexions : ensuite, il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux ; il leva les yeux au ciel, et dit : “ O mon Dieu, s'il y en a un, ayez pitié de mon âme, si j'en ai une. ” Ensuite, il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur, comme s'il y ressentait quelque angoisse. Hervas avait préparé une autre table ; il y avait mis des coussins : il se coucha dessus, croisa

⁽¹⁾ *Note aut.* : Hervas est mort vers l'an 1660 ; ses connaissances en physique ne pouvaient être que très-bornées ; on reconnaît ici l'acide principe de Paracelse.

ses mains sur sa poitrine, et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonné que, voyant tous ces apprêts de suicides, je ne me sois pas jeté sur le verre, ou que je n'aie pas appelé de secours : j'en suis surpris moi-même, ou plutôt je suis très-sûr qu'un pouvoir surnaturel me retenait à ma place, sans me laisser la liberté d'aucun mouvement ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Les confrères de la charité, qui avaient enterré notre invalide, me trouvèrent dans cette situation ; ils virent mon père étendu sur la table, couvert d'un linceuil, et ils demandèrent s'il était mort. Je répondis que je n'en savais rien. Ils me demandèrent qui lui avait mis ce linceuil. Je répondis que lui-même s'en était revêtu. Ils examinèrent le corps et le trouvèrent sans vie. Ils virent le verre avec un reste de liquide, et le prirent pour l'examiner. Puis ils s'en allèrent, en donnant des signes de mécontentement, et me laissèrent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions, et ils s'en allèrent en disant : " Il est mort comme il a vécu ; ce n'est pas à nous de l'enterrer. "

Je restai seul avec le mort. Mon découragement allait au point que j'en avais perdu la faculté d'agir, et même de penser. Je me jetai dans le fauteuil où j'avais vu mon père, et je retombai dans mon immobilité.

La nuit vint ; le ciel se chargea de nuages : un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre ; un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et la laissa ensuite plus sombre qu'elle n'était auparavant. Au milieu de cette obscurité, je crus distinguer quelques formes fantastiques ; ensuite, il me sembla entendre mon père pousser un long gémissement, que les échos lointains répétèrent à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étais retenu à ma place, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres ; j'eus le frisson de la fièvre ; mes visions devinrent des rêves, et le sommeil s'empara de mes sens.

Je me réveillai en sursaut : je vis six grands cierges jaunes, allumés près du corps de mon père, et un homme assis vis-à-vis de moi, qui semblait guetter l'instant de mon réveil. Sa figure était majestueuse et imposante ; il était grand de taille ; ses cheveux noirs, un peu crépus, tombaient sur son front ; son regard était vif et pénétrant, mais en même temps doux et séducteur : du reste, il portait la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s'habillent à la campagne.

Lorsque l'inconnu vit que j'étais réveillé, il me sourit d'un air affable et me dit : " Mon fils (je vous appelle ainsi, parce que je vous considère comme si vous m'apparteniez déjà), vous êtes abandonné de Dieu et des hommes, et la terre s'est fermée devant les restes de ce sage qui vous donna le jour ; mais nous ne vous abandonnerons pas.

— Monsieur, lui répondis-je, vous disiez, je crois, que j'étais abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes, cela est vrai, mais je ne pense pas que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation, dit l'inconnu, est juste, à certains égards ; ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant, pour vous convaincre de l'intérêt que nous prenons à vous, je vous offre cette bourse ; vous y trouverez mille pistoles : un jeune homme doit avoir des passions et les moyens de les satisfaire ; n'épargnez pas cet or, et comptez toujours sur nous. " Ensuite l'inconnu frappa dans ses mains ; six hommes masqués parurent, et enlevèrent le corps de Hervas ; les cierges s'éteignirent, et l'obscurité fut profonde. Je n'y restai pas long-temps : je pris à tâtons le chemin de la porte ; je gagnai la rue, et lorsque je vis le ciel étoilé, il me sembla que je respirais plus librement. Les mille pistoles que je sentais dans ma poche, contribuaient aussi à élever mon courage. Je traversai Madrid ; j'arrivai au bout du Prado, à l'endroit où l'on a placé, depuis, une statue colossale de Cybèle ; là je me couchai sur un banc, et ne tardai pas à m'endormir.

Le soleil était déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla, fut, je crois, un léger coup de mouchoir que je reçus dans le visage ; car en m'éveillant je vis une jeune fille, qui, se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche, écartait celles qui eussent pu troubler mon sommeil. Mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposait très-mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentais la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avais fait en m'éveillant presque aucun grand mouvement ; j'étais libre de prolonger cette situation en feignant de dormir

encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais sans aigreur, qui, s'adressant à mes berceuses, leur dit : " Célia, Zorilla, que faites-vous ici ? Je vous croyais à l'église, et voilà que je vous trouve dans une belle dévotion.

— Mais, maman, répondit la jeune fille qui me servait d'oreiller, ne m'avez-vous pas dit que les œuvres avaient leur mérite, aussi bien que la prière. Et n'est-ce pas là une œuvre de charité, que de prolonger le sommeil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit.

— Assurément, répliqua la voix plus riante que grondeuse, assurément cela est très-méritoire, et voilà une idée qui prouve, sinon votre dévotion, au moins votre innocence ; mais à présent, ma charitable Zorilla, posez-moi bien doucement la tête de ce jeune homme, et rentrons.

— Ah ! ma bonne maman, reprit la jeune fille, voyez comme il dort doucement ; au lieu de l'éveiller, vous devriez bien, maman, défaire sa fraise qui l'étouffe.

— Oui-dà, dit la maman, vous me donnez là une belle commission ; mais voyons un peu : en vérité, il a l'air bien doux. " En même temps, la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise.

" Il est encore mieux comme cela, dit Célia, qui n'avait pas encore parlé, et il respire plus librement : je vois qu'il y a de la douceur à faire de bonnes actions.

— Cette réflexion, dit la mère, montre beaucoup de jugement ; mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons, Zorilla, posez doucement cette jeune tête sur ce banc, et retirons-nous. "

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête, et retira ses genoux. Je crus alors qu'il était inutile de faire plus long-temps l'endormi : je me mis sur mon séant, et j'ouvris les yeux : la mère poussa un cri ; les filles voulurent fuir ; je les retins. " Célia ! Zorilla ! leur dis-je, vous êtes aussi belles qu'innocentes, et vous, qui n'avez l'air de leur mère, que parce que vos charmes sont plus formés, permettez, qu'avant de vous quitter, je puisse donner quelques instans à l'admiration que vous m'inspirez toutes les trois. " Tout ce que je leur disais était la vérité : Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites, sans leur extrême jeunesse, qui ne leur avait pas donné le temps de se développer, et leur mère, qui n'était pas âgée de trente ans, n'en paraissait pas avoir vingt-cinq. " Seigneur cavalier, me dit celle-ci, si vous avez seulement feint de dormir, vous avez dû vous convaincre de l'innocence de mes filles, et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m'accompagner chez moi. Une connaissance commencée aussi singulièrement, semble faite pour devenir plus intime. "

Je les suivis. Nous arrivâmes à leur maison, qui donnait sur le Prado. Les filles allèrent présider au chocolat. La mère, m'ayant fait asseoir auprès d'elle, me dit : " Vous voyez une maison un peu plus étoffée qu'il ne convient à notre situation présente. Je l'avais prise en des temps plus heureux. Aujourd'hui, je voudrais bien sous-louer le bel étage, mais je n'ose le faire ; les circonstances où je me trouve exigent une sévère réclusion.

— Madame, lui répondis-je, j'ai aussi des raisons de vivre très-retiré, et, si cela vous arrangeait, je m'accommoderais volontiers du quarto principal (ou bel appartement). " En disant ces mots, je tirai ma bourse, et la vue de l'or écarta toutes les objections que la dame eût pu me faire. Je payai d'avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu'on me porterait à dîner dans ma chambre, et que je serais servi par un valet affidé, qui devait aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Célia ayant reparu avec le chocolat, furent informées des conditions du marché, et leur regard parut prendre possession de ma personne ; mais les yeux de leur mère semblaient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coquetterie ne m'échappa point ; j'en remis l'issue à la destinée, et je songeai à m'arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvait contribuer à me la rendre agréable et commode. Tantôt c'était Zorilla qui m'apportait une écritoire, ou bien Célia venait garnir ma table d'une lampe ou de quelques livres. Rien n'était oublié. Les deux belles venaient séparément, et lorsqu'elles se rencontraient chez moi, c'étaient des rires qui ne finissaient pas. La mère avait son tour : elle s'occupa surtout de mon lit, y fit mettre des draps de toile d'Hollande, une belle couverture de soie et une pile de coussins. Ces arrangemens m'occupèrent la matinée. Midi vint : on mit le couvert dans ma chambre ; j'en fus charmé : j'aimais voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance. Mais il y a

temps pour tout ; j'étais bien aise de me livrer à mon appétit sans trouble et sans distraction.

Je dînai donc. Ensuite je pris ma cape et mon épée, et j'allai me promener en ville. Jamais je n'y avais eu autant de plaisir ; j'étais indépendant, j'avais les poches pleines d'or, j'étais plein de santé, de vigueur, et, grâce aux caresses des trois dames, rempli d'une haute opinion de moi-même, car il est ordinaire aux jeunes gens de s'estimer ce que le beau sexe les apprécie.

J'entrai chez un joaillier et j'achetai quelques bijoux. Ensuite, je fus au théâtre et je finis par revenir chez moi. Je trouvai les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantait en s'accompagnant de la guitare, les deux autres faisaient de la résille ou filet.

“ Seigneur cavalier, me dit la mère, vous vous êtes logé chez nous, et vous nous témoignez beaucoup de confiance, sans savoir seulement qui nous sommes. Il serait cependant convenable de vous en informer. Vous saurez donc, seigneur cavalier, que je m'appelle Inez Santarez, veuve de don Juan Santarez, corrégidor de la Havane. Il m'avait prise sans bien, il m'a laissée de même, avec les deux filles que vous voyez. J'étais même très-embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très-inopinément une lettre de mon père. Vous me permettrez de taire son nom. Hélas ! il avait aussi, toute sa vie, lutté contre l'infortune ; mais enfin, ainsi que me l'apprenait sa lettre, il se trouvait dans un poste brillant, étant trésorier de la guerre. Sa lettre contenait une remise de deux mille pistoles, et l'ordre de venir à Madrid. J'y vins en effet, mais ce fut pour apprendre que mon père était accusé de concussion, même de haute trahison, et détenu au château de Ségovie. Cependant cette maison avait été louée pour nous. Je m'y suis donc logée, et j'y vis dans une grande retraite, ne recevant absolument personne, à l'exception d'un jeune homme, employé dans les bureaux de la guerre ; il vient me rapporter ce qu'il peut apprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté, personne ne sait nos relations avec l'infortuné détenu. ” En achevant ces mots, madame Santarez versa quelques larmes.

“ Ne pleures pas, maman, lui dit Célia, il y a un terme à tout, et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voilà déjà un jeune cavalier qui a une physionomie très-heureuse, et sa rencontre me paraît d'un augure favorable.

— En vérité, dit Zorilla, depuis qu'il est ici, notre solitude me semble n'avoir plus rien de triste. ”

Madame Santarez me jeta un regard où je démêlai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regardèrent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent, se troublèrent et furent rêveuses : j'étais donc aimé de trois personnes charmantes ; cet état me semblait délicieux.

Sur ces entrefaites, un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous, il prit madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eut avec elle un long entretien ; ensuite elle me l'amena, et me dit : “ Seigneur cavalier, voici don Christophe Sparadoz, dont je vous ai parlé, et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi lui procurer l'avantage de votre connaissance ; mais, quoique nous habitions la même maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame, lui dis-je, je suis noble et Asturien ; mon nom est Leganez. ” Je crus devoir lui taire le nom de Hervas, qui pouvait être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant, et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison, et madame Santarez fit servir une collation de fruits et de pâtes légères. J'étais encore le centre principal de toutes les attentions des trois belles, mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressaient au nouveau venu. J'en fus blessé, et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant autant que possible.

Au milieu de mon triomphe, don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche, et, regardant la semelle de son soulier, il dit : “ En vérité, depuis la mort du cordonnier Maragnon, il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait. ” Ensuite il me regarda d'un air goguenard et méprisant.

Le cordonnier Maragnon était précisément mon grand-père maternel, qui m'avait élevé, et je lui avais les plus grandes obligations ; mais il déparaît fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames, si elles venaient à savoir que j'avais eu un grand-père cordonnier. Toute ma gaieté disparut ; je jetai à don Cristophe des regards tantôt courroucés, tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui défendre de mettre le pied

dans la maison. Il s'en alla ; je le suivis dans l'intention de le lui signifier ; je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avais préparé. Je crus qu'il allait se fâcher. Il affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le menton comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre ; ensuite, il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle crocs en jambe, et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Etourdi du coup, je me relevai couvert de boue ; et, plein de rage, je regagnai le logis. Les dames étaient couchées. Je me mis au lit, mais je ne pus dormir : deux passions, l'amour et la haine, me tenaient éveillé ; celle-ci était toute concentrée sur don Cristophe. Il n'en était pas de même de l'amour, mon cœur en était rempli, mais il n'était point fixé. Célia, Zorilla et leur mère m'occupaient tour à tour ; leurs images flatteuses se confondant dans mes rêves, m'obsédèrent le reste de la nuit.

Je m'éveillai fort tard. En ouvrant les yeux, je vis madame Santarez assise au pied de mon lit : elle semblait avoir pleuré. “ Mon jeune cavalier, me dit elle, je suis venue me réfugier chez vous, j'ai là haut des gens qui me demandent de l'argent et je n'en ai pas à leur donner. Je dois, hélas ! mais ne fallait-il pas habiller et nourrir ces pauvres enfans ? elles n'ont que trop de privations. ” Ici madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux, remplis de larmes, se tournaient involontairement vers ma bourse, qui était à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet. Je versai l'or sur ma table ; j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à madame Santarez : elle ne s'attendait point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise ; ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or, en disant : “ Oh ! mes enfans, mes chers enfans ! ” Les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance achevèrent de brûler mon sang déjà trop allumé par mes songes.

Je m'habillai à la hâte, et voulus prendre l'air sur une terrasse de la maison passant devant la chambre des jeunes filles, je les entendis sangloter, et s'embrasser en pleurant. Je prêtai l'oreille un instant, et puis j'entrai. Célia me dit : “ Ecoutez-moi, hôte trop cher et trop aimable ; vous nous trouvez dans la plus extrême agitation ; depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n'avait troublé le sentiment que nous avons l'une pour l'autre, et nous étions unies par la tendresse, plus encore que par le sang ; il n'en était plus de même depuis que vous êtes ici : la jalousie s'était glissée dans nos âmes, et peut-être en serions-nous venues à nous haïr : le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues, et nos cœurs se sont rapprochés. A présent, notre cher hôte, c'est à vous de nous réconcilier tout à fait ; promettez-nous de ne pas aimer l'une plus que l'autre ; et si vous avez quelques caresses à nous faire, partagez-les bien également. ” Qu'avais-je à répondre, à cette invitation vive et pressante ? je les serrai tour à tour dans mes bras ; j'essuyai leurs pleurs, et leur tristesse fit place à de tendres folies.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse, et madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d'avoir payé ses dettes, l'enivrait de joie. Elle me pria à dîner, et me demanda de lui accorder toute cette journée. Notre repas eut un air de confiance et d'intimité. Les domestiques furent écartés ; les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez, épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées, but deux verres d'un vin généreux de Rotha. Ses yeux, un peu troublés, n'en furent que plus brillants. Elle s'anima beaucoup, et il n'eût tenu qu'à ses filles d'avoir encore de la jalousie ; mais elles respectaient trop leur mère, pour que l'idée leur en pût venir. Celle-ci, trahie par un sang que le vin avait exalté, était néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté, j'étais loin de songer à des projets de séduction. Le sexe et l'âge étaient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandaient sur notre commerce un charme inexprimable ; nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eût enfin séparés, mais j'avais commandé des rafraîchissemens chez un limonadier voisin ; leur apparition fit plaisir, parce qu'elle était un prétexte de rester réunis : tout allait bien jusque-là. Nous étions à peine à table, que nous vîmes arriver Cristophe Sparadoz. J'éprouvai une sensation fâcheuse à son aspect ; mon cœur avait pris une sorte de possession de ces dames, et mes droits compromis me causaient une véritable douleur.

Don Cristophe n'y fit aucune attention, non plus qu'à ma personne. Il salua les dames, conduisit madame Santarez au bout de la terrasse, eut avec elle une longue conversation, et puis vint se mettre à

table sans que personne l'y invitât. Il mangeait, buvait, et ne disait mot ; mais la conversation étant tombée sur les combats de taureaux, il poussa son assiette, donna un coup de poing sur la table, et dit : “ Ah ! par saint Cristophe, mon patron, pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du ministre ? J'aimerais mieux être le dernier torero de Madrid, que président de tous les Cortès de la Castille. ” En même temps il tendit le bras comme pour percer un taureau, et nous fit admirer l'épaisseur de ses muscles. Ensuite, pour montrer sa force, il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Cristophe trouvait tant de plaisir à ces jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put ; ensuite, il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusque-là, il n'avait fait aucune attention à moi. Mais alors, m'adressant la parole, il dit : “ Mon ami le gentilhomme, depuis la mort du cordonnier Maragnon, qui est-ce qui fait les meilleurs souliers ? ” Ce propos ne parut aux dames qu'une absurdité, telles que don Cristophe en proférait assez souvent. Quant à moi, j'en fus très-irrité : j'allai chercher mon épée, et je courus après don Cristophe ; je l'atteignis au bout d'une rue de traverse ; je me mis devant lui, et, tirant mon épée, je lui dis : “ Insolent, tu vas me payer tant de lâches affronts. ” Don Cristophe mit la main sur la garde de son épée ; mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa, en donna un coup sec sur la lame de mon épée, et la fit sauter de ma main ; ensuite, il s'approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau, et m'y jeta comme il avait fait la veille, mais si rudement, que j'en fus plus longtemps étourdi.

Quelqu'un me donna la main pour me relever ; je reconnus le gentilhomme qui avait fait enlever le corps de mon père, et m'avait donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds ; il me releva avec bonté, et me dit de le suivre. Nous marchâmes en silence, et arrivâmes au pont du Mançanarez, où nous trouvâmes deux chevaux noirs, sur lesquels nous galopâmes une demi-heure le long du rivage. Nous arrivâmes à une maison solitaire, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes ; la chambre où nous entrâmes était tapissée de serge brune et ornée de flambeaux d'argent, et d'une brâsière de même métal. Nous nous assîmes auprès, dans deux fauteuils, et l'inconnu me dit : “ Seigneur Hervas, voilà comme va le monde, dont l'ordre, tant admiré, ne brille pas par la justice distributive ; les uns ont reçu de la nature une force de huit cents livres, d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison, qui remet un peu le niveau. ” En même temps l'inconnu ouvrit un tiroir, en tira un poignard, et me dit : “ Voyez cet instrument ; le bout, contourné en olive, est terminé par une pointe plus affilée qu'un cheveu ; mettez-le à votre ceinture. Adieu, mon cavalier ; souvenez-vous toujours de votre bon ami, don Belial de Gehenna. Quand vous aurez besoin de moi, venez, après minuit, au pont du Mançanarez ; frappez trois fois dans vos mains, et vous verrez arriver les chevaux noirs. A propos, j'oubliais l'essentiel ; voici une seconde bourse ; ne vous en faites pas faute. ” Je remerciai le généreux don Belial ; je remontai sur mon cheval noir ; un nègre monta sur l'autre ; nous arrivâmes au pont où il fallut descendre, et je gagnai mon logis.

Rentré chez moi, je me couchai, et m'endormis ; mais j'eus des songes pénibles. J'avais mis le poignard sous mon chevet ; il me parut qu'il sortait de sa place, et m'entraîna dans le cœur. Je voyais aussi don Cristophe qui m'enlevait les trois dames de la maison.

Mon humeur, le matin, était sombre ; la présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'elles firent pour m'égayer, produisirent un effet différent, et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étais seul, j'avais mon poignard à la main, et j'en menaçais don Cristophe, que je croyais voir devant moi.

Ce redoutable personnage parut encore dans la soirée, et ne fit pas à ma personne la plus légère attention ; mais il fut pressant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les fâcha, et puis les fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avais fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque à lui seul ; ensuite il reprit sa cape pour s'en aller. Avant de partir, il se tourna brusquement de mon côté, et me dit : “ Mon gentilhomme, qu'est-ce que ce poignard que je vois à votre ceinture ? vous feriez mieux d'y mettre une alêne de cordonnier. ” Là-dessus il partit d'un grand éclat de rire, et nous quitta. Je le suivis, et l'atteignant au détour d'une rue, je passai à sa gauche, et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avais

mis à frapper ; et don Christophe, se retournant avec beaucoup de sang-froid, me dit : “ Faquin, ne sais-tu pas que je porte une cuirasse ? ” Ensuite, il me prit par le chignon et me jeta dans le ruisseau. Mais, pour cette fois, je fus charmé d’y être, et qu’on m’eût épargné un assassinat. Je me relevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m’accompagna jusqu’à mon lit, et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Le matin les dames me trouvèrent plus calme que je n’avais été la veille, et m’en firent compliment ; mais je n’osai passer la soirée avec elles ; je craignais l’homme que j’avais voulu assassiner, et je pensais que je n’oserais le regarder en face. Je passai la soirée à me promener dans les rues, enrageant de bon cœur lorsque je songeais au loup qui s’était introduit dans mon bercail.

A minuit j’allai au pont : je frappai dans mes mains, les chevaux noirs parurent ; je montai sur celui qui m’était destiné, et suivis mon guide jusqu’à la maison de don Belial. Les portes s’ouvrirent d’elles-mêmes ; mon protecteur vint à ma rencontre, et me conduisit à la brasière où nous avions été la veille. “ Eh bien, me dit-il, d’un ton un peu moqueur, eh bien, mon cavalier, l’assassinat n’a pas réussi : c’est égal, on vous tiendra compte de l’intention ; au surplus, nous avons songé à vous débarrasser d’un rival aussi fâcheux. On a dénoncé les indiscretions dont il se rendait coupable, et il est aujourd’hui dans la même prison que le père de madame Santarez. Il ne tiendra donc qu’à vous de mettre votre bonne fortune à profit, un peu mieux que vous ne l’avez fait jusqu’à présent. Agréez le cadeau de cette bonbonnière, elle contient des pastilles d’une composition excellente ; offrez-les à vos dames, et mangez-en vous-même. ”

Je pris la bonbonnière qui répandait un parfum agréable, et puis je dis à don Belial : “ Je ne sais pas trop ce que vous appelez *mettre ma bonne fortune à profit*. Je serais un monstre, si je pouvais abuser de la confiance d’une mère et de l’innocence de ses filles ; je ne suis point aussi pervers que vous paraissez le supposer.

— Je ne vous suppose, dit don Belial, ni plus ni moins méchant que ne le sont tous les enfans d’Adam. Ils ont des scrupules avant de commettre le crime, et des remords après ; par-là, ils se flattent de tenir encore un peu à la vertu ; mais ils pourraient s’épargner ces sentimens fâcheux s’ils voulaient examiner ce que c’est que la vertu, qualité idéale dont ils admettent l’existence sans examen ; et cela même doit la ranger au nombre des préjugés qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur don Belial, répondis-je à mon protecteur, mon père avait mis entre mes mains son soixante-sixième volume, qui traitait de la morale. Le préjugé, selon lui, n’était pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde, et transmise comme par héritage. Ces habitudes de l’enfance jettent dans notre âme cette première semence, l’exemple la développe, la connaissance des lois la fortifie ; en nous y conformant, nous sommes des honnêtes gens ; en faisant plus que les lois n’ordonnent, nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition, dit don Belial, n’est pas mauvaise, et fait honneur à votre père ; il écrivait bien et pensait encore mieux, peut-être ferez-vous comme lui. Mais revenons à votre définition. Je conviens avec vous que les préjugés sont des opinions déjà jugées ; mais ce n’est pas une raison pour ne pas les juger encore, lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux d’approfondir les choses, soumettra les préjugés à l’examen, et il examinera même si les lois sont également obligatoires pour tout le monde. En effet, vous observerez que l’ordre légal semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caractères froids et paresseux qui attendent leurs plaisirs de l’hymen, et leur bien-être de l’économie et du travail. Mais les beaux génies, les caractères ardents, avides d’or et de jouissances, qui voudraient dévorer leurs années, qu’est-ce que l’ordre social a fait pour eux ? Ils passeraient leur vie dans les cachots et la terminerai[en]t dans les supplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas réellement ce qu’elles paraissent. Les lois sont des barrières : elles suffisent pour détourner les passants ; mais ceux qui ont bien envie de les franchir, passent par-dessus ou par-dessous. Ce sujet me mènerait trop loin ; il se fait tard, adieu mon cavalier ; faites usage de ma bonbonnière, et comptez toujours sur ma protection. ”

Je pris congé du seigneur don Belial, et retournai chez moi. On m’ouvrit la porte ; je gagnai mon lit, et tâchai de m’endormir. La bonbonnière était sur une table de nuit ; elle répandait un parfum

délicieux. Je ne pus résister à la tentation : je mangeai deux pastilles, je m'endormis, et j'eus une nuit très-agitée.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure accoutumée. Elles me trouvèrent dans le regard quelque chose d'extraordinaire : véritablement je les voyais avec d'autres yeux ; tous leurs mouvemens me semblaient des agaceries faites à dessein de me plaire ; je prêtais le même sens à leurs discours les plus indifférens ; tout en elles attirait mon attention et me faisait imaginer des choses auxquelles je n'avais pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bonbonnière ; elle mangea deux pastilles et en offrit à sa sœur. Bientôt, ce que j'avais cru voir acquit quelque réalité : les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur, et s'y livraient sans le connaître ; elles-mêmes en furent effrayées, et me quittèrent avec un reste de timidité qui avait quelque chose de farouche.

Leur mère entra : depuis que je l'avais sauvée de ses créanciers, elle avait pris pour moi des manières affectueuses ; ses caresses me calmèrent quelques instans : mais bientôt je la vis des mêmes yeux que je voyais ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passait en moi, et en éprouva de la confusion. Ses regards, en évitant les miens, tombèrent sur la bonbonnière fatale ; elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientôt elle revint, me caressa encore, m'appela son fils, et me serra dans ses bras. Elle me quitta avec un sentiment de peine, et de grands efforts sur elle-même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement : je sentais le feu circuler dans mes veines, je voyais à peine les objets environnans, un nuage couvrait ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse : la porte des jeunes filles était entr'ouverte, je ne pus me défendre d'entrer : le désordre de leurs sens était plus excessif que le mien ; il m'effraya. Je voulus m'arracher de leurs bras, je n'en eus pas la force. Leur mère entra ; le reproche expira sur sa bouche : bientôt elle perdit le droit de nous en faire.

“ Pardonnez, seigneur Cabronèz, ajouta le pèlerin, pardonnez si je vous parle de choses dont le récit même est un péché mortel ; mais ce récit était nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition, et j'espère y réussir : ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. ” Cabronèz retourna chez lui, et pendant la nuit il fut encore inquiété par l'ombre de Penna-Flor.

Le lendemain, s'étant rendu à l'endroit assigné par le pèlerin, celui-ci continua en ces termes la suite de son récit :

Ma bonbonnière était vide ; mes pastilles épuisées : mais nos regards et nos soupirs semblaient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissaient de souvenirs criminels, et nos langueurs avaient leurs coupables délices.

C'est le propre du crime, d'étouffer les sentimens de la nature. Madame de Santarez, livrée à des désirs effrénés, oubliait que son père languissait dans un cachot, et que peut-être son arrêt de mort était prononcé. Si elle n'y pensait guère, moi, j'y pensais encore moins.

Mais un soir, je vis entrer chez moi un homme soigneusement enveloppé dans son manteau, ce qui me causa quelque frayeur, et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que, pour mieux se déguiser, il avait même pris un masque. Le mystérieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui-même, et me dit : “ Seigneur Hervas, vous me paraissez lié avec madame Santarez ; je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne : l'affaire étant sérieuse, il me serait pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avait donné sa confiance à un étourdi, nommé Cristophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison où se trouve le sieur Goranez, père de ladite dame. Ce fou là croyait avoir le secret de certains hommes puissans ; mais ce secret, c'est moi qui en suis le dépositaire, et le voici en peu de mots. D'aujourd'hui en huit jours, une demi-heure après le soleil couché, je passerai devant cette porte, et je dirai trois fois le nom du détenu, *Goranez, Goranez, Goranez*. A la troisième fois, vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. M. Goranez n'est plus à Ségovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voilà ce que j'avais à dire ; ma commission est finie. ” En même temps, l'homme masqué se leva et partit.

Je savais ou je croyais savoir que madame Santarez n'avait aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hôtesse que don

Cristophe ne venait plus chez elle, parce qu'il était devenu suspect à ses supérieurs ; mais que j'avais moi-même des intelligences avec les bureaux, et que j'avais tout lieu d'espérer un entier succès.

L'espoir de sauver son père remplit madame Santarez de la joie la plus vive. Elle ajouta la reconnaissance à tous les sentimens que je lui inspirais déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paraissait devoir l'absoudre. Des délices nouvelles occupèrent encore tous nos momens. Je m'en arrachai une nuit pour aller voir don Béliat. “ Je vous attendais, me dit-il, je savais bien que vos scrupules ne dureraient guère, et vos remords encore moins. Tous les fils d'Adam sont faits de la même pâte ; mais je ne m'attendais pas que vous seriez sitôt las de plaisirs, tels que ne les ont jamais goûtés les rois de ce petit globe, qui n'avaient pas ma bonbonnière.

— Hélas ! seigneur Béliat, lui répondis-je, une partie de ce que vous dites n'est que trop véritable ; mais il ne l'est point que mon état me lasse : je crains, au contraire, que s'il venait à finir, la vie n'eût plus de charmes pour moi.

— Cependant, vous êtes venu me demander trois mille pistoles, pour sauver le sieur Goranez, et dès que celui-ci sera justifié, il prendra chez lui sa fille et ses petites-filles : il a déjà disposé de leur main en faveur de deux commis de son bureau. Vous verrez dans les bras de ces heureux époux deux objets charmans qui vous avaient sacrifié leur innocence, et qui, pour prix d'une telle offrande, ne demandaient qu'une part aux plaisirs dont vous étiez le centre. Plutôt inspirées par l'émulation que par la jalousie, chacune d'elles était heureuse du bonheur qu'elle vous avait donné, et jouissait sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mère, plus savante et non moins passionnée, pouvait, grâce à ma bonbonnière, voir sans humeur le bonheur de ses filles. Après de tels momens, que ferez-vous le reste de votre vie ? Irez-vous rechercher les légitimes plaisirs de l'hymen, ou soupirer le sentiment près d'une coquette, qui ne pourra même vous promettre l'ombre des voluptés qu'aucun mortel avant vous n'avait connues. ”

Ensuite, don Béliat changeant de ton, me dit : “ Mais non, j'ai tort ; le père de madame Santarez est réellement innocent, et il est en votre pouvoir de le sauver ; le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur, vous parlez bien froidement des bonnes actions, et bien chaudement des plaisirs qui, après tout, sont ceux du péché. On dirait que vous voulez mon éternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes... ”

Don Béliat ne me laissa point achever. “ Je suis, me dit-il, l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux, en les guérissant de vains préjugés qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice, et qui les gênent ensuite dans tous leurs desirs. Nous avons publié de très-bons livres où nous prouvons admirablement que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines, et que la douce pitié, la piété filiale, l'amour brûlant et tendre, la clémence dans les rois, sont autant de raffinement de l'égoïsme. Or, si l'amour de soi-même est le mobile de toutes nos actions, l'accomplissement de nos propres desirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti. Ils ont écrit les lois de manière à ce qu'elles pussent être éludées, et les intéressés n'y manquent guère.

— Eh quoi ! lui dis-je, seigneur Béliat, ne regardez-vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles ?

— Ce sont des qualités relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apologue.

Des insectes très-petits rampaient sur le sommet de hautes herbes. L'un d'eux dit aux autres : Voyez ce tigre couché près de nous ; c'est le plus doux des animaux, jamais il ne nous fait de mal. Le mouton, au contraire, est un animal féroce ; s'il en venait un, il nous dévorerait avec l'herbe qui nous sert d'asile : mais le tigre est juste, il nous vengerait.

Vous pouvez en conclure, seigneur Hervas, que de [*sic*] toutes les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal, sont relatives et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise, attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez sûrement à sauver le bon M. Goranez, qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous êtes las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le temps. L'argent doit être remis samedi, une demi-heure après le coucher du soleil. Soyez ici dans la nuit du vendredi au samedi, les

trois mille pistoles seront prêtes à minuit précis. — Adieu, agréez encore cette bonbonnière. ”

Je retournai chez moi, et chemin faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m’attendaient, et ne s’étaient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier : on ne m’en donna pas le temps... Mais pourquoi révélerais-je tant de forfaits honteux ? Il vous suffira de savoir qu’abandonnés à des désirs sans frein, il n’était plus en notre pouvoir de mesurer le temps, et de compter les jours ; le prisonnier fut entièrement oublié.

La journée du samedi allait finir : le soleil, couché derrière les nuages, me parut jeter dans le ciel des reflets couleur de sang. Des éclairs soudains me faisait tréssaillir [*sic*] : je cherchais à me rappeler ma dernière conversation avec don Belial. Tout à coup, j’entends une voix creuse et sépulcrale, répéter trois fois : *Goranez, Goranez, Goranez.*

“ Juste ciel ! s’écria Madame Santarez, est-ce un esprit du ciel ou de l’enfer ; il m’avertit que mon père n’est plus. ” J’avais perdu connaissance ; lorsque je l’eus retrouvée, je pris le chemin du Mançanarez, pour faire une dernière tentative auprès de don Belial. Des alguazils m’arrêtèrent et me conduisirent dans un quartier que je ne connaissais pas du tout, et dans une maison que je ne connaissais pas davantage, mais que je reconnus bientôt pour une prison. On me mit des fers, et l’on me fit entrer dans un obscur caveau.

J’entendis près de moi, un bruit de chaînes : “ Es-tu le jeune Hervas, me demanda le compagnon de mon infortune ?

— Oui, lui dis-je, je suis Hervas, et je reconnais, au son de ta voix, que tu es Cristophe Sparadoz. As-tu des nouvelles de Goranez ? Était-il innocent ?

— Il était innocent, dit don Cristophe ; mais son accusateur avait ourdi sa trame avec un art qui mettait dans ses mains sa perte ou son salut. Il lui demandait trois mille pistoles : Goranez n’a pu se les procurer, et vient de s’étrangler en prison. On m’a donné aussi le choix de m’étrangler, ou de passer le reste de mes jours au château de Laroche, sur la côte d’Afrique. J’ai choisi le dernier parti, et je me propose de m’échapper dès que je pourrai, et de me faire mahométan. Quant à toi, mon ami, tu vas avoir la question extraordinaire, pour te faire avouer des choses dont tu n’as aucune idée ; mais ta liaison avec madame Santarez fait supposer que tu es instruit, et complice de son père. ”

Qu’on se représente un homme dont le corps et l’âme étaient également amollis dans la volupté ; et cet homme, menacé des horreurs d’un supplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture, mes cheveux se dressèrent sur ma tête ; le frisson de la terreur pénétra mes membres : ils n’obéirent plus à ma volonté, mais aux mouvemens soudains d’impulsions convulsives.

Un geolier entra dans la prison et vint chercher Sparadoz. Celui-ci, en s’en allant, me jeta un poignard ; je n’eus pas la force de le saisir, encore moins aurais-je eu celle de me poignarder. Mon désespoir était de telle nature, que la mort elle-même ne pouvait me rassurer.

“ O Belial, m’écriai-je, Belial, je sais bien qui tu es, et pourtant je t’invoque !

— Me voici, s’écria l’esprit immonde ; prends ce poignard ; fais couler ton sang, et signe le papier que je te présente.

— Ah ! mon bon ange, m’écriai-je alors, m’avez-vous tout à fait abandonné ?

— Tu l’invoques trop tard, s’écria Satan, grinçant les dents et vomissant la flamme. ” En même temps, il imprima sa griffe sur mon front. J’y sentis une douleur cuisante, et je m’évanouis ou plutôt je tombai en extase. Une lumière soudaine éclaira la prison ; un Chérubin, aux ailes brillantes, me présenta un miroir, et me dit : “ Vois sur ton front le *Thau* renversé ; c’est le signe de la réprobation ; tu le verras à d’autres pécheurs ; tu en ramèneras douze dans la voie du salut, et tu y rentreras toi-même : prends cet habit de pèlerin, et suis-moi. ”

Je me réveillai, ou je crus me réveiller : et réellement je n’étais plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Galice ; j’étais vêtu en pèlerin.

Bientôt après, une troupe de pèlerins vint à passer. Ils allaient à saint Jacques de Compostelle : je me joignis à eux, et je fis le tour de tous les lieux saints de l’Espagne. Je voulais passer en Italie, et visiter Lorette. J’étais dans les Asturies, je pris ma route par Madrid. Arrivé dans cette ville, j’allai au Prado, et je cherchai la maison de madame Santarez. Je ne pus la retrouver, bien que je reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvèrent que j’étais encore sous la puissance de

Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au Buen-Retiro. Ce jardin était absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis sur un banc. La grande croix de Malte, brodée sur son manteau, me prouva qu'il était un des principaux membres de l'ordre. Il paraissait rêveur, et même comme immobile, à force d'être plongé dans sa rêverie.

En l'approchant de plus près, il me parut voir sous ses pieds un abîme, dans lequel sa figure se peignait renversée comme dans l'eau ; mais ici, l'abîme paraissait rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage, l'illusion n'eut plus lieu ; mais en observant cet homme, je vis qu'il avait au front le *Thau* renversé, ce signe de réprobation, que le Chérubin m'avait fait voir dans le miroir, sur mon propre front.

Il me fut aisé de comprendre que je voyais un des douze pécheurs qui devaient être par moi ramenés dans la voie du salut. Je cherchai à gagner la confiance de celui-ci : je l'obtins, lorsqu'il fut convaincu que mon motif n'était point une vaine curiosité. Il était nécessaire qu'il me fit son histoire. Je la lui demandai, et il la commença en ces termes :

“ Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu, comme l'on dit, *de pagerie*. Les protections que j'avais en cour m'obtinent l'avantage de tenir galère à vingt-cinq ans ; et le grand-maître étant l'année suivante entré en *donnaison*, me conféra la meilleure commanderie de la langue d'Aragon. Je pouvais donc, et je puis encore, prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y parvient que dans un âge avancé, et qu'en attendant je n'avais absolument rien à faire, je suivis l'exemple de nos premiers baillis, qui, peut-être, eussent dû m'en donner un meilleur. En un mot, je m'occupais à faire l'amour, ce que je regardais alors comme un péché des plus véniels ; et plût au ciel que je n'en eusse point commis de plus grave ! Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable, qui m'a fait braver ce que notre religion a de plus sacré ; je n'y pense qu'avec effroi ; mais n'anticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'île qui n'entrent point dans l'ordre, et n'ont aucune relation avec les chevaliers, de quelque rang que ce soit, ne reconnaissant que le grand-maître, qui est leur souverain, et le chapitre, qui est son conseil.

Après cette classe, il en vient une mitoyenne, qui exerce les emplois et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles-mêmes et sont désignées par le titre d'*honorate*, qui, en italien, veut dire honorées. Et sûrement elles le méritent par la décence qu'elles mettent dans leur conduite, et, s'il faut tout vous dire, par le mystère qu'elle mettent dans leurs amours.

Une longue expérience a prouvé aux dames *honorate* que le mystère était incompatible avec le caractère des chevaliers français, ou du moins qu'il était infiniment rare de leur voir réunir la discrétion à toutes les belles qualités qui les distinguent. Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation, accoutumés en tous pays à de brillants succès près du sexe, doivent, à Malte, se borner à des prostituées. Les chevaliers allemands, d'ailleurs peu nombreux, sont ceux qui plaisent le mieux aux *honorate*, et je crois qu'ils le doivent à leur teint blanc et rosé. Après eux, ce sont les Espagnols, et je crois que nous le devons à notre caractère, qui passe avec raison pour être honnête et sûr.

Les chevaliers français, mais surtout les Caravanistes, se vengent des *honorate* en les raillant de toutes manières, surtout en dévoilant leurs intrigues secrètes. Mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'italien, qui est la langue du pays, tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix, ainsi que nos *honorate* lorsqu'un vaisseau de France nous amena le commandeur de Foulequère, de l'ancienne maison des sénéchaux de Poitou, issus des comtes d'Angoulême. Il avait été autrefois à Malte, et toujours il y avait eu des affaires d'honneur. A présent, il venait solliciter le généralat des galères. Il avait plus de trente-cinq ans ; en conséquence, on s'attendait à le trouver plus rassis. En effet, le commandeur n'était pas querelleur et tapageur comme il l'avait été ; mais il était hautain, impérieux, et même factieux, prétendant à plus de considération que le grand-maître lui-même.

Le commandeur ouvrit sa maison : les chevaliers français s'y rendaient en foule. Nous y allions

peu, et nous finîmes par n'y pas aller du tout, parce que nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous étaient désagréables, entr'autres sur les *honorate*, que nous aimions et respections.

Lorsque le commandeur sortait, on le voyait entouré de jeunes Caravanistes. Souvent il les menait dans la *Rue étroite*, leur montrait les endroits où il s'était battu, et leur racontait toutes les circonstances de ses duels. — Il est bon de vous dire que, selon nos usages, le duel est défendu à Malte, excepté dans la *Rue étroite*, qui est une ruelle où nulle fenêtre ne donne ; elle n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour que deux hommes puissent se mettre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se mettent en large de la rue : leurs amis arrêtent les passans et empêchent qu'on ne les trouble. Cet usage a été autrefois introduit pour empêcher les assassinats ; car l'homme qui croit avoir un ennemi, ne passe pas par la *Rue étroite* ; et si l'assassinat était commis ailleurs, on ne pouvait plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs, il y a peine de mort pour qui viendrait dans la *Rue étroite* avec un poignard. Le duel est donc non-seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire, tacite, et loin d'en abuser, on en parle avec une sorte de honte, comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne et malséant dans le chef-lieu d'un ordre monastique.

Les promenades du commandeur dans la *Rue étroite* étaient tout à fait déplacées. Elles eurent le mauvais effet de rendre les Caravanistes français très-querelleurs, et d'eux-mêmes ils y étaient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant. Les chevaliers espagnols augmentèrent aussi de réserve ; enfin, ils se rassemblèrent chez moi, et me demandèrent ce qu'il y avait à faire pour arrêter une pétulance qui devenait tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisaient en m'accordant leur confiance : je leur promis d'en parler au commandeur, en lui représentant la conduite des jeunes gens français comme une sorte d'abus dont lui seul pouvait arrêter les progrès, par la grande considération et le respect qu'on avait pour lui dans les trois langues de sa nation. Je me promettais de mettre dans cette explication tous les égards dont elle était susceptible ; mais je n'espérais pas qu'elle pût finir sans un duel : cependant, comme le sujet de ce combat singulier me faisait honneur, je n'étais pas trop fâché de l'avoir. Enfin, je crois que je me laissai aller à une sorte d'antipathie que j'avais pour le commandeur.

Nous étions alors dans la semaine sainte, et il fut convenu que mon entrevue avec le commandeur n'aurait lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il eut connaissance de ce qui s'était passé chez moi, et qu'il voulait me prévenir en me faisant une querelle.

Nous arrivâmes au vendredi saint : vous savez que, selon l'usage espagnol, si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour-là d'église en église, pour lui présenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente et ne prenne cette occasion de lier connaissance. Cet usage espagnol s'était introduit à Malte. Je suivais donc une jeune *honorate* à qui j'étais attaché depuis plusieurs années ; mais, dès la première église où elle entra, le commandeur l'aborda avant moi, se plaça entre nous, me tournant le dos, et reculant quelquefois pour me marcher sur les pieds, ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église, j'abordai mon homme d'un air indifférent, et comme pour lui parler de nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptait aller : il me la nomma. Je m'offris de lui montrer un chemin plus court : je le menai, sans qu'il s'en aperçut, dans la *Rue étroite*. Lorsque nous y fûmes, je tirai l'épée, bien sûr, d'ailleurs, que personne ne nous troublerait en un jour comme celui-là, où tout le monde est aux églises.

Le commandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe : “ Eh quoi ! me dit-il, un vendredi saint ! ” Je ne voulus rien entendre.

“ Ecoutez, me dit-il, *il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions : je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours...* ”

Je suis d'un naturel paisible, et vous savez que les gens de ce caractère, une fois irrités, n'entendent plus raison. Je forçai le commandeur à se mettre en garde ; mais je ne sais quelle terreur se peignait dans ses traits. Il se mit contre le mur, comme si, prévoyant qu'il serait renversé, il cherchât déjà un appui. En effet, dès le premier coup, je lui passai mon épée au travers du corps. Il baissa sa pointe,

s'appuya contre la muraille, et dit, d'une voix mourante : *Je vous pardonne ; puisse le Ciel vous pardonner ! Portez mon épée à Tête-Foulque, et faites dire cent messes dans la chapelle du château.* Il expira. Je ne fis pas, dans le moment, une grande attention à ses dernières paroles, et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendu répéter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que, devant les hommes, mon duel ne me fit aucun tort : Foulequère était détesté, et l'on trouva qu'il avait mérité son sort ; mais il me parut que, devant Dieu, mon action était très-coupable, surtout à cause de l'omission des sacremens, et ma conscience me faisait de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je fus réveillé en sursaut, et regardant autour de moi, il me parut que je n'étais pas dans ma chambre, mais au milieu de la *Rue étroite*, et couché sur le pavé. Je m'étonnais d'y être, lorsque je vis distinctement le Commandeur, appuyé contre le mur. Le spectre eut l'air de faire un effort pour parler, et me dit : *Portez mon épée à Tête-Foulque, et faites dire cent messes dans la chapelle du château.* A peine eus-je entendu ces paroles, que je tombai dans un sommeil léthargique. Le lendemain, je m'éveillai dans ma chambre et mon lit, mais j'avais parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après, je fis coucher un valet dans ma chambre, et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au samedi, j'eus encore la même vision, avec la différence, que je vis mon valet couché sur le pavé à quelques pas de moi. Le spectre du commandeur m'apparut, et me dit les mêmes choses. La même vision se répéta ensuite tous les vendredis. Mon valet alors rêvait qu'il était couché dans la *Rue étroite* ; mais d'ailleurs il ne voyait ni n'entendait le commandeur.

Je ne savais d'abord ce que c'était que Tête-Foulque où le commandeur voulait que je portasse son épée : des chevaliers Poitevins m'apprirent que c'était un château situé à trois lieues de Poitiers, au milieu d'une forêt ; qu'on en racontait dans le pays bien des choses extraordinaires, et qu'on y voyait aussi bien des objets curieux, tels que l'armure de Foulque-Taillefer, et les armes des chevaliers qu'il avait tué ; et que c'était même un usage dans la maison des Foulequères, d'y déposer les armes qui leur avaient servi, soit à la guerre, soit dans les combats singuliers. Tout ceci m'intéressait ; mais il fallait songer à ma conscience.

J'allai à Rome, et me confessai au grand pénitencier. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étais toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution, mais il l'a [*sic*] donna conditionnelle après ma pénitence faite. Les cent messes au châtel de Tête-Foulque en faisaient partie ; mais le ciel accepta l'offrande, et dès le moment de la confession, je cessai d'être obsédé par le spectre du commandeur. J'avais apporté de Malte son épée, et je pris, aussitôt que je le pus, le chemin de la France.

Arrivé à Poitiers, je trouvai qu'on y était informé de la mort du commandeur, et qu'il n'y était pas plus regretté qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville ; je pris un habit de pèlerin et un guide ; il était convenable d'aller à pied à Tête-Foulque, et d'ailleurs le chemin n'était pas praticable pour les voitures.

Nous trouvâmes la porte du donjon fermée ; nous sonnâmes long-temps au beffroi ; enfin le châtelain parut : il était le seul habitant de Tête-Foulque, avec un hermite qui desservait la chapelle, et que nous trouvâmes faisant sa prière. Lorsqu'il eut fini, je lui dis que j'étais venu lui demander cent messes. En même temps je déposai mon offrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du commandeur, mais le châtelain me dit qu'il fallait la mettre dans l'*armerie*, ou salle des armes, avec toutes les épées des Foulequères tués en duel, et de ceux qu'ils avaient tués ; que tel était l'usage consacré. — Je suivis le châtelain dans l'*armerie*, où je trouvai, en effet, des épées de toutes tailles, ainsi que des portraits, à commencer par le portrait de Foulque-Taillefer, comte d'Angoulême, lequel fit bâtir Tête-Foulque pour un sien fils manzier (c'est-à-dire bâtard), lequel fut sénéchal de Poitou, et souche des Foulequère de Tête-Foulque.

Les portraits du sénéchal et de sa femme étaient aux deux côtés d'une grande cheminée, placée dans l'angle de l'*armerie*. Ils étaient d'une grande vérité. Les autres portraits étaient également bien peints, quoique dans le style du temps. Mais aucun n'était aussi frappant que celui de Foulque-Taillefer. Il était peint en buffle, l'épée à la main, et saisissant sa rondache, que lui présentait un écuyer. La plupart des épées étaient attachées au bas de ce portrait, où elles formaient une sorte de

faisceau.

Je priai le châtelain de faire du feu dans cette salle, et d'y porter mon souper. *Quant au souper, me répondit-il, je le veux bien, mais mon cher pèlerin, je vous engage à venir coucher dans ma chambre.*

Je demandai le motif de cette précaution. *Je m'entends, répondit le châtelain, et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien. J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir, que nous étions au vendredi, et que je craignais un retour de ma vision.*

Le châtelain alla s'occuper de mon souper, et je me mis à considérer les armes et les portraits. Ceux-ci, comme je l'ai dit, étaient peints avec beaucoup de vérité. A mesure que le jour baissait, les draperies, d'une sombre couleur, se confondirent dans l'ombre avec le fond obscur du tableau ; et le feu de la cheminée ne faisait distinguer que les visages : ce qui avait quelque chose d'effrayant, ou peut-être cela me parut ainsi, parce que l'état de ma conscience me donnait un effroi habituel.

Le châtelain apporta mon souper, qui consistait en un plat de truites, pêchées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulais que l'hermite se mît à table avec moi, mais il ne vivait que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à lire mon bréviaire, qui est d'obligation pour les chevaliers profès, du moins en Espagne. Je le tirai donc de ma poche, ainsi que mon rosaire, et je dis au châtelain que n'ayant point encore sommeil, je resterais à prier, jusqu'à ce que la nuit fût plus avancée, et qu'il eût seulement à me montrer ma chambre. *A la bonne heure, me répondit-il ; l'hermite, à minuit, viendra faire sa prière dans la chapelle attenante ; alors vous descendrez ce petit escalier, et vous ne pourrez manquer ma chambre, dont je laisserai la porte ouverte. Ne restez pas ici après minuit.*

Le châtelain s'en alla. Je me mis à prier, et de temps en temps à mettre quelque bûche dans le feu. Mais je n'osais trop regarder dans la salle, car les portraits me semblaient s'animer. Si j'en regardais un pendant quelques instans, il me paraissait cligner les yeux, et tordre la bouche, surtout le sénéchal et sa femme, qui étaient des deux côtés de la cheminée. Je crus voir qu'ils me jetaient des regards pleins de courroux, et qu'ensuite ils se regardaient l'un l'autre. Un coup de vent ajouta à mes terreurs ; car non-seulement il ébranla les fenêtres, mais il agita les faisceaux d'armes, et leur cliquetis me faisait tressaillir. — Cependant je priais avec ferveur.

Enfin, j'entendis l'hermite psalmodier, et lorsqu'il eut fini, je descendis l'escalier pour gagner la chambre du châtelain. J'avais en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je remontai pour le rallumer. Mais quel fut mon étonnement de voir le sénéchal et la sénéchale descendus de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils causaient familièrement, et l'on pouvait entendre leurs discours. *Ma mie, disait le sénéchal, que vous semble d'icelui Castillan, qui a occis le commandeur, sans lui octroyer confession ?*

— *Me semble, répondit le spectre féminin, me semble mamour avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cuidai-je, messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du châtel, sans le gant lui jeter.*

Je fus très-effrayé, et me jetai dans l'escalier ; je cherchai la porte du châtelain, et ne pus la trouver à tâtons. J'avais toujours en main ma chandelle éteinte. Je songeai à la rallumer, et me rassurai un peu ; je tâchai de me persuader à moi-même, que les deux figures que j'avais vues à la cheminée, n'avaient existé que dans mon imagination. Je remontai l'escalier, et m'arrêtant à la porte de l'*armerie*, je vis qu'effectivement les deux figures n'étaient point auprès du feu, où j'avais cru les voir. J'entrai donc hardiment, mais à peine avais-je fait quelques pas, que je vis au milieu de la salle messire Taillefer en garde, et me présentant la pointe de son épée. — Je voulus retourner à l'escalier, mais la porte était occupée par une figure d'écuyer, qui me jeta un gantelet. Ne sachant plus que faire, je me saisis d'une épée, que je pris dans un faisceau d'armes, et je tombai sur mon fantastique adversaire. Il me parut l'avoir pourfendu en deux ; mais aussitôt je reçus au-dessous du cœur un coup de pointe, qui me brûla comme eût fait un fer rouge. Mon sang inonda la salle, et je m'évanouis.

Je me réveillai le matin dans la chambre du châtelain. Ne me voyant pas venir, il s'était muni d'eau bénite, et était venu me chercher. Il m'avait trouvé étendu sur le parquet, sans connaissance, mais sans aucune blessure. Celle que j'avais cru recevoir n'était qu'une fascination. Le châtelain ne me fit pas de questions, et me conseilla seulement de quitter le châtel.

Je partis, et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayonne. J'y arrivai un vendredi, et me logeai dans une auberge. Au milieu de la nuit je m'éveillai en sursaut, et je vis devant mon lit messire Taillefer, qui me menaçait de son épée. Je fis le signe de la croix, et le spectre parut se fondre en fumée. Mais je sentis le même coup d'épée que j'avais cru recevoir au châtel de Tête-Foulque. Il me parut que j'étais baigné dans mon sang. Je voulus appeler et quitter mon lit, l'un et l'autre m'étaient impossible[s]. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis ; mais le lendemain je fus malade, et dans un état à faire pitié. J'ai eu la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. La mélancolie me conduira au tombeau, et j'y descendrai avant d'avoir pu me délivrer de la puissance de Satan. Un reste d'espoir en la miséricorde divine me soutient encore, et me fait supporter mes maux. ”

Le commandeur de Toralva était un homme religieux. Quoiqu'il eût manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de mettre ordre à sa conscience, je lui fis aisément comprendre que, s'il voulait réellement se délivrer des obsessions de Satan, il fallait visiter les saints lieux, que le pécheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grâce.

Toralva se laissa facilement persuader. Nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite, nous avons passé en Italie : nous avons vu Lorette et Rome. Le grand pénitencier lui a donné, non plus l'absolution conditionnelle, mais générale, et accompagnée de l'indulgence papale. Toralva, complètement délivré, est allé à Malte, et je suis venu à Salamanque. Dès la première fois que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation, et toute votre histoire m'a été révélée. Le comte de Penna-Flor avait véritablement le dessein de séduire toutes les femmes, et de les posséder ; mais il n'en avait séduit ni possédé aucune : n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son âme n'était point en danger. Cependant, depuis deux ans, il avait négligé les devoirs de la religion, et il allait y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou contribué du moins à son assassinat. Voilà les causes de l'obsession dont vous êtes tourmenté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer, c'est de suivre l'exemple du commandeur. Je vous servirai de guide : vous savez que mon propre salut y est intéressé.

Cabronèz se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne, puis ceux d'Italie. Il fut deux ans dans ces pèlerinages. Madame Cabronèz passa ce temps à Madrid, où s'étaient établies sa mère et sa sœur.

Cabronèz revint à Salamanque ; il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie, aimable et douce. Au bout de deux mois, elle alla encore à Madrid voir sa mère et sa sœur, puis elle revint à Salamanque, et finit par y rester tout à fait, lorsque le duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Fin de l'histoire de M. et Madame Cabronèz.

Ici le chevalier de Tolède prit la parole, et dit : “ Mon cher Busqueros, je ne vous en tiens pas quitte ; je veux avoir la fin de cette histoire, et savoir ce que madame Cabronèz est devenue.

— Elle est devenue veuve, dit Busqueros ; puis elle s'est remariée, et sa conduite est exemplaire. Mais, tenez, la voilà qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de votre maison.

— Que dites-vous, s'écria Tolède ? Mais celle que vous voyez est madame Uscariz. Ah ! la bonne pièce ; elle m'avait persuadé que j'étais sa première inclination ; elle me le paiera. ”

Le chevalier, qui voulait être seul avec sa maîtresse, se hâta de nous renvoyer.

On destinait, à Tolède, le prieuré de Castille ; il vint à vaquer : le chevalier se hâta, en conséquence, d'aller à Malte ; je perdis, pour un temps, un protecteur qui pouvait s'opposer aux projets que Busqueros avait formé contre le grand encrier de mon père. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y mettre d'obstacle ; et voici comment la chose se passa.

J'ai dit, au commencement de mon histoire, que mon père allait tous les matins prendre l'air sur un balcon qui regardait la rue de Tolède ; qu'il allait ensuite à un autre balcon qui donnait sur la ruelle, et que, lorsqu'il apercevait les voisins vis-à-vis, il les saluait en leur disant *agour* : il n'aimait point à

rentrer chez lui sans avoir fait son salut. Les voisins, pour ne pas le retenir trop long-temps, s'empressaient à venir recevoir son compliment : d'ailleurs, il n'avait avec eux aucune relation. Ces bons voisins délogèrent, et furent remplacés par mesdames Cimientó, parentes éloignées de don Roque Busqueros. Madame Cimientó, la tante, était une personne de quarante ans, au teint frais, à l'air doux et composé. Mademoiselle Cimientó, la nièce, grande et bien faite, avait d'assez beaux yeux et de très-beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fut vacant ; et, le lendemain, lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de les voir au balcon vis-à-vis ; elles reçurent son salut, et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eut pour lui quelque chose d'agréable. Néanmoins il rentra dans son appartement, et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse resta sur le même pied pendant huit jours. Au bout de ce temps, mon père découvrit, dans la chambre de mademoiselle Cimientó, un objet qui piqua sa curiosité ; c'était une petite armoire vitrée, garnie de bocaux et de flacons en cristal : les uns semblaient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture ; d'autres, de sable d'or, d'argent et d'azur ; d'autres, d'un vernis doré : l'armoire était placée près de la fenêtre. Mademoiselle Cimientó, vêtue d'un simple corset, venait chercher, tantôt un flacon, tantôt un autre ; mais, qu'en faisait-elle ? mon père ne le pouvait deviner, et il n'avait pas l'habitude de prendre des informations : il aimait mieux ignorer les choses.

Un jour, mademoiselle Cimientó écrivait très-près de la fenêtre ; son encre était épaisse ; elle y versa de l'eau, et la rendit si claire, qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père, inspiré par sa galanterie, remplit une bouteille d'encre et la lui envoya ; la servante rapporta, avec beaucoup de remerciemens, une boîte de carton, qui contenait douze bâtons de cire d'Espagne, d'autant de couleurs différentes ; on y avait imprimé des ornemens et des devises du plus grand fini. Mon père savait donc à quoi s'occupait mademoiselle Cimientó, et son travail, analogue au sien, en était comme le complément. Rempli d'admiration, il plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit, avec sa nouvelle cire, le cachet, qui s'y imprima parfaitement ; il posa l'enveloppe sur sa table, et ne se lassa pas de la contempler. Le soir il alla chez Moréno. Un homme, qu'il ne connaissait pas, y porta une boîte pareille à la sienne, garnie d'un même nombre de bâtons ; on en fit l'essai ; ils excitèrent une admiration universelle. Mon père y pensa toute la soirée, et la nuit il rêvait de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé ; il ouvrit même la bouche pour en dire davantage ; cependant il ne dit rien, et rentra dans son appartement ; mais il se plaça de manière à voir ce qui se passait chez mademoiselle Cimientó. La belle, à l'aide d'une loupe, examinait les meubles, qu'essayait sa servante ; et, lorsqu'elle y découvrait un brin de poussière, elle faisait recommencer. Mon père était fort attaché à la propreté de sa chambre ; et le soin qu'il voyait prendre à son aimable voisine, lui donna pour elle beaucoup d'estime.

J'ai dit que l'occupation principale de mon père était de fumer des cigares, et de compter les passans ou les tuiles du palais d'Albe : mais déjà, au lieu d'y consacrer des heures, il y passait à peine des minutes ; un puissant attrait le ramenait sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Mademoiselle Cimientó ne faisait ni ne recevait de visites ; mon père, de son côté, sortait plus rarement de chez lui. Il n'eut point aisément changé le plan de sa journée, et renoncé à fréquenter le théâtre ; mais le moindre rhume lui servait de prétexte pour rester à la maison. Ces jours là il quittait rarement le côté de la ruelle, et voyait mademoiselle Cimientó ranger les flacons et même les bâtons de cire d'Espagne ; ses beaux bras, toujours en évidence, s'emparèrent de son imagination ; il ne put plus penser à autre chose.

Un nouvel objet vint exciter sa curiosité : c'était une jarre assez semblable à celle où il mettait son encre, mais elle était beaucoup plus petite, et placée sur un trépied de fer ; des lampes, qui brûlaient dessous, y entretenaient une chaleur modérée ; bientôt on établit, à côté de la jarre, deux autres jarres pareilles. Le lendemain, lorsque mon père parut au balcon, après avoir dit *agour*, il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on faisait avec ces jarres, mais comme il n'avait pas l'habitude de parler, il ne dit mot, et rentra chez lui.

Tourmenté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à mademoiselle Cimientó, encore une bouteille

d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encres rouge, verte et bleue.

Le lendemain, mon père alla chez le libraire Moréno ; il y vint un homme, employé au bureau des finances, qui avait sous son bras un état de caisse sous la forme de tableau ; quelques colonnes étaient en encre rouge ; les titres en encre bleue, et les lignes en encre verte ; le commis financier dit qu'il avait seul la composition de ses encres, et qu'il défiait qui que ce fût, de lui en montrer de pareilles.

Quelqu'un, que mon père ne connaissait pas, s'adressa à lui, et dit : “ Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez-vous faire de telles encres de couleur ? ” Mon père n'aimait point à être interpellé, et s'embarrassait facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien, et préféra d'aller chez lui chercher ses trois flacons. Leur contenu fut très-admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des échantillons. Mon père, comblé de louanges, en rapportait intérieurement la gloire à la belle Cimiento, dont il ne savait pas encore le nom. Rentré chez lui, il prit son livre de recette, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue ; tout cela se confondit dans sa tête. Mais les beaux bras de mademoiselle Cimiento, se peignaient distinctement à son imagination ; ses sens assoupis se réveillèrent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin, mon père, saluant les belles, eut enfin une envie décidée de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour leur demander ; néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite, il alla au balcon de la rue de Tolède, et vit un homme assez bien mis, qui tenait une bouteille noire à la main ; il comprit qu'il venait lui demander de l'encre, et remua bien toute celle de la jarre, afin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre était à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquait jamais de tirer le gros marc ; l'inconnu entra, et mon père remplit sa bouteille. Mais cet homme, au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table, s'assit, et demanda la permission de fumer une cigare : mon père voulait répondre, mais il ne dit rien ; l'inconnu tira une cigare de sa boîte, et l'alluma à une lampe qui était sur la table.

L'inconnu n'était autre que l'impitoyable Busqueros. “ Seigneur Avadoro, dit-il à mon père, vous composez-là une liqueur qui a fait bien du mal dans le monde ; que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres ! tout cela a coulé avec l'encre ; sans parler des billets doux, et de toutes les petites conspirations contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites-vous, seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien ; car, d'ordinaire, vous ne dites rien. C'est égal, je parlerai bien pour deux, et c'est assez mon habitude. Ah ça, M. Avadoro, mettez-vous sur cette chaise, et je vous expliquerai mon idée. Je prétends qu'il sortira de cette bouteille d'encre... ” En disant ces mots, Busqueros poussa la bouteille, et l'encre se répandit sur les genoux de mon père, qui alla s'essuyer et se changer. En revenant, il trouva Busqueros qui l'attendait, le chapeau à la main, pour prendre congé de lui ; mon père, charmé de le voir partir, alla lui ouvrir la porte. Busqueros sortit, en effet, mais il rentra aussitôt. “ Eh bien, dit-il, seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vide : mais ne vous donnez pas la peine, je ferai moi-même cette opération. ” Busqueros prit un entonnoir, le mit au col de la bouteille, et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon père alla encore ouvrir la porte, et Busqueros sortit avec empressement ; mais tout à coup mon père s'aperçut que le robinet était ouvert, et que l'encre coulait dans la chambre ; mon père courut fermer le robinet ; alors, Busqueros rentra, et sans paraître s'apercevoir du désordre qu'il avait causé, il remit la bouteille d'encre sur la table, s'assit sur la chaise où il avait déjà été, tira une cigare de sa boîte, et l'alluma à la lampe.

“ Ah ça, seigneur Avadoro, dit-il à mon père, j'ai entendu raconter que vous aviez eu un fils qui s'était noyé dans cette jarre. Ma foi, s'il avait su nager, il s'en serait tiré. — Mais d'où avez-vous cette jarre ? Je pense que c'est du Toboso ; c'est une terre excellente ; on s'en sert pour la cuisson du salpêtre ; elle est aussi dure que la pierre : permettez que j'essaye avec ce pilon. ” Mon père voulut empêcher l'essai ; mais Busqueros frappa la jarre, qui se brisa, et l'encre, tombant en cascade, couvrit mon père et tout ce qui était dans la chambre, sans en excepter Busqueros, qui fut fortement éclaboussé.

Mon père, qui rarement ouvrait la bouche, l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon. “ Ah ! mesdames, s'écria Busqueros, il vient d'arriver un accident

affreux : la grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre, et le seigneur Tintero n'en peut plus : faites-un acte de charité chrétienne, et recevez-nous dans votre chambre. ” Les dames parurent y consentir avec joie ; et mon père, malgré son trouble, ressentit quelque plaisir, lorsqu'il sut qu'on allait le rapprocher de la belle dame, qui, de loin, semblait lui tendre ses beaux bras, et qui lui souriait de l'air le plus gracieux.

Busqueros jeta un manteau sur les épaules de mon père, et le fit passer dans la maison de mesdames Cimientto. Il y était à peine, qu'il reçut un message très-désagréable : un marchand d'étoffes, qui avait sa boutique au-dessous de lui, vint lui annoncer que l'encre avait pénétré dans sa boutique, et qu'il avait fait chercher la justice pour constater le dommage ; le maître de la maison lui fit dire, en même temps, qu'il ne le souffrirait plus chez lui.

Mon père, expulsé de son logement, et baigné d'encre, faisait la plus triste mine du monde. “ Ne vous affligez pas, seigneur Avadoro, lui dit Busqueros, ces dames ont, sur la cour, un appartement complet dont elles ne font aucun usage : je vais y faire transporter vos effets ; vous serez très-bien ici, vous y trouverez de l'encre rouge, verte et bleue, qui vaut bien votre encre noire ; mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt ; car, si vous allez chez le libraire Moréno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre cassée, et vous n'aimez pas trop à parler : et tenez, voilà tous les badauds du quartier qui sont dans votre appartement, à voir le déluge d'encre ; demain, dans tout Madrid, on ne parlera d'autre chose. ”

Mon père était consterné ; mais un coup-d'œil gracieux de mademoiselle Cimientto lui rendit le courage, et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long-temps ; madame Cimientto vint l'y trouver et lui dit que s'étant consultée avec sa nièce, elle allait lui céder l'appartement qui donne sur la rue. Mon père consentit volontiers à ce changement ; on lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étaient : il exprima son consentement par un signe de tête.

Les jarres étaient dans le salon du milieu ; mademoiselle Cimientto allait, venait, prenait des couleurs et ne disait mot. Le silence le plus absolu régnait dans la maison. Mon père n'avait jamais été plus heureux. Huit jours se passèrent ainsi ; le neuvième, don Busqueros vint lui rendre visite, et lui dit : “ Seigneur, je vous annonce une bonne fortune à laquelle vous prétendiez en secret sans oser vous déclarer ; vous avez touché le cœur de mademoiselle Cimientto ; elle consent à vous donner sa main, et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que les bans soient publiés dimanche. ”

Mon père, très-surpris, voulait répondre ; Busqueros ne lui en donna pas le temps. “ Seigneur Avadoro, lui dit-il, votre prochain mariage n'est plus un secret ; on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder, les parens de mademoiselle Cimientto se rassembleraient chez moi, vous y viendriez, et vous leur exposeriez les motifs de ce retard : c'est un égard dont vous ne pouvez vous dispenser. ”

Mon père fut très-consterné de l'idée de répondre à toute une assemblée de famille ; il allait dire quelque chose, mais Busqueros ne lui en laissa pas le temps. “ Je sais ce que c'est. Je vous comprends de reste ; vous voulez apprendre votre bonheur de la bouche même de mademoiselle Cimientto : je la vois venir, et je vous laisse ensemble. ”

Mademoiselle Cimientto entra d'un air un peu confus, et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mêla en silence : sa timidité éleva le courage de don Phelippe ; il fixa ses regards sur elle, et ne put plus les en détourner : il la voyait avec d'autres yeux.

Busqueros avait laissé sur la table le papier relatif à la publication des bans ; mademoiselle Cimientto s'en approcha en tremblant, le prit et le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon père, depuis la mort de son épouse, n'avait point pleuré, et encore bien moins fait pleurer. Ces larmes qui s'adressaient à lui-même, le touchèrent d'autant plus, qu'il n'en devinait la cause que confusément. Mademoiselle Cimientto pleurait-elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? Voulait-elle l'épouser ou non ? Cependant, elle pleurait toujours : la laisser pleurer était trop cruel ; la faire expliquer entraînait une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier ; mademoiselle Cimientto lui baisa la main, prit le papier, et s'en alla. Elle revint au salon à l'heure accoutumée, baisa la main de mon père sans dire un mot, et se mit à faire de la cire d'Espagne. Mon

père fumait des cigares, et comptait les tuiles du palais d'Albe. Mon grand-oncle Fra-Bartholomeo vint sur les midi, et porta un contrat de mariage où mes intérêts n'étaient point oubliés ; mon père le signa ; mademoiselle Cimiento le signa, baisa la main de mon père, et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Depuis la destruction du grand encrier, mon père n'avait plus osé se montrer au théâtre, et moins encore chez le libraire Moréno. Cette réclusion le fatiguait. Trois jours s'étaient passés depuis la signature du contrat ; don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en calèche. Mon père accepta ; ils allèrent au-delà du Mançanarez, et lorsqu'ils furent devant la petite église des Franciscains, Busqueros fit descendre mon père : ils entrèrent à l'église et y trouvèrent mademoiselle Cimiento qui les attendait à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire qu'il avait cru simplement aller à la promenade ; cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento, et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'église, les nouveaux mariés montèrent dans un beau carrosse, rentrèrent à Madrid, et descendirent dans une jolie maison où se donnait un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleure tournure ; ils dansèrent un fandango et furent très-applaudis. Mon père cherchait en vain dans son épouse la douce et tranquille personne qui lui baisait la main d'un air si soumis : il voyait, au contraire, une femme vive, bruyante, évaporée ; au surplus, il ne disait rien à personne, on ne lui disait rien, et cette manière d'être ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraîchissemens ; ensuite, mon père, qui tombait de sommeil, demanda s'il ne serait pas temps d'aller à la maison : on lui dit qu'il y était, et que cette maison lui appartenait. Mon père supposa que cette maison faisait partie de la dot de son épouse, il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit. Le lendemain matin, monsieur et madame Avadoro furent éveillés par Busqueros : " Monsieur et cher cousin, dit-il à mon père, je vous appelle ainsi parce que madame votre femme est la plus proche parente que j'aie au monde, sa mère étant une Busqueros de Léon, branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici, voulu vous parler de vos affaires, mais je compte désormais m'en occuper plus que des miennes ; ce qui me sera d'autant plus facile, que je n'ai proprement point d'affaires qui me soient particulières. Quant à ce qui vous concerne, M. Avadoro, j'ai eu soin de m'informer exactement de vos revenus, et de l'usage que vous en avez fait depuis seize ans ; voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez, lors de votre premier mariage, un revenu de quatre mille pistoles, et, soit dit en passant, vous n'avez pas su les dépenser : vous ne preniez pour vous que six cents pistoles, et deux cents pour l'éducation de votre fils ; il vous restait donc trois mille deux cents pistoles, que vous placiez dans la banque des gremios : vous en donniez les intérêts au Théatin Héronimo, pour les employer en actes de charité ; je ne vous en blâme point ; mais, ma foi, j'en suis fâché pour les pauvres, il ne faut plus qu'ils comptent sur ce revenu : d'abord, nous saurons bien dépenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est des cinquante-un mille deux cents, déposées aux gremios, voici comment nous en disposerons : pour cette maison, dix-huit mille pistoles ; c'est beaucoup, je l'avoue ; mais le vendeur est de mes parens, et mes parens sont les vôtres, seigneur Avadoro : le collier et les boucles d'oreilles que vous avez vus à madame Avadoro valent huit mille pistoles ; entre frères, nous en mettrons dix, et je vous en dirai la raison quelque jour. Il nous reste vingt-trois mille deux cents pistoles ; votre diable de Théatin en a réservé quinze mille pour votre garnement de fils, au cas qu'il se retrouve ; cinq mille pour établir votre maison, ce n'est pas trop ; car, entre nous, le trousseau de votre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que, de cette manière, il vous reste encore cinq mille pistoles dont vous ne saurez absolument que faire : allons, pour vous tirer d'embarras, je consens à vous les emprunter à un intérêt dont nous conviendrons. Voici, seigneur Avadoro, un plein-pouvoir que vous voudrez bien signer. "

Mon père ne pouvait revenir de la surprise que lui causait le discours de Busqueros ; il ouvrit la bouche pour lui répondre ; mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit, et enfonça son bonnet sur ses yeux.

" A la bonne heure, dit Busqueros, vous n'êtes pas le premier qui ait imaginé de se défaire de moi en mettant son bonnet de nuit, et feignant de vouloir dormir. Je suis fait à ces manières, et j'ai toujours un bonnet de nuit dans ma poche. Je vais donc me jeter sur ce canapé, et lorsque nous aurons dormi un

petit somme, nous en reviendrons au plein-pouvoir, ou bien, si vous l'aimez mieux, nous assemblerons vos parents et les miens, et nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

Mon père ayant la tête enfoncée dans son oreiller, fit de sérieuses réflexions sur sa situation, et sur le parti qu'il en pourrait tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu'en laissant toute liberté à sa femme, il lui serait peut-être permis de vivre à sa manière ; d'aller au théâtre, puis chez le libraire Moréno, et que même il pourrait faire de l'encre. Un peu consolé, il ouvrit les yeux, et fit signe qu'il signerait le plein-pouvoir.

Il le signa en effet, et fit mine de quitter le lit. “ Attendez, seigneur Avadoro, lui dit Busqueros ; avant de vous lever, il sera convenable que je vous mette au fait du plan de votre journée. Je pense, qu'il ne vous déplaira point, d'autant que cette journée, comme toutes les autres, ne sera qu'un enchaînement de plaisirs aussi vifs que variés. D'abord, je vous apporte une belle paire de guêtres brodées, et un habit de cheval complet ; un assez beau palefroi attend à votre porte, et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante ; vous verrez qu'elle a dans le monde d'illustres amis, qui seront les vôtres, seigneur Avadoro. A la vérité, ils s'étaient un peu refroidis pour elle ; mais, la voyant unie à un homme de votre mérite, ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis, les premiers seigneurs de la cour vous rechercheront, vous préviendront, vous embrasseront ; que dis-je ? il[s] vous étoufferont d'embrassades. ”

Ici, mon père s'évanouit, ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui approchait de l'évanouissement. Busqueros ne s'en aperçut point, et continua en ces termes : “ Quelques-uns de ces seigneurs vous feront l'honneur de s'inviter eux-mêmes à manger votre soupe. Oui, seigneur Avadoro, ils vous feront cet honneur, et c'est-là que je vous attends ; vous verrez comme votre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah ! ma foi, vous ne reconnaissez pas la faiseuse de cire d'Espagne. Vous ne dites rien, seigneur Avadoro ; vous avez raison de me laisser parler. Eh bien, par exemple, vous aimez la comédie espagnole ; mais vous n'avez peut-être jamais été à l'opéra italien, qui fait les délices de la cour ; eh bien, vous irez ce soir, et devinez dans quelle loge ? Dans celle du duc d'Ihar, grand-écuyer, pas moins que cela. De là, nous irons à la tertulia de sa grandeur. Vous y verrez toute la cour, tout le monde vous parlera, apprêtez-vous à répondre. ”

Mon père avait repris l'usage de ses sens ; mais une sueur froide émana de tous ses pores ; ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta, sa tête se renversa, ses paupières s'ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressée fit entendre des soupirs étouffés, des convulsions se manifestèrent. Busqueros s'aperçut enfin de son état, appela du secours, et puis courut au Prado, où il fut joint par ma belle-mère.

Mon père était tombé dans une sorte de léthargie. Lorsqu'il en sortit, il ne reconnut personne, à l'exception de sa femme et de Busqueros. Lorsqu'il les apercevait, la fureur se peignait dans ses traits ; d'ailleurs il était tranquille, ne parlait pas, et refusait de quitter son lit. Quand une absolue nécessité l'y forçait, il semblait pénétré de froid, et grelottait pendant une demi-heure. Bientôt les symptômes devinrent encore plus fâcheux. Le patient ne pouvait prendre de nourriture qu'en très-petite quantité. Un spasme convulsif lui resserrait la gorge, sa langue était roide et enflée, ses yeux ternes et hagards, sa peau d'un jaune brun, semée de tubercules blancs.

Je m'étais introduit dans la maison, à titre de valet, et je suivais en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa était dans ma confiance, et passait bien des nuits à veiller. Le malade ne paraissait pas la reconnaître. Pour ce qui est de ma belle-mère, il était évident que sa présence faisait beaucoup de mal au patient. Le père Héronimo l'engagea à partir pour la province, et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvait peut-être tirer l'infortuné de son hypocondrie, et qui eut, en effet, un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entr'ouverte, dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avait autrefois servi à la composition de son encre. A côté, était une table couverte de divers ingrédients, et des balances pour les peser. Une sorte d'hilarité se peignit dans les traits de mon père ; il se leva, s'approcha de la table, et demanda un fauteuil. Comme il était très-faible, on opéra devant lui, et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain, il put se mêler à l'ouvrage, et le surlendemain fut encore plus favorable. Mais, quelques

jours après, se manifesta [*sic*] une fièvre tout à fait étrangère à sa maladie : les symptômes n'en n'étaient [*sic*] point fâcheux ; mais la faiblesse du sujet était telle, qu'il ne pouvait résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnaître, quelque peine qu'on se donnât pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'était point né avec ce degré de forces physiques et morales qui eût pu lui donner une énergie même commune. Une sorte d'instinct lui avait fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr, en voulant le jeter dans la vie active.

Il est temps d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étaient à peu près finis ; le saint Office, à la considération de Fra-Héronimo, me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller faire une caravane sur les galères de Malte, ce que j'acceptai avec grand plaisir, espérant retrouver le commandeur de Tolède, non plus sur le pied de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étais véritablement assez las de porter des guenilles. Je m'équipai avec luxe, essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa, qui s'en mourait de ravissement. Je partis de très-grand matin, pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelone, et j'arrivai à Malte après un court trajet. Le chevalier m'assura qu'il n'avait jamais été dupe de mon déguisement, et qu'il avait toujours compté faire de moi un ami lorsque je serais rendu à ma forme première. Il tenait la galère capitane. Il me prit à son bord, et nous courûmes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échappaient sans peine.

Le chevalier de Tolède, devenu grand-bailli et sous-prieur de Castille, quitta Malte, revêtu de ses nouveaux honneurs, et m'engagea à faire avec lui le tour de l'Italie ; j'y consentis de grand cœur. Nous nous embarquâmes pour Naples, où nous arrivâmes sans accident. Nous n'en serions pas aisément parti[s], si l'aimable Tolède eût été aussi facile à retenir qu'il était aisé à se prendre dans les lacs des belles dames ; mais son art suprême était de quitter les belles, sans même qu'elles eussent le courage de s'en fâcher. Il quitta donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaînes, et successivement à Florence, Milan, Venise et Gênes. Nous n'arrivâmes que l'année suivante à Madrid.

Tolède, dès le jour de son arrivée, alla faire sa cour au roi ; ensuite, il prit le plus beau cheval de l'écurie du duc de Lerme, son frère ; on m'en donna un qui n'était guère moins beau, et nous allâmes nous mêler à la troupe qui caracolait aux portières des dames dans le Prado.

Un superbe équipage frappa nos regards : c'était un carrosse ouvert, occupé par deux dames en demi-deuil. Tolède reconnut la fière duchesse d'Avila, et s'empressa de lui faire sa cour. L'autre dame se retourna ; il ne la connaissait pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'était autre que la belle duchesse de Sidonia, qui venait de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde : elle reconnut son ancien prisonnier, et mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence ; ensuite, elle tourna ses beaux yeux sur Tolède, qui fit voir, dans les siens, je ne sais quelle expression sérieuse et timide que je ne lui avais vu près d'aucune femme. La duchesse de Sidonia avait déclaré qu'elle ne se remarierait plus, la duchesse d'Avila qu'elle ne se marierait jamais : un chevalier de Malte était précisément ce qu'il fallait pour leur société : elles firent des avances à Tolède, qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde. La duchesse de Sidonia, sans faire voir qu'elle me connût, sut me faire agréer de son amie : nous formâmes une sorte de quadrille, qui se retrouvait toujours au milieu du tumulte des fêtes. Tolède, aimé pour la centième fois de sa vie, aimait pour la première. J'essayai d'offrir un respectueux hommage à la duchesse d'Avila : mais avant de vous entretenir de mes relations avec cette dame, je dois dire quelques mots sur la situation où elle se trouvait alors.

Le duc d'Avila, son père, était mort pendant notre séjour à Malte : la fin d'un ambitieux fait toujours un grand effet parmi les hommes : c'est une grande chûte ; ils en sont émus et surpris. A Madrid, on se rappela l'infante Béatrice, son union secrète avec le duc. On reparla d'un fils sur qui reposaient les destinées de cette maison. On s'attendait que le testament du défunt donnerait des éclaircissemens : cette attente fut trompée ; le testament n'éclaircit rien. La cour n'en parla plus ; mais l'altière duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine, plus dédaigneuse, et plus éloignée du mariage qu'elle ne l'avait jamais été.

Je suis né très-bon gentilhomme ; mais dans les idées de l'Espagne, aucune sorte d'égalité ne pouvait exister entre la duchesse et moi, et si elle daignait me rap[p]rocher d'elle, ce ne pouvait être

que comme un protégé dont elle voulait faire la fortune : Tolède était le chevalier de la douce Sidonia ; j'étais comme l'écuyer de son amie.

Ce degré de servitude ne me déplaisait point : je pouvais, sans trahir ma passion, voler au-devant des désirs de Béatrice, exécuter ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenais bien garde qu'aucun mot, aucun regard, aucun soupir ne trahît les sentimens de mon cœur ; la crainte de l'offenser, et plus encore, celle d'être banni d'auprès d'elle me donnaient la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie ; mais les faveurs qu'elle obtenait pour moi, allaient, tout au plus, à quelque sourire affable qui n'exprimait que la protection.

Tout cela dura plus d'un an : je voyais la duchesse à l'église, au Prado ; je prenais ses ordres pour la journée, mais je n'allais pas chez elle. Un jour elle me fit appeler ; elle était entourée de ses femmes et travaillait au métier : elle me fit asseoir, et prenant un air altier, elle me dit : " Seigneur Avadoro, je ferais peu d'honneur au sang dont je sors, si je n'employais le crédit de ma famille à récompenser les respects que vous me rendez tous les jours : mon oncle Sorriente m'en a fait lui-même l'observation, et vous offre un brevet de colonel dans le régiment de son nom : lui ferez-vous l'honneur d'accepter ? Faites-y vos réflexions.

— Madame, lui répondis-je, j'ai attaché ma fortune à celle de l'aimable Tolède, et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quant aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense serait la permission de les continuer. " La duchesse ne répondit point, et me donna, par un légère inclination de tête, le signal du départ.

Huit jours après, je fus encore appelé chez l'altière duchesse ; elle me reçut comme la première fois, et me dit : " Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les d'Avila, les Sorriente, et tous les grands dont le sang coule dans mes veines ; j'ai à vous faire de nouvelles propositions, avantageuses pour votre fortune : un gentilhomme, dont la famille nous est attachée, a fait une grande fortune au Mexique ; il n'a qu'une fille, dont la dot est d'un million... "

Je ne laissai point la duchesse achever sa phrase, et me levant avec quelque indignation, je lui dis : " Madame, quoique le sang des d'Avila et des Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut, pour qu'un million y puisse atteindre. "

J'allais me retirer, la duchesse me pria de me rasseoir ; ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit : " Seigneur Avadoro, il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule récompense, et votre zèle pour mes intérêts me fait espérer que vous ne me refuserez pas : c'est de me rendre un service essentiel.

— En effet, lui répondis-je, le bonheur de vous servir est la seule récompense que je vous demanderai de mes services.

— Approchez, me dit la duchesse, on pourrait nous entendre de l'autre chambre. Avadoro, vous savez sans doute que mon père a été, en secret, l'époux de l'infante Béatrice, et peut-être vous aura-t-on dit, en grand secret, qu'il en avait eu un fils ; effectivement, mon père en avait fait courir le bruit, mais c'était pour mieux dérouter les courtisans : la vérité est, qu'il en avait une fille, et qu'elle vit encore ; on l'a élevée dans un couvent près de Madrid ; mon père, en mourant, m'a révélé le secret de sa naissance, qu'elle ignore elle-même ; il m'a aussi expliqué les projets qu'il avait fait pour elle ; mais sa mort a tout détruit. Il serait impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieuses intrigues qu'il avait ourdies à ce sujet ; l'entière légitimation de ma sœur serait, je crois, impossible à obtenir, et la première démarche que nous ferions, entraînerait peut-être l'éternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir ; Léonore est une bonne fille, simple, gaie, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable ; mais l'abbesse a tant dit qu'elle me ressemblait, que je n'ai pas osé y retourner. Cependant, je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle était un des fruits des innombrables amours que mon père a eues dans sa jeunesse. Depuis peu, la Cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude, et je suis résolue de la faire venir à Madrid.

J'ai, dans la rue Retrada, une maison de peu d'apparence : j'ai fait louer une maison vis-à-vis ; je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie : voici l'adresse de votre nouveau logement, et voici une lettre que vous présenterez à l'abbesse des Ursulines del Pegnon ;

vous prendrez quatre hommes à cheval et une chaise à deux mules ; une duègne viendra avec ma sœur et restera près d'elle : c'est à elle seule que vous aurez à faire. Vous n'aurez pas les entrées de la maison : la fille de mon père et d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. ” Après avoir ainsi parlé, la duchesse fit cette légère inclination de tête qui, chez elle, était le signal du départ ; je la quittai donc et j'allai d'abord voir mon nouveau logement. Il était commode et bien garni : j'y laissai deux domestiques affidés, et je gardai le logement que j'avais chez Tolède.

Je vis aussi la maison de Léonore : j'y trouvai deux femmes destinées à la servir, et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avait pas la livrée : la maison était abondamment et élégamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain, je pris quatre hommes à cheval, et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au parloir de l'abbesse. Elle lut ma lettre, sourit et soupira : “ Doux Jésus, dit-elle, il se commet dans le monde bien des péchés : je me félicite bien de l'avoir quitté. Par exemple, mon cavalier, la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la duchesse d'Avila ; mais elle lui ressemble ; deux images du doux Jésus ne se ressemblent pas davantage. Et qui sont les parens de la demoiselle ? on n'en sait rien. Le feu duc d'Avila (Dieu puisse avoir son âme) ... ” Il est probable que l'abbesse n'eût pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étais pressé de remplir ma commission. L'abbesse branla la tête, proféra bien des *hélas* et des *doux Jésus*, puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai : la porte du cloître s'ouvrit ; il en sortit deux dames très-exactement voilées : elles montèrent en voiture sans mot dire : je me mis à cheval et les suivis en silence. Lorsque nous fûmes près de Madrid, je pris le devant et reçus les dames à la porte de leur maison : je ne montai point ; j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession du leur.

Léonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la duchesse ; mais elle avait le teint plus blanc, ses cheveux étaient très-blonds, et elle paraissait avoir plus d'embonpoint ; c'est ainsi que j'en jugeais de ma fenêtre : mais Léonore ne se tenait pas assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Peu de temps après, la gouvernante fit mettre les jalousies, les ferma à clef et je ne vis plus rien.

Dans l'après-dînée, j'allai chez la duchesse et lui rendis compte de ce que j'avais fait. “ Monsieur Avadoro, me dit-elle, Léonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs, vous ne pouvez être admis chez elle ; cependant je dirai à la duègne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vos fenêtres ; mais j'exige que vos jalousies soient fermées. Vous avez à me rendre compte de ce que fait Léonore. Il serait peut-être dangereux pour elle de vous connaître, surtout si vous avez pour le mariage l'éloignement que vous m'avez montré l'autre jour.

— Madame, lui répondis-je, je vous disais seulement que l'intérêt ne me déterminerait pas dans le mariage ; cependant, vous avez raison, je ne compte pas me marier. ” Je quittai la duchesse ; je fus chez Tolède, à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j'allai à mon logement de la rue Retrada. Les jalousies de la maison vis-à-vis, et même les fenêtres, étaient ouvertes. Le vieux laquais Androdo jouait de la guitare ; Léonore dansait le *volero*, avec une vivacité et des grâces que je n'eusse point attendues d'une pensionnaire des Carmélites, car elle y avait été élevée, et n'était entrée aux Ursulines que depuis la mort du duc. Léonore fit mille folies, voulant faire danser sa duègne avec Androdo. Je ne pouvais assez m'étonner de voir que la sérieuse duchesse d'Avila eut une sœur d'une humeur aussi gaie. D'ailleurs la ressemblance était frappante, j'étais au fond très-amoureux de la duchesse, et sa vive image ne pouvait manquer de m'intéresser beaucoup : je me laissais aller au plaisir de la contempler, lorsque la duègne ferma la jalousie.

Le lendemain, j'allai chez la duchesse, je lui rendis compte de ce que j'avais vu. Je ne lui cachai point l'extrême plaisir que m'avaient fait les naïfs amusemens de sa sœur : j'osai même attribuer l'excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressemblait de loin à une espèce de déclaration, la duchesse eut l'air de s'en fâcher : son sérieux s'en accrût. “ Monsieur Avadoro, me dit-elle, quelle que soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne les point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire ; cependant, venez demain ; j'ai un voyage à faire, et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame, lui dis-je, dût votre courroux m’anéantir, vos traits sont empreints dans mon âme comme y serait l’image de quelque divinité : vous êtes trop au-dessus de moi pour que j’ose élever jusqu’à vous une pensée amoureuse ; mais, aujourd’hui, vos traits divins je les retrouve dans une jeune personne gaie, franche, simple, naturelle, qui me préservera de vous aimer en elle. ” A mesure que je parlais, la figure de la duchesse devenait plus sévère : je m’attendais à être banni de sa présence. Je ne le fus point ; elle me répéta simplement de revenir le lendemain.

Je dînai chez Tolède, et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres de la maison vis-à-vis étaient ouvertes, et je voyais jusqu’au fond de l’appartement. Léonore, avec de grands éclats de rire, couvrait elle-même une table d’une nappe très-blanche et de deux simples couverts ; elle était en simple corset, les manches de sa chemise relevées jusqu’aux épaules.

On ferma les fenêtres et les jalousies ; mais ce que j’avais vu avait fait sur moi une forte impression ; et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang-froid l’intérieur d’un jeune ménage !

Je ne sais trop ce que je balbutiai le lendemain à la duchesse ; elle parut craindre que ce ne fût une déclaration, et se hâtant de prendre la parole, elle me dit : “ Seigneur Avadoro, je dois partir comme je vous l’ai dit hier. Je vais passer quelque temps à mon duché d’Avila : j’ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché, sans trop s’écarter de sa maison : si alors vous voulez l’aborder, la duègne est prévenue et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tâchez de connaître l’esprit et le caractère de cette jeune personne : vous m’en rendrez compte à mon retour. ” Ensuite, un signe de tête m’avertit de prendre congé. Il m’en coûta de quitter la duchesse ; j’étais réellement amoureux d’elle : son extrême fierté ne me décourageait pas ; je pensais au contraire que si elle se décidait à prendre un amant, elle le choisirait au-dessous d’elle, ce qui, en Espagne, n’est pas très-rare ; enfin, quelque chose me disait que la duchesse pourrait m’aimer un jour ; mais je ne sais, en vérité, d’où me venait ce pressentiment ; sûrement sa conduite avec moi ne pouvait y donner lieu. Je pensai à la duchesse tout ce jour-là ; mais vers le soir, je recommençai à penser à sa sœur : j’allai dans la rue Retrada. Il faisait un beau clair de lune : je reconnus Léonore et sa duègne, assises sur un banc près de leur porte ; la duègne me reconnut aussi, vint au-devant de moi, et m’invita à m’asseoir près de sa pupille : elle-même s’éloigna.

Après un moment de silence, Léonore me dit : “ Vous êtes donc ce jeune homme qu’il m’est permis de voir ? Aurez-vous de l’amitié pour moi ? ”

Je lui répondis que j’en avais déjà beaucoup.

“ Et bien, faites-moi le plaisir de me dire comment je m’appelle ? ”

— Vous vous appelez Léonore.

— Ce n’est pas ce que je vous demande ; je dois avoir un autre nom ; je ne suis plus aussi simple que je l’étais aux Carmelites : je croyais alors que le monde n’était peuplé que de religieuses et de confesseurs ; mais à présent, je sais qu’il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit, et que les enfans portent le nom de leur père : c’est pour cela que je veux savoir mon nom. ”

Comme les Carmelites, dans quelques couvens surtout, ont une règle très-sévère, je ne fus pas surpris de voir que Léonore eut conservé tant d’ignorance jusqu’à l’âge de vingt ans : je lui répondis que je ne la connaissais que sous le nom de Léonore. Je lui dis ensuite que je l’avais vu danser dans sa chambre, et que sûrement elle n’avait pas appris à danser aux Carmelites. “ Non, me répondit-elle ; c’est le duc d’Avila qui m’avait mise aux Carmelites. Après sa mort, je suis entrée aux Ursulines, où une pensionnaire m’apprenait à danser, une autre à chanter ; pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Ursulines m’en ont parlé, et ce n’est point un secret parmi elles. Quant à moi, je voudrais bien avoir un nom, et pour cela il faudrait me marier. ” Ensuite Léonore me parla de la comédie, des promenades, des combats de taureaux, et témoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J’eus encore quelques entretiens avec elle, et toujours les soirs. Au bout de huit jours, je reçus de la duchesse une lettre ainsi conçue :

“ En vous rapprochant de Léonore, j’espérais qu’elle prendrait de l’inclination pour vous. La duègne m’assure que mes vœux sont accomplis. Si le dévouement que vous avez pour moi est véritable, vous épouserez Léonore ; songez qu’un refus m’offenserait. ”

Je répondis en ces termes :

“ Madame,

Mon dévouement pour votre grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon âme : ceux que l'on doit à une épouse, peut-être, n'y trouveraient plus de place. Léonore mérite un époux qui ne soit occupé que d'elle. ”

Je reçus la réponse suivante :

“ Il est inutile de vous le cacher plus long-temps, vous êtes dangereux pour moi, et le refus que vous faites de la main de Léonore m'a donné le plus vif plaisir que j'aie senti en ma vie : mais je suis résolue de me vaincre ; je vous donne donc le choix d'épouser Léonore, ou d'être à jamais banni de ma présence, peut-être même des Espagnes ; mon crédit à la cour ira bien jusque-là. Ne m'écrivez plus ; la duègne est chargée de mes ordres. ”

Quelque amoureux que je fusse de la duchesse, tant de hauteur eut le droit de me déplaire : je fus un moment tenté de tout avouer à Tolède, et de me mettre sous sa protection ; mais Tolède, toujours amoureux de la duchesse de Sidonia, était très-attachée à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle ; je pris donc le parti de me taire, et le soir, je me mis à la fenêtre pour voir ma future épouse.

Les fenêtres étaient ouvertes, je voyais jusqu'au fond de la chambre. Léonore était au milieu de quatre femmes, occupées à la parer. Elle avait un habit de satin blanc brodé d'argent, une couronne de fleurs, un collier de diamant. Par-dessus tout cela, on lui mit un voile blanc qui la couvrait de la tête aux pieds.

Tout ceci me surprenait un peu : bientôt ma surprise augmenta ; on porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies, un prêtre parut, accompagné de deux gentilshommes qui paraissaient n'y être que comme témoins ; le marié manquait encore. J'entendis frapper à ma porte. La duègne parut : “ On vous attend, me dit-elle, penseriez-vous résister aux volontés de la duchesse ? ”

Je suivis la duègne. La mariée n'ôta point son voile ; on mit sa main dans la mienne : en un mot, on nous maria.

Les témoins me firent compliment ainsi qu'à mon épouse dont ils n'avaient pas vu le visage, et se retirèrent : la duègne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune, et ferma la porte sur nous.

La manière dont je vécus avec ma femme répondit à ce mariage bizarre. Après le coucher du soleil, sa jalousie s'ouvrait, et je voyais tout l'intérieur de son appartement ; elle ne sortait plus la nuit, et je n'avais pas les moyens de l'aborder : vers minuit, la duègne venait me chercher et me ramenait chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours, la duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion : j'avais profané son culte, et me le reprochais. Elle, au contraire, me traitait avec une extrême amitié. Sa fierté disparaissait dans le tête à tête ; j'étais son frère et son ami.

Un soir, que je rentrais chez moi, comme je fermais la porte, je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me retournai et je reconnus Busqueros. “ Ah ! Ah ! je vous y prends, me dit-il ; monseigneur de Tolède m'a dit qu'il ne vous voyait plus, et que vous aviez des allures dont il n'était pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt-quatre heures pour les découvrir, et j'y ai réussi. Ah ça, mon garçon, tu me dois du respect, car j'ai épousé ta belle-mère. ” Ce peu de mots me rappela combien Busqueros avait contribué à la mort de mon père ; je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance, et je m'en débarrassai.

Le lendemain, j'allai chez la duchesse, et lui parlai de cette fâcheuse rencontre ; elle en parut très-affectée. “ Busqueros, me dit-elle, est un furet auquel rien n'échappe : il faut soustraire Léonore à sa curiosité ; dès aujourd'hui je la fais partir pour Avila : ne m'en voulez pas, Avadoro, c'est pour assurer votre bonheur.

— Madame, lui dis-je, l'idée du bonheur semble supposer l'accomplissement des désirs, et je n'ai jamais désiré être l'époux de Léonore ; cependant, il est véritable qu'à présent je me suis attaché à elle, et je l'aime tous les jours davantage, si toutefois cette expression m'est permise ; car je ne la vois point le jour. ” Le même soir, j'allai à la rue Retrada, mais je n'y trouvai personne : la porte et les volets étaient fermés.

Quelques jours après, Tolède me fit appeler dans son cabinet, et me dit : “ Avadoro, j’ai parlé de vous au roi : sa majesté vous donne une commission pour Naples. Temple, cet aimable anglais, m’a fait faire des ouvertures ; il désire me voir à Naples, et si je n’y peux aller, il veut que ce soit vous. Le roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage, et veut vous y envoyer. Mais, ajouta Tolède, vous ne me paraissez pas trop flatté de ce projet.

— Je suis très-flatté des bontés de sa majesté, mais j’ai une protectrice, et je ne voudrais rien faire sans son approbation. ”

Tolède sourit, et me dit : “ J’ai parlé à la duchesse ; allez la voir ce matin. ”

J’y allai ; la duchesse me dit : “ Mon cher Avadoro, vous connaissez la position actuelle de la monarchie espagnole ; le roi est proche de sa fin, et avec lui finit la ligne autrichienne ; en des circonstances aussi critiques, tout bon Espagnol doit s’oublier lui-même, et s’il peut servir son pays, il n’en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sûreté ; elle ne vous écrira point ; je lui servirai de secrétaire : si j’en crois la duègne, je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Léonore. ” En disant ces mots, la duchesse baissa les yeux, rougit, puis elle me fit signe de me retirer.

Je pris mes instructions chez le ministre ; elles concernaient la politique extérieure, et s’étendaient aussi à l’administration du royaume de Naples, qu’on voulait, plus que jamais, rattacher à l’Espagne. Je partis dès le lendemain, et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis, à remplir ma commission, le zèle qu’on a pour un premier travail. Mais, dans les intervalles de mes occupations, les souvenirs de Madrid reprenaient un grand empire sur mon âme. La duchesse m’aimait, malgré qu’elle en eût ; elle m’en avait fait l’aveu. Devenue ma belle-sœur, elle s’était guérie de ce que ce sentiment pouvait avoir de passionné ; mais elle m’avait conservé un attachement dont elle me donnait mille preuves. Léonore, mystérieuse déesse de mes nuits, m’avait, par les mains de l’Hymen, offert la coupe des voluptés ; son souvenir régnait sur mes sens autant que sur mon cœur : mes regrets, pour elle, se tournaient presque en désespoir ; ces deux femmes exceptées, le sexe m’était indifférent.

Les lettres de la duchesse m’arrivaient dans le pli du ministre ; elles n’étaient point signées, et l’écriture en était contrefaite ; j’appris ainsi que Léonore avançait dans sa grossesse, mais qu’elle était malade, et surtout languissante. Ensuite, je sus que j’étais père, et que Léonore avait beaucoup souffert. Les nouvelles qu’on me donnait de sa santé, semblaient conçues de manière à en préparer de plus tristes encore.

Enfin, je vis arriver Tolède au moment où je m’y attendais le moins. Il se jeta dans mes bras : “ Je viens, me dit-il, pour les intérêts du roi ; mais ce sont les duchesses qui m’envoient. ” En même temps il me remit une lettre. Je l’ouvris en tremblant ; j’en pressentais le contenu. La duchesse m’annonçait la fin de Léonore, et m’offrait toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Tolède, qui, depuis long-temps, avait sur moi le plus grand ascendant, en usa pour rendre le calme à mes esprits. Je n’avais, pour ainsi dire, point connu Léonore ; mais elle était mon épouse, et son idée s’identifiait au souvenir des délices de notre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de mélancolie et d’abattement.

Tolède prit sur lui le soin des affaires, et, lorsqu’elles furent terminées, nous retournâmes à Madrid. Près des portes de la capitale, il me fit descendre, et, prenant des chemins détournés, il me conduisit au cimetière des Carmelites : là, il me fit voir une urne de marbre noir ; on lisait sur sa base : *Léonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs ; j’y retournai plusieurs fois avant de voir la duchesse ; elle ne m’en sut point mauvais gré : bien au contraire, la première fois que je la vis, elle me témoigna une affection qui tenait de la tendresse ; enfin, elle me conduisit dans l’intérieur de son appartement, et me fit voir un enfant au berceau : mon émotion était à son comble ; je mis un genou en terre ; la duchesse me tendit la main pour me relever ; je la baisai : elle me fit signe de me retirer.

Le lendemain, je me rendis chez le ministre, et, avec lui, chez le roi. Tolède, en m’envoyant à Naples, avait voulu un prétexte de me faire accorder des grâces : je fus fait chevalier de Calatrava. Cette décoration, sans me mettre au niveau des premiers rangs, m’en rapprochait néanmoins. Je fus, avec Tolède et les deux duchesses, sur un pied qui ne tenait plus en rien de l’infériorité ; d’ailleurs,

j'étais leur ouvrage, et ils paraissaient se plaisir à me relever.

Bientôt après, la duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avait au conseil de Castille ; j'y mis le zèle qu'on peut imaginer, et une prudence qui ajouta à l'estime que j'avais inspirée à ma protectrice : je la voyais tous les jours, et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon retour d'Italie, j'avais repris mon logement chez Tolède ; mais la maison que j'avais rue Retrada, était restée à ma charge. J'y faisais coucher un domestique appelé Ambrosio. La maison vis-à-vis, qui était celle où je m'étais marié, appartenait à la duchesse. Elle était fermée, et personne ne l'habitait. Un matin, Ambrosio vint me prier de mettre quelqu'un à sa place, surtout quelqu'un de brave, vu qu'après minuit il n'y faisait pas bon, non plus que dans la maison de l'autre côté de la rue.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étaient les apparitions ; Ambrosio m'avoua que la peur l'avait empêché de rien distinguer ; au surplus, il était décidé à ne plus coucher dans la rue Retrada, ni seul, ni en compagnie. Ces propos piquèrent ma curiosité ; je me décidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison était restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper ; je fis coucher un valet dans l'escalier, et j'occupai la chambre qui donnait sur la rue, et faisait face à l'ancienne maison de Léonore. Je pris quelques tasses de café pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrosio m'avait dit que c'était l'heure du revenant. Pour que rien ne l'effarouchât, j'éteignis ma bougie. Bientôt je vis de la lumière dans la maison vis-à-vis ; elle passa d'une chambre et d'un étage dans l'autre ; les jalousies m'empêchaient de voir d'où provenait cette lumière. Le lendemain, je fis demander, chez la duchesse, les clefs de la maison, et je m'y transportai ; je la trouvai entièrement vide, et m'assurai qu'elle n'était point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante, je repris mon poste, et, minuit sonnait, la même lumière se fit voir ; mais, pour le coup, je vis bien d'où elle provenait. Une femme, vêtue de blanc, et tenant une lampe, traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second, et disparut. La lampe l'éclairait trop faiblement pour que je pusse distinguer ses traits ; mais sa blonde chevelure me fit reconnaître Léonore.

J'allai voir la duchesse dès qu'il fit jour. Elle n'y était pas : je me transportai vers mon enfant ; je trouvai, parmi les femmes, du mouvement et de l'inquiétude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer ; enfin, la nourrice me dit qu'une femme, toute vêtue de blanc, était entrée la nuit, tenant une lampe à la main ; qu'elle avait long-temps regardé l'enfant, l'avait béni, et s'était en allée. — La duchesse rentra ; elle me fit appeler, et me dit : “ J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici. J'ai donné des ordres pour qu'on lui prépare la maison de la rue Retrada : il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mère. Je vous proposerais bien d'y demeurer aussi ; mais cela pourrait avoir des inconvénients. ” Je lui répondis que je garderais la maison vis-à-vis, et que j'y coucherais quelquefois.

On se conforma aux vues de la duchesse : j'eus soin de faire coucher mon enfant dans la chambre qui donnait sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie.

Minuit sonna ; je me mis à la fenêtre ; je vis, dans la chambre vis-à-vis, l'enfant endormi, ainsi que la nourrice. La femme, vêtue de blanc, parut, une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau, regarda long-temps l'enfant, le bénit ; puis elle vint à la fenêtre, et regarda long-temps de mon côté ; ensuite, elle sortit de la chambre, et je vis de la lumière dans l'étage supérieur. Enfin, la même femme parut sur le toit, en parcourant légèrement l'arête, passa sur un toit voisin, et disparut à mes yeux.

J'étais confondu, je l'avoue ; je dormis peu, et le lendemain j'attendis minuit avec impatience : minuit sonna, je fus à ma fenêtre ; bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche, mais une sorte de nain, qui avait le visage bleuâtre, une jambe de bois, et une lanterne à la main. Il s'approcha de l'enfant, le regarda attentivement, puis il alla à la fenêtre, s'y assit, les jambes croisées, et se mit à me considérer avec attention ; ensuite, il sauta de la fenêtre dans la rue, ou plutôt, il eut l'air de glisser, et vint frapper à ma porte. De la fenêtre, je lui demandai qui il était ? Au lieu de répondre, il me dit : “ Juan Avadoro, prends ta cape et ton épée, et suis-moi. ” Je fis ce qu'il me disait, je descendis dans la rue, et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi, clopinant sur sa patte de bois, et me montrant le

chemin avec sa lanterne ; après avoir fait une centaine de pas, il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier désert, qui s'étend entre la rue Retrada et le Mançanarez ; nous passâmes sous une voûte, et nous entrâmes dans un *Patio*, planté de quelques arbres (on appelle, en Espagne, *Patio*, des cours intérieures où les voitures n'entrent point) ; au bout du *Patio*, était une petite façade gothique, qui paraissait être le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit ; le nain éclaira mon visage avec sa lanterne. " C'est lui, s'écria-t-elle, c'est lui-même, mon époux, mon cher époux !

— Madame, lui dis-je, j'ai cru que vous étiez morte.

— Je suis vivante ! " Et effectivement c'était bien elle ; je la reconnaissais au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ses transports légitimes ; leur vivacité ne me laissa pas le loisir de faire des questions sur ce que notre situation avait de merveilleux : je n'en eus pas même le temps ; Léonore s'échappa de mes bras, et se perdit dans l'obscurité : le nain boiteux m'offrit le secours de sa petite lanterne. Je le suivis à travers des ruines et des quartiers tout à fait déserts ; tout à coup la lanterne s'éteignit ; le nain, que je voulus rappeler, ne répondit point à mes cris ; la nuit était tout à fait noire ; je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour : je me trouvai couché près d'une urne de marbre noir ; j'y lus, en lettres d'or : *Léonore Avadoro*. En un mot, j'étais près du tombeau de ma femme. Je me rappelai alors les événemens de la nuit, et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avais, de long-temps, approché du tribunal de la pénitence. J'allai aux Théatins, et demandai mon grand-oncle, le père Héronimo : il était malade. Il se présenta un autre confesseur ; je lui demandai s'il était possible que des démons pussent revêtir des formes humaines. " Sans doute, me répondit-il, les Succubes sont formellement mentionnés dans la somme de saint Thomas, et c'est un cas réservé. Lorsqu'un homme est long-temps sans participer aux sacremens, les démons prennent sur lui un certain empire ; ils se font voir sous la figure de femme, et induisent en tentation. Si vous croyez, mon fils, avoir rencontré des Succubes, ayez recours au grand pénitencier ; hâtez-vous, ne perdez point de temps. " Je répondis qu'il m'était arrivé une aventure singulière, où j'avais été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Tolède ; il me dit qu'il me mènerait dîner chez la duchesse d'Avila, et que la duchesse de Sidonia y serait aussi. Il me trouva l'air préoccupé, et m'en demanda le motif. J'étais effectivement rêveur, et je ne pouvais fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au dîner des duchesses ; mais leur gaieté était si vive, et Tolède y répondait si bien, que je finis par la partager.

Pendant le dîner, j'avais observé des signes d'intelligence et des rires qui semblaient avoir rapport à moi. On quitta la table, et notre partie carrée, au lieu d'aller au salon, prit le chemin des appartemens intérieurs. Lorsque nous y fûmes, Tolède ferma la porte à clef, et me dit : " Illustre chevalier de Calatrava, mettez-vous aux genoux de la duchesse, elle est votre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez ; les gens à qui vous raconterez votre histoire la devineront peut-être ; mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naître, et c'est ce que nous avons fait. A la vérité, les mystères de l'ambitieux d'Avila nous ont bien servi. Il avait véritablement un fils qu'il comptait faire reconnaître ; ce fils est mort, et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se mariât point, afin que les fiefs revinssent aux Sorriente, qui sont une branche des d'Avila. La fierté de notre duchesse lui faisait désirer de n'avoir point de maître ; mais depuis notre retour de Malte, cette fierté ne savait pas trop où elle en était, et courait risque de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la duchesse d'Avila, elle a une amie, qui est aussi la vôtre, mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confiance, et nous nous sommes concertés sur des intérêts aussi chers. Nous avons alors inventé une Léonore, fille du duc et de l'infante, qui n'était que la duchesse elle-même, coiffée d'une perruque blonde et légèrement fardée ; mais vous n'aviez garde de reconnaître votre fière souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmelites. J'ai assisté à quelques répétitions de ce rôle, et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

La duchesse voyant que vous refusiez les plus brillans partis pour le seul désir de lui rester attaché, s'est décidée à vous épouser. Vous êtes mariés devant Dieu et l'église, mais vous ne l'êtes point devant les hommes, ou du moins vous chercheriez en vain les preuves de votre mariage ; ainsi la duchesse ne manque point aux engagemens contractés.

Vous vous êtes donc mariés, et les suites en ont été que la duchesse a dû passer quelques mois dans ses terres pour se soustraire aux regards des curieux. Busqueros venait d'arriver à Madrid. Je l'ai mis à votre piste, et sous prétexte de dérouter le furet, nous avons fait partir Léonore pour la campagne : ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples, car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Léonore, et la duchesse ne voulait se faire connaître à vous que lorsqu'un gage vivant de votre amour ajouterait à vos droits.

Ici, mon cher Avadoro, j'implore de vous mon pardon ; j'ai plongé le poignard dans votre sein en vous annonçant la mort d'une personne qui n'avait jamais existé. Mais votre sensibilité n'a point été perdue ; la duchesse est touchée de voir que vous l'ayiez si parfaitement aimée sous deux formes si différentes. Depuis huit jours elle brûle de se déclarer : ici, c'est encore moi qui suis le coupable ; je me suis obstiné à faire revenir Léonore de l'autre monde. La duchesse a bien voulu faire la femme blanche, mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arête du toit voisin ; cette Léonore n'était qu'un petit ramoneur de cheminée.

Le même drôle est revenu la nuit suivante, habillé en diable boîteux : il s'est assis sur la fenêtre et s'est glissé dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le *Patio* de l'ancien couvent des Carmelites ; mais ce matin je vous ai fait suivre, et j'ai su que vous étiez longuement confessé. Je n'aime point avoir à faire à l'église, et j'ai craint les suites d'une plaisanterie qu'on pousserait trop loin. Je ne me suis donc plus opposé au désir de la duchesse, et nous avons décidé que la déclaration se ferait aujourd'hui. ” Tel fut à peu près le discours de l'aimable Tolède. Mais je ne l'écoutais guère : j'étais aux pieds de Béatrice ; une aimable confusion se peignait dans ses traits. Ils exprimaient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avait et n'eut jamais que deux témoins : elle ne m'en fut pas moins chère.

FIN.

Malgré toutes les recherches qu'on a faites, on n'a pu trouver la suite du manuscrit ; on fera de nouvelles tentatives si le public accueille cette première partie avec indulgence.